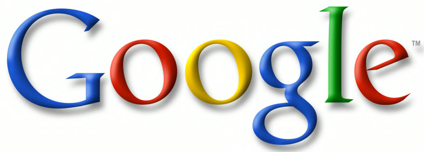
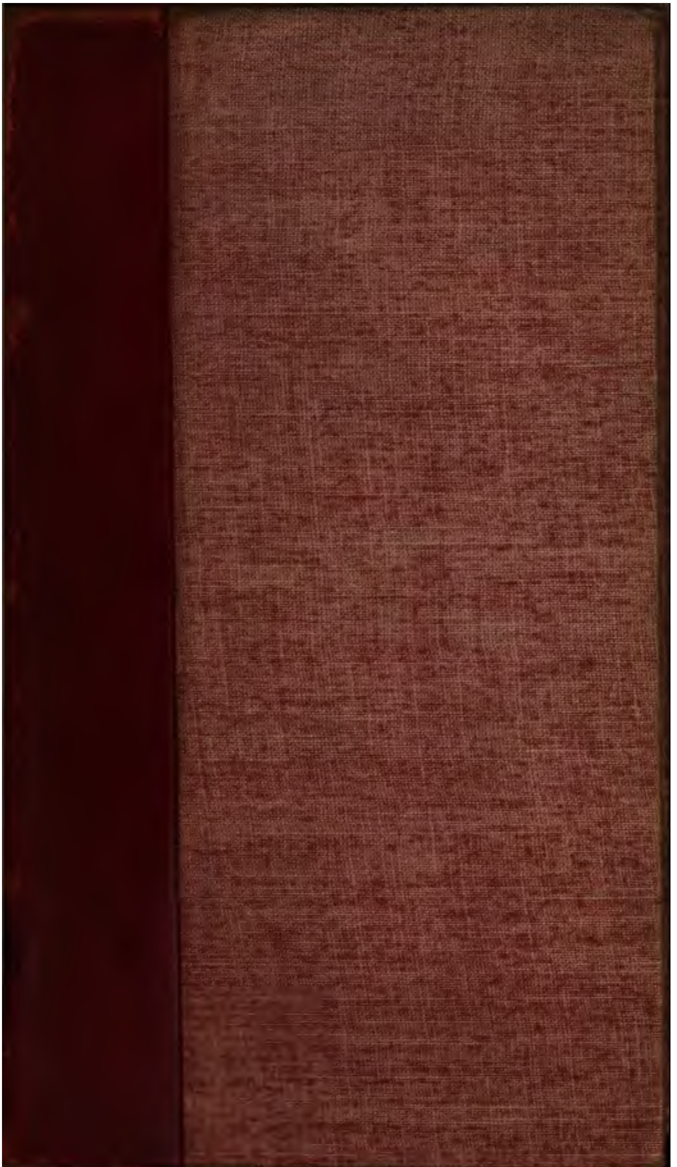





ERNEST RIDLEY DEBENHAM.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES

DE

LE SAGE

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR

A. P.-MALASSIS

HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE

TOME DEUXIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

MDCCCLXXVII



HISTOIRE

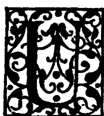
DE

GIL BLAS

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le ſervice d'Arſénie, & trouve une plus honnête maiſon.

N reſte d'honneur & de religion, que je ne laiſſois pas de conſerver parmi des mœurs ſi corrompues, me fit réſoudre, non-ſeulement à quitter Arſénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant ceſſer d'aimer, quoique je ſçuſſe bien qu'elle me faiſoit mille infidélités. Heureux qui peut ainſi profiter des momens de raiſon qui viennent troubler les plaiſirs dont il

eſt trop occupé ! Un beau matin je fis mon paquet, &, ſans compter avec Arſénie, qui ne me devoit, à la vérité, preſque rien, ſans prendre congé de ma chère Laure, je ſortis de cette maiſon où l'on ne reſpiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait cette bonne action, que le ciel m'en récompenſa. Je rencontrai l'intendant de feu don Mathias mon maître. Je le ſaluai ; il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui je ſervois. Je lui répondis que, depuis un inſtant, j'étois hors de condition ; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arſénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en ſortir de mon propre mouvement, pour ſauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été ſcrupuleux de ſon naturel, approuva ma délicateſſe, & me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageuſement, puiſque j'étois un garçon ſi plein d'honneur. Il accomplit ſa promeſſe, & me mit, dès ce jour-là, chez don Vincent de Guſman, dont il connoiſſoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maiſon. Auſſi ne me ſuis-je point repenti dans la ſuite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux ſeigneur fort riche, qui vivoit heureux depuis pluſieurs années, ſans procès & ſans femme, les médecins lui ayant ôté la ſienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conſerver long-temps, ſi elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de ſonger à ſe re-

marier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-sixiéme année & pouvoit passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un esprit excellent & très-cultivé. Son père étoit un petit génie, mais il avoit le talent de bien gouverner ses affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimoit à parler, & principalement de guerre & de combats. Si, par malheur, on venoit à toucher cette corde en sa présence, il embouchoit, dans le moment, la trompette héroïque, & ses auditeurs se trouvoient trop heureux quand ils en étoient quittes pour la relation de deux siéges et de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bégue & diffus ; ce qui ne rendoit pas sa manière de conter fort agréable. Au reste, je n'ai point vu de seigneur d'un si bon caractère. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté ni capricieux ; j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets, & de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de don Mathias m'avoit procuré un bon poste, & je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je

m'attachai à connoître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns & des autres ; puis, réglant ma conduite là-deſſus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître & tous les domeſtiques.

Il y avoit déjà plus d'un mois que j'étois chez don Vincent, lorſque je crus m'apercevoir que ſa fille me diſtinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ſes yeux venoient à s'arrêter ſur moi, il me ſembloit y remarquer une ſorte de complaiſance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laiſſoit tomber ſur les autres. Si je n'euſſe pas fréquenté des petits-maîtres & des comédiens, je ne me ſerois jamais aviſé de m'imaginer qu'Aurore penſât à moi ; mais je m'étois un peu gâté parmi ces meſſieurs, chez qui les dames, même les plus qualifiées, ne ſont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, diſois-je, on en croit quelques-uns de ces hiſtrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaiſies dont ils profitent. Que ſçais-je ſi ma maîtreſſe n'eſt point ſujette à ces fantaiſies-là ? Mais non, ajoutois-je un moment après, je ne puis me le perſuader. Ce n'eſt point une de ces Meſſalines qui, démentant la fierté de leur naiſſance, abaiſſent indignement leurs regards juſques dans la pouſſière, & ſe déshonorent ſans rougir. C'eſt plutôt une de ces filles vertueuſes, mais tendres, qui, ſatisfaites des bornes que leur vertu preſcrit à leur tendreſſe, ne ſe font pas un ſcru-

pule d'inſpirer & de ſentir une paſſion délicate qui les amuſe ſans péril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtreſſe, ſans ſçavoir préciſément à quoi je devois m'arrêter. Cependant, lorſqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me ſourire & de témoigner de la joie. On pouvoit, ſans paſſer pour fat, donner dans de ſi belles apparences. Auſſi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement épriſe de mon mérite, & je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domeſtiques à qui l'amour rend la ſervitude ſi douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de ſoin de ma perſonne que je n'en avois eu juſqu'alors ; je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelque agrément ; je dépenſai en linge, en pommades & en eſſences tout ce que j'avois d'argent. La première choſe que je faiſois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer, pour n'être point en négligé, s'il falloit me préſenter devant ma maîtreſſe. Avec cette attention que j'apportois à m'ajuſter, & les autres mouvemens que je me donnois pour plaire, je me flattois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille perſonne qui demeuroit, depuis plus de vingt années, chez don Vincent. Elle avoit élevé ſa

fille, & confervoit encore la qualité de duègne; mais elle n'en rempliffoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer, comme autrefois, les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Enfin, elle poffédoit toute la confiance de fa maîtreffe. Un foir, la dame Ortiz ayant trouvé l'occafion de me parler fans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que, fi j'étois fage & difcret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin; qu'on m'apprendroit là des chofes que je ne ferois pas fâché de fçavoir. Je répondis à la duègne, en lui ferrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous féparâmes vîte, de peur d'être furpris. Je ne doutai plus que je n'euffe fait une tendre impreffion fur la fille de don Vincent, & j'en reffentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le temps me dura depuis ce moment jufqu'au fouper, quoiqu'on foupât de fort bonne heure, & depuis le fouper jufqu'au coucher de mon maître! Il me fembloit que tout fe faifoit ce foir-là dans la maifon avec une lenteur extraordinaire. Pour furcroît d'ennui, lorfque don Vincent fut retiré dans fon appartement, au lieu de fonger à fe repofer, il fe mit à rebattre fes campagnes de Portugal, dont il m'avoit fouvent étourdi. Mais, ce qu'il n'avoit point encore fait, & ce qu'il me gardoit pour ce foir-là, il me nomma tous les officiers qui s'étoient diftingués de fon temps. Il me raconta même leurs exploits. Que je

fouffris à l'écouter jufqu'au bout ! Il acheva pourtant de parler, & fe coucha. Je paffai auffitôt dans une petite chambre où étoit mon lit, & d'où l'on defcendoit dans le jardin par un efcalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade. Je pris une chemife blanche, après l'avoir bien parfumée, &, quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtreffe, j'allai au rendez-vous.

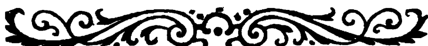
Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné fon appartement, & que l'heure du berger étoit paffée. Je m'en pris à don Vincent; mais, comme je maudiffois fes campagnes, j'entendis fonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, & qu'il étoit impoffible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois fi bien, qu'un gros quart d'heure après, je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien ! dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne fe plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jufqu'à minuit? Promenons-nous dans ce jardin, & fongeons au rôle que je dois jouer. Il eft affez nouveau pour moi. Je ne fuis point encore fait aux fantaifies des femmes de qualité. Je fçais de quelle manière on en ufe avec les grifettes & les comédiennes. Vous les abordez d'un air familier, & vous brufquez, fans façon, l'avan-

ture. Mais il faut une autre manœuvre avec une perſonne de condition. Il faut, ce me ſemble, que le galant ſoit poli, complaiſant, tendre & reſpectueux, ſans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter ſon bonheur par ſes emportemens, il doit l'attendre d'un moment de foibleſſe.

C'eſt ainſi que je raiſonnois, & je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me repréſentois qu'en peu de temps j'aurois le plaiſir de me voir aux pieds de cette aimable dame, & de lui dire mille choſes paſſionnées. Je rappellai même dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvois me ſervir dans notre tête-à-tête, & me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer, & j'eſpérois qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connoiſſance, je paſſerois pour avoir de l'eſprit, quoique je n'euſſe que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces penſées, qui amuſoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis ſonner onze heures. Bon ! dis-je alors, je n'ai plus que ſoixante minutes à attendre. Armons-nous de patience. Je pris courage, & me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt aſſis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis ſi long-temps, minuit, ſonna. Quelques inſtans après, Ortiz, auſſi ponctuelle,

mais moins impatiente que moi, parut : Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici ? Deux heures, lui répondis-je. Ah ! vraiment, reprit-elle en faiſant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact. C'eſt un plaiſir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il eſt vrai, continua-t-elle d'un air ſérieux, que vous ne ſçauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtreſſe veut avoir un entretien particulier avec vous, & elle m'a ordonné de vous introduire dans ſon appartement, où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage. Le reſte eſt un ſecret que vous ne devez apprendre que de ſa propre bouche. Suivez-moi. Je vais vous conduire. A ces mots, la duègne me prit la main, &, par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena myſtérieuſement dans la chambre de ſa maîtreſſe.





CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entretien ils eurent enfemble.



E trouvai Aurore en déshabillé. Cela me fit plaisir. Je la faluai fort refpectueufement & de la meilleure grace qu'il me fut poffible. Elle me reçut d'un air riant, me fit affeoir auprès d'elle malgré moi, &, ce qui acheva de me ravir, elle dit à fon ambaffadrice de paffer dans une autre chambre, & de nous laiffer feuls. Après cela, m'adreffant la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement & vous diftingue de tous les domeftiques de mon père, &, quand mes regards ne vous auroient pas fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli je devois épargner à fa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec tranfport,

&, me jettant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse, je m'écriai, d'un ton de déclamateur : Ah ! madame ! l'ai-je bien entendu ? Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? Seroit-il possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune & le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens... Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma maîtresse ; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous. Reprenez votre place, & m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle en reprenant son sérieux, je vous veux du bien, &, pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier, beau, bien fait, & d'une naissance illustre. Il se nomme don Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade & aux spectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, & s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrois bien être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, & m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous, préférablement à tous nos autres domestiques. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse & de discrétion, que je ne me repen-

tirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtreſſe ceſſa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-deſſus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris ſi déſagréablement le change, mais je me remis promptement l'eſprit, &, ſurmontant la honte que cauſe toujours la témérité, quand elle eſt malheureuſe, je témoignai à la dame tant de zèle pour ſes intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à ſon ſervice, que, ſi je ne lui ôtai pas la penſée que je m'étois follement flatté de lui avoir plû, du moins je lui fis connoître que je ſçavois bien réparer une ſottiſe. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de don Luis. Après quoi, la dame Ortiz que ſa maîtreſſe rappella, me ramena dans le jardin, & me dit d'un air railleur, en me quittant : Bonſoir, Gil Blas ; je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-deſſus, pour en être en peine.

Je retournai dans ma chambre, non ſans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins aſſez raiſonnable pour m'en conſoler. Je fis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtreſſe que ſon amant. Je ſongeai même que cela pourroit me mener à quelque choſe, que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines, & je me couchai dans la réſolution

de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je fortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voifinage, mais les perfonnes à qui je m'adreffai ne purent pleinement fatisfaire ma curiofité, ce qui m'obligea, le jour fuivant, à recommencer mes perquifitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai, par hazard, dans la rue, un garçon de ma connoiffance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il paffa, dans ce moment, un de fes amis qui nous aborda & nous dit qu'il venoit d'être chaffé de chez don Jofeph Pacheco, père de don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accufoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une fi belle occafion de m'informer de tout ce que je fouhaitois d'apprendre, & je fis tant, par mes queftions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtreffe. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir, à la même heure & de la même manière que la première fois. Je n'eus pas, ce foir-là, tant d'inquiétude, &, bien loin de souffrir impatiemment les difcours de mon vieux patron, je le remis fur fes campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, & ce ne fut qu'après l'avoir entendu fonner à plufieurs horloges, que je defcendis dans le jardin, fans me pommader & me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle

duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore qui me demanda, dès que je parus, si je m'étois bien informé de don Luis, & si j'avois appris bien des choses. Oui, madame, lui dis-je, & j'ai de quoi satisfaire votre curiosité. Je vous dirai, premièrement, qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage, il n'en sçauroit manquer, puisqu'il est gentilhomme & Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit, & les manières fort agréables. Mais, ce qui peut-être ne sera guère de votre goût, & ce que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs : il est diablement libertin. Sçavez-vous qu'à son âge, il a déjà eu à bail deux comédiennes ? Que m'apprenez-vous ? reprit Aurore. Quelles mœurs ! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licentieuse ? Oh ! je n'en doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit, & les valets sont fort sincères, quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente don Alexo Segiar, don Antonio Centellès, & don Fernand de Gamboa. Cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maî-

treſſe en ſoupirant; je vais, ſur votre rapport, combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes racines dans mon cœur, je ne déſeſpère pas de l'en arracher. Allez, pourſuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourſe qui n'étoit pas vuide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon ſecret. Songez que je l'ai confié à votre ſilence.

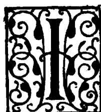
J'aſſurai ma maîtreſſe que j'étois l'Harpocrate [1] des valets confidens, & qu'elle pouvoit demeurer tranquille là-deſſus. Après cette aſſurance, je me retirai fort impatient de ſçavoir ce qu'il y avoit dans la bourſe. J'y trouvai vingt piſtoles. Auſſitôt je penſai qu'Aurore m'en auroit ſans doute donné davantage, ſi je lui euſſe annoncé une nouvelle agréable, puiſqu'elle en payoit ſi bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de juſtice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès-verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans ſa naiſſance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la ſuite, ſi je ne me fuſſe pas ſottement piqué d'être ſincère. J'avois pourtant la conſolation de me voir dédommagé de la dépenſe que j'avois faite ſi mal à propos en pommades & en parfums.





CHAPITRE III.

Du grand changement qui arriva chez don Vincent, & de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.



IL arriva, peu de temps après cette avanture, que le seigneur don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violens, qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appelloit le docteur Andros, & l'autre le docteur Oquetos. Ils examinèrent le malade, & convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étoient en fougue ; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un & l'autre. L'un vouloit qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, & l'autre étoit d'avis qu'on différât la purgation. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne

ſe fixent ſur quelques parties nobles. Oquetos ſoutint, au contraire, qu'il falloit attendre que les humeurs fuſſent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, eſt directement oppoſée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre, dès les premiers jours, & dit, en termes formels, qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs ſont en *orgaſme*, c'eſt-à-dire, en fougue. Oh! c'eſt ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hippocrate, par le mot d'*orgaſme*, n'entend pas la fougue; il entend plutôt la coction des humeurs[a].

Là-deſſus, nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte grec, & cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui; l'autre, s'en fiant à une traduction latine, le prend ſur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la queſtion. Cependant, ſe voyant obligé d'opter, il donna ſa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Auſſitôt Andros, qui étoit le plus jeune, ſe retira, non ſans lancer à ſon ancien quelques traits railleurs ſur l'*orgaſme*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire ſaigner abondamment le malade, attendant, pour le purger, que les humeurs fuſſent cuites. Mais la mort qui craignoit ſans doute qu'une purgation ſi ſagement différée ne

lui enlevât ſa proie, prévint la coction & emporta mon maître. Telle fut la fin du ſeigneur don Vincent, qui perdit la vie parce que ſon médecin ne ſçavoit pas le grec.

Aurore, après avoir fait à ſon père des funérailles dignes d'un homme de ſa naiſſance, entra dans l'adminiſtration de ſon bien. Devenue maîtreſſe de ſes volontés, elle congédia quelques domeſtiques, en leur donnant des récompenſes proportionnées à leurs ſervices, & ſe retira bientôt à un château qu'elle avoit ſur les bords du Tage, entre Sacedon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la ſuivirent à la campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir néceſſaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de don Luis, elle aimoit encore ce cavalier, ou plutôt, n'ayant pu vaincre ſon amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus beſoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en ſoupirant, je ne puis oublier don Luis. Quelque effort que je faſſe pour le bannir de ma penſée, il s'y préſente ſans ceſſe, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes ſortes de déſordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, conſtant. Elle s'attendrit en diſant ces paroles, & ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleuraſſe auſſi, tant je fus touché de ſes pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour que de pa-

roître ſi ſenſible à ſes peines. Mon ami, continua-t-elle après avoir eſſuyé ſes beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, & je ſuis ſi ſatisfaite de ton zèle que je te promets de le bien récompenſer. Ton ſecours, mon cher Gil Blas, m'eſt plus néceſſaire que jamais. Il faut que je te découvre un deſſein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au pluſtôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiſer en cavalier, &, ſous le nom de don Félix, faire connoiſſance avec Pacheco. Je tâcherai de gagner ſa confiance & ſon amitié. Je lui parlerai ſouvent d'Aurore de Guſman, dont je paſſerai pour couſin. Il ſouhaitera peut-être de la voir, & c'eſt où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un, je ferai don Félix, dans l'autre Aurore, &, m'offrant aux yeux de don Luis, tantôt traveſtie en homme, tantôt ſous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai, peu à peu, l'amener à la fin que je me propoſe. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet eſt extravagant ; mais la paſſion m'entraîne, & l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir ſur la démarche que je veux haſarder.

J'étois fort du ſentiment d'Aurore ſur la nature de ſon deſſein. Il me paroiſſoit inſenſé. Cependant, quelque déraiſonnable que je le trouvaſſe, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la

pilule, & j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'efprit agréable & fans conféquence. Je ne me fouviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela; mais elle fe rendit à mes raifons, les amans étant bien aifes qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes donc plus cette entreprife téméraire que comme une comédie, dont il ne falloit fonger qu'à bien concerter la repréfentation. Nous choifîmes nos acteurs dans le domeftique, puis nous diftribuâmes les rôles, ce qui fe paffa fans clameurs & fans querelle, parce que nous n'étions pas des comédiens de profeffion. Il fut réfolu que la dame Ortiz feroit la tante d'Aurore, fous le nom de dona Ximena de Gufman, qu'on lui donneroit un valet & une fuivante, & qu'Aurore, traveftie en cavalier, m'auroit pour valet de chambre, avec une de fes femmes déguifée en page pour la fervir en particulier. Les perfonnages ainfi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que don Luis étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions befoin. Lorfqu'ils furent achevés, ma maîtreffe les fit emballer promptement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en temps & lieu. Puis, laiffant le foin de fa maifon à fon homme d'affaires, elle partit dans un carroffe à quatre mules, & prit le chemin du royaume de Léon avec tous ceux de fes domef-

tiques qui avoient quelques rôles à jouer dans cette pièce.

Nous avions déjà traverſé la Caſtille vieille, quand l'eſſieu du carroſſe ſe rompit. C'étoit entre Avila et Villaflor, à trois ou quatre cents pas d'un château qu'on apercevoit au pied d'une montagne. La nuit approchoit, & nous étions fort embarraſſés. Mais il paſſa, par hazard, auprès de nous un payſan qui nous tira d'embarras, ſans qu'il y mît beaucoup du ſien. Il nous apprit que le château qui s'offroit à notre vue appartenoit à dona Elvira, veuve de don Pedro de Pinarès, & il nous dit tant de bien de cette dame, que ma maîtreſſe m'envoya au château demander, de ſa part, un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du payſan. Il eſt vrai que je m'acquittai de ma commiſſion d'une manière qui l'auroit déterminée à nous recevoir dans ſon château, quand elle n'auroit pas été la perſonne du monde la plus polie. Elle me reçut d'un air gracieux, & fit à mon compliment la réponſe que je déſirois. Là-deſſus nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carroſſe. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de don Pèdre, qui venoit au-devant de ma maîtreſſe. Je paſſerai ſous ſilence les diſcours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occaſion. Je dirai ſeulement qu'Elvire étoit une vieille dame qui ſçavoit mieux que femme du monde remplir les

devoirs de l'hofpitalité. Elle conduifit Aurore dans un appartement fuperbe, où, la laiffant repofer quelques momens, elle vint donner fon attention jusqu'aux moindres chofes qui nous regardoient. Enfuite, quand le fouper fut prêt, elle ordonna qu'on fervît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles fe mirent à table. La veuve de don Pèdre n'étoit pas de ces perfonnes qui font mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, & foutenoit agréablement la converfation. Elle s'exprimoit noblement & en beaux termes. J'admirois fon efprit & le tour fin qu'elle donnoit à fes penfées. Aurore en paroiffoit auffi charmée que moi. Elles lièrent amitié l'une avec l'autre, et fe promirent réciproquement d'avoir enfemble un commerce de lettres. Comme notre carroffe ne pouvoit être raccommodé que le jour fuivant, & que nous courions rifque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous fervit, à notre tour, des viandes avec profufion, & nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avions été régalés.

Le jour d'après, ma maîtreffe trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînèrent dans une grande falle où il y avoit plufieurs tableaux. On en remarquoit un, entr'autres, dont les figures étoient merveilleufement bien repréfentées; mais il offroit aux

yeux un ſpectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverſe & noyé dans ſon ſang, y étoit peint, &, tout mort qu'il paroiſſoit, il avoit un air menaçant. On voyoit près de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût auſſi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans ſon ſein, & rendoit les derniers ſoupirs, en attachant ſes regards mourans ſur un jeune homme qui ſembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avoit encore chargé ſon tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui, vivement touché des objets qui frappoient ſa vue, ne s'y montroit pas moins ſenſible que le jeune homme. On eût dit que ces images ſanglantes leur faiſoient ſentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impreſſions. Le vieillard, plongé dans une profonde triſteſſe, en paroiſſoit comme accablé ; au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choſes étoient peintes avec des expreſſions ſi fortes, que nous ne pouvions nous laſſer de les regarder. Ma maîtreſſe demanda quelle triſte hiſtoire ce tableau repréſentoit. Madame, lui dit Elvire, c'eſt une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponſe piqua la curioſité d'Aurore, qui témoigna un ſi grand déſir d'en ſçavoir davantage, que la veuve de don Pèdre ne put ſe diſpenſer de lui promettre la satisfac-

tion qu'elle fouhaitoit. Cette promeffe qui fe fit devant Ortiz, fes deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la falle après le repas. Ma maîtreffe voulut nous renvoyer; mais Elvire, qui s'aperçut que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en difant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui dèmandent du fecret. Un moment après, elle commença fon récit en ces termes.





CHAPITRE IV.

Le mariage de vengeance.

NOUVELLE[3].

OGER, roi de Sicile, avoit un frère & une ſœur. Ce frère, appellé Mainfroy, ſe révolta contre lui, & alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuſe & ſanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, & de tomber entre les mains du roi, qui ſe contenta de lui ôter la liberté pour le punir de ſa révolte. Cette clémence ne ſervit qu'à faire paſſer Roger pour un barbare dans l'eſprit d'une partie de ſes ſujets. Ils diſoient qu'il n'avoit ſauvé la vie à ſon frère que pour exercer ſur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroy ſouffroit dans ſa priſon qu'à ſa ſœur Mathilde. Cette princeſſe avoit, en effet, toujours haï ce prince, & elle ne ceſſa point de le

perſécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de temps après lui, & l'on regarda ſa mort comme une juſte punition de ſes ſentimens dénaturés.

Mainfroy laiſſa deux fils. Ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que, parvenus à un âge plus avancé, le déſir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas ſi bien abattu qu'il ne pût cauſer de nouveaux troubles dans l'État. Il communiqua ſon deſſein au ſénateur Leontio Siffredi, ſon miniſtre, qui ne l'approuva point, & qui, pour l'en détourner, ſe chargea de l'éducation du prince Enrique qui étoit l'aîné, & lui conſeilla de confier au connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit don Pèdre. Roger, perſuadé que ſes neveux ſeroient élevés, par ces deux hommes, dans la ſoumiſſion qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit ſoin lui-même de Conſtance, ſa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la princeſſe Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, & n'épargna rien pour ſon éducation.

Leontio Siffredi avoit un château, à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit là que ce miniſtre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour ſur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités ſi aimables, qu'il s'y attacha, comme s'il n'avoit point eu d'enfant. Il avoit

pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite, & la cadette, appellée Porcie, après avoir, en naiſſant, cauſé la mort de ſa mère, étoit encore au berceau. Blanche & le prince Enrique ſentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer ; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laiſſa pas quelquefois d'en trouver l'occaſion. Il ſçut même ſi bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffredi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva juſtement dans ce temps-là que Leontio fut obligé, par ordre du roi, de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'iſle. Pendant ſon abſence, Enrique fit faire une ouverture au mur de ſon appartement qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une couliſſe de bois, qui ſe fermoit & s'ouvroit ſans qu'elle parût, parce qu'elle étoit ſi étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile architecte, que le prince avoit mis dans ſes intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de ſecret.

L'amoureux Enrique s'introduiſoit par là quelquefois dans la chambre de ſa maîtreſſe ; mais il n'abuſoit point de ſes bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une en-

trée ſecrète dans ſon appartement, du moins ce n'avoit été que ſur les aſſurances qu'il lui avoit données qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit appris que Roger étoit très-malade, & qu'il venoit de mander Siffredi, comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépoſitaire de ſes dernières volontés. Elle ſe repréſentoit déjà ſur le trône ſon cher Enrique, &, craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui cauſoit une étrange agitation. Elle avoit même des larmes aux yeux, lorſqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il ; que dois-je penſer de la triſteſſe où je vous vois plongée ? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes. Le roi votre oncle ceſſera bientôt de vivre, & vous allez remplir ſa place. Quand j'enviſage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choſes d'un autre œil qu'un amant, & ce qui faiſoit tous ſes deſirs, quand il reconnoiſſoit un pouvoir au deſſus du ſien, ne le touche plus que foiblement ſur le trône. Soit preſſentiment, ſoit raiſon, je ſens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos ſentimens : je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos

craintes ſont obligeantes, & juſtifient mon attachement à vos charmes. Mais l'excès où vous portez vos défiances offenſe mon amour, &, ſi je l'oſe dire, l'eſtime que vous me devez. Non, non, ne penſez pas que ma deſtinée puiſſe être ſéparée de la vôtre. Croyez plutôt que vous ſeule ſerez toujours ma joie & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens ſi doux ! Ah ! ſeigneur, reprit la fille de Leontio, dès que vous ſerez couronné, vos ſujets pourront vous demander pour reine une princeſſe deſcendue d'une longue ſuite de rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux États aux vôtres, & peut-être, hélas ! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé ! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir ? Si le ciel diſpoſe du roi mon oncle, & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en préſence de toute ma cour. J'en atteſte tout ce qu'on reconnoît de plus ſacré parmi nous.

Les proteſtations d'Enrique raſſurèrent un peu la fille de Siffredi. Le reſte de leur entretien roula ſur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de ſon naturel. Il plaignit le ſort de ſon oncle, quoiqu'il n'eût pas ſujet d'en être fort touché, & la force du ſang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettoit une cou-

ronne. Blanche ne ſçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le connétable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle ſortoit de l'appartement de ſon père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit, dès le lendemain, la demande à Siffredi, qui agréa ſa recherche. Mais la maladie de Roger étant ſurvenue dans ce temps-là, ce mariage demeura ſuſpendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut ſurpris de voir entrer dans ſon appartement Leontio ſuivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce miniſtre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger ; mais la conſolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir. Il vous laiſſe, par ſa mort, héritier de ſon ſceptre. La Sicile vous eſt ſoumiſe. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche, & je viens, ſeigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers & les plus ſincères hommages que vous doivent vos nouveaux ſujets. Le prince qui ſçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruiſoit peu à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement ſubit de ſa condition, il ſentit naître dans ſon cœur mille mouvemens confus. Il rêva

quelque temps ; puis, rompant le ſilence, il adreſſa ces paroles à Leontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, & vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table ſur laquelle étoit une écritoire, & prenant une feuille blanche, il écrivit ſon nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, ſeigneur ? lui dit Siffredi. Vous marquer ma reconnoiſſance & mon eſtime, répondit Enrique. Enſuite ce prince préſenta la feuille à Blanche, & lui dit : Recevez, madame, ce gage de ma foi & de l'empire que je vous donne ſur mes volontés. Blanche la prit en rougiſſant, & fit cette réponſe au prince : Seigneur, je reçois avec reſpect les graces de mon roi ; mais je dépens d'un père, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ſes mains, pour en faire l'uſage que ſa prudence lui conſeillera.

Elle donna effectivement à ſon père la ſignature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui, juſqu'à ce moment, étoit échappé à ſa pénétration. Il démêla les ſentimens du prince, & lui dit : Votre Majeſté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuſerai point de la confiance..... Mon cher Leontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuſer. Quelque uſage que vous faſſiez de mon billet, j'en approuverai la diſpoſition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les ap-

prêts de mon couronnement, & dites à mes ſujets que je vais, ſur vos pas, recevoir le ſerment de leur fidélité, & les aſſurer de mon affection. Ce miniſtre obéit aux ordres de ſon nouveau maître, & prit, avec ſa fille, le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit auſſi de Belmonte, plus occupé de ſon amour que du haut rang où il alloit monter. Lorſqu'on le vit arriver dans la ville, on pouſſa mille cris de joie. Il entra, parmi les acclamations du peuple, dans le palais où tout étoit prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princeſſe Conſtance, vêtue de longs habits de deuil. Elle paroiſſoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils ſe devoient un compliment réciproque ſur la mort de ce monarque, ils s'en acquittèrent, l'un & l'autre, avec eſprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique, que de celle de Conſtance, qui, malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pu haïr ce prince. Il ſe plaça ſur le trône, & la princeſſe s'aſſit à ſes côtés ſur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leurs places, chacun ſelon ſon rang. La cérémonie commença, & Leontio, comme grand chancelier de l'État, & dépoſitaire du teſtament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, ſe mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en ſubſtance : que Roger, ſe voyant ſans enfant, nommoit pour ſon ſucceſſeur le fils aîné de Mainfroy, à

condition qu'il épouferoit la princeffe Conftance, & que, s'il refufoit fa main, la couronne de Sicile, à fon exclufion, tomberoit fur la tête de don Pèdre fon frère, à la même condition.

Ces paroles furprirent étrangement Enrique. Il en fentit une peine inconcevable, & cette peine devint encore plus vive, lorfque Leontio, après avoir achevé la lecture du teftament, dit à toute l'affemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque, ce généreux prince confent d'honorer de fa main la princeffe Conftance, fa coufine. A ces mots, Enrique interrompit le chancelier : Leontio, lui dit-il, fouvenez-vous de l'écrit que Blanche vous... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, fans donner le temps au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, pourfuivit-il en montrant le billet à l'affemblée, y verront, par l'augufte feing de votre majefté, l'eftime que vous faites de la princeffe, & la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il fe mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau roi y faifoit à fes peuples, dans la forme la plus authentique, une promeffe d'époufer Conftance, conformément aux intentions de Roger. La falle retentit de longs cris de joie. Vive notre magnanime roi Enrique! s'écrièrent tous ceux qui étoient préfens. Comme on n'ignoroit pas

l'averſion que ce prince avoit toujours marquée pour la princeſſe, on avoit craint avec raiſon qu'il ne ſe révoltât contre la condition du teſtament, & ne cauſât des mouvemens dans le royaume ; mais la lecture du billet, en raſſurant là-deſſus les grands & le peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en ſecret le cœur du monarque.

Conſtance, qui, par l'intérêt de ſa gloire, & par un ſentiment de tendreſſe, y prenoit plus de part que perſonne, choiſit ce temps pour l'aſſurer de ſa reconnoiſſance. Le prince eut beau vouloir ſe contraindre, il reçut le compliment de la princeſſe avec tant de trouble, il étoit dans un ſi grand déſordre, qu'il ne put lui-même répondre ce que la bienſéance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il ſe faiſoit, il s'approcha de Siffredi, que le devoir de ſa charge obligeoit de ſe tenir aſſez près de ſa perſonne, & lui dit tout bas : Que faites-vous, Leontio ? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point deſtiné pour cet uſage. Vous trahiſſez... Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, ſongez à votre gloire. Si vous refuſez de ſuivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainſi, qu'il s'éloigna du roi, pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il ſe ſentoit agité de mille mouvemens contraires. Il étoit irrité

contre Siffredi. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter Blanche, &, partagé entr'elle & l'interêt de ſa gloire, il fut affez long-temps incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il ſe détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conſerver la fille de Siffredi, ſans renoncer au trône. Il feignit de vouloir ſe ſoumettre aux volontés de Roger, ſe propoſant, tandis qu'on ſolliciteroit à Rome la diſpenſe de son mariage avec ſa couſine, de gagner par ſes bienfaits les grands du royaume, & d'établir ſi bien ſa puiſſance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du teſtament.

Dès qu'il eut formé ce deſſein, il devint plus tranquille, &, ſe tournant vers Conſtance, il lui confirma ce que le grand chancelier avoit lu devant toute l'aſſemblée. Mais, au moment même qu'il ſe trahiſſoit juſqu'à lui offrir ſa foi, Blanche arriva dans la ſalle du conſeil. Elle y venoit, par ordre de ſon père, rendre ſes devoirs à la princeſſe, & ſes oreilles, en entrant, furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Leontio, ne voulant pas qu'elle pût douter de ſon malheur, lui dit, en la préſentant à Conſtance : Ma fille, rendez vos hommages à votre reine. Souhaitez-lui les douceurs d'un règne floriſſant & d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher ſa douleur. Son viſage rougit & pâlit ſucceſſivement, & tout ſon corps friſſonna. Cependant

la princeſſe n'en eut aucun ſoupçon. Elle attribua le déſordre de ſon compliment à l'embarras d'une jeune perſonne élevée dans un déſert, & peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainſi du jeune roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le déſeſpoir qu'il remarquoit dans ſes yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, jugeant ſur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit moins eu d'inquiétude, s'il eût pu lui parler ; mais comment en trouver les moyens, lorſque toute la Sicile, pour ainſi dire, avoit les yeux ſur lui ? D'ailleurs le cruel Siffredi lui en ôta l'eſpérance. Ce miniſtre, qui liſoit dans le cœur de ces deux amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit cauſer dans l'État, fit adroitement ſortir ſa fille de l'aſſemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, réſolu, pour plus d'une raiſon, de la marier au pluſtôt.

Lorſqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de ſa deſtinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promiſe au connétable. Juſte ciel ! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la préſence de ſon père ne put réprimer, à quels affreux ſupplices réſervíez-vous la malheureuſe Blanche ? Son tranſport même fut ſi violent, que toutes les puiſſances de ſon âme en furent ſuſpendues. Son corps ſe glaça, &, devenant froide & pâle, elle tomba évanouie entre les bras de ſon père. Il fut tou-

ché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il ressentît vivement ses peines, sa première résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur que par l'eau que Siffredi lui jetta sur le visage, & lorsqu'en ouvrant ses yeux languissans, elle l'aperçut qui s'empressoit à la secourir : Seigneur, lui dit-elle, d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse ; mais la mort, qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Leontio, vous ne mourrez point, & votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du connétable vous fait honneur. C'est le parti le plus considérable de l'État.... J'estime sa personne & son mérite, interrompit Blanche ; mais, seigneur, le roi m'avoit fait espérer.... Ma fille, interrompit à son tour Siffredi, je sçais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour ce prince, & je ne la désapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire & celui de l'État ne l'obligeoient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette princesse, que le feu roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile ? Croyez que je gémis avec

vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puifque nous ne pouvons aller contre les deftinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire de ne pas laiffer voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une efpérance frivole. Votre fenfibilité pour le roi donneroit même lieu à des bruits défavantageux pour vous, & le seul moyen de vous en préferver, c'eft d'époufer le connétable. Enfin, Blanche, il n'eft plus temps de délibérer. Le roi vous cède pour un trône. Il époufe Conftance. Le connétable a ma parole. Dégagez-la, je vous en prie, &, s'il eft néceffaire, pour vous y réfoudre, que je me ferve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laiffer faire fes réflexions fur ce qu'il venoit de lui dire. Il efpéroit qu'après avoir pefé les raifons dont il s'étoit fervi pour foutenir fa vertu contre le penchant de fon cœur, elle fe détermineroit d'elle-même à fe donner au connétable. Il ne fe trompa point ; mais combien en coûta-t-il à la trifte Blanche pour prendre cette réfolution ! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir fes preffentimens fur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude, & d'être contrainte, en le perdant, de fe livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui caufoit des tranfports d'affliction fi violens, que tous fes momens devenoient pour elle des fupplices nouveaux. Si mon malheur

eft certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je réfifter fans mourir. Impitoyable deftinée, pourquoi me repaiffois-tu des plus douces efpérances, fi tu devois me précipiter dans un abyfme de maux ? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité ! As-tu donc pu fitôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée ? Pour te punir de m'avoir fi cruellement trompée, faffe le ciel que le lit conjugal, que tu vas fouiller par un parjure, foit moins le théâtre de tes plaifirs que de tes remords ! Que les careffes de Conftance verfent un poifon dans ton cœur infidèle ! Puiffe ton hymen devenir auffi affreux que le mien ! Oui, traître, je vais époufer le connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir fi mal choifi l'objet de ma folle paffion. Puifque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me reftent à vivre ne foient qu'un tiffu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conferves encore pour moi quelque fentiment d'amour, ce fera me venger auffi de toi, que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre ; &, fi tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra fe vanter d'avoir produit une femme qui s'eft punie elle-même d'avoir trop légèrement difpofé de fon cœur.

Ce fut dans une pareille fituation que cette trifte victime de l'amour & du devoir paffa la nuit qui précéda fon mariage avec le connéta-

ble. Siffredi, la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il ſouhaitoit, ſe hâta de profiter de cette diſpoſition favorable. Il fit venir le connétable à Belmonte le jour même, & le maria ſecrètement avec ſa fille, dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'étoit point aſſez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, & de ſe donner à un objet haï : il falloit encore qu'elle contraignît ſes ſentimens devant un mari prévenu pour elle de la paſſion la plus ardente, & naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la poſſéder, étoit ſans ceſſe à ſes genoux. Il ne lui laiſſoit pas ſeulement la triſte conſolation de pleurer en ſecret ſes malheurs. La nuit arrivée, la fille de Leontio ſentit redoubler ſon affliction. Mais que devint-elle, lorſque ſes femmes, après l'avoir déshabillée, la laiſſèrent ſeule avec le connétable ! Il lui demanda reſpectueuſement la cauſe de l'abattement où elle ſembloit être. Cette queſtion embarraſſa Blanche qui feignit de ſe trouver mal. Son époux y fut trompé ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la preſſoit de ſe mettre au lit, ſes inſtances, qu'elle expliqua mal, préſentèrent à ſon eſprit une image ſi cruelle, que, ne pouvant plus ſe contraindre, elle donna un libre cours à ſes ſoupirs & à ſes larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ſes vœux ! Il ne douta plus

que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de finistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressemens, & continua de presser son épouse de se coucher, l'assurant qu'il lui laisseroit prendre tout le repos dont elle avoit besoin. Il s'offrit même d'appeller ses femmes, si elle jugeoit que leur secours pût apporter quelque soulagement à son mal. Blanche, s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui étoit nécessaire dans la foiblesse où elle se sentoit. Il feignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, & passèrent une nuit bien différente de celle que l'amour & l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi se livroit à sa douleur, le connétable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival; mais, quand il vouloit le découvrir, il se perdoit dans ses idées. Il sçavoit seulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper; car il se souvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche fu-

rent forties. Il ouvrit le rideau, pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit. Mais la lumière qu'on avoit laissée dans la chemimée s'étoit éteinte, & bientôt il ouit une voix foible & languissante qui appella Blanche à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transportèrent de fureur, & son honneur alarmé l'obligeant à se lever, pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance, il prit son épée; il marcha du côté d'où la voix lui sembloit partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre, autant que l'obscurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute, & n'entend plus rien. Quel enchantement! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur; mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette avanture, il appella ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix, &, comme il ouvroit la porte pour cela, il en ferma le passage & se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés, quelques domestiques accoururent avec des flambeaux; il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre, en tenant son épée nue. Il n'y trouva toutefois personne, ni aucune marque apparente

qu'on y fût entré. Il n'aperçut point de porte fecrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu paffer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même fur les circonftances de fon malheur. Il demeura dans une étrange confufion de penfées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguifer la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclairciffement. Il prit le parti d'aller ouvrir fon cœur à Leontio, après avoir renvoyé fes gens, en leur difant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra fon beau-père qui fortoit de fon appartement au bruit qu'il avoit ouï, &, lui racontant ce qui venoit de fe paffer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffredi fut furpris de l'avanture. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laiffa pas de la croire véritable, &, jugeant tout poffible à l'amour du roi, cette penfée l'affligea vivement. Mais, bien loin de flatter les foupçons jaloux de fon gendre, il lui repréfenta, d'un air d'affurance, que cette voix qu'il s'imaginoit avoir entendue, & cette épée qui s'étoit oppofée à la fienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination féduite par la jaloufie ; qu'il étoit impoffible que quelqu'un fût entré dans la chambre de fa fille ; qu'à l'égard de la trifteffe qu'il avoit remarquée dans fon époufe, quelque indifpofition l'avoit peut-être caufée ; que l'honneur ne devoit point être refponfable

des altérations du tempérament ; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un défert, & qui fe voit brufquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le temps de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la caufe de ces pleurs, de ces foupirs, & de cette vive affliction dont il fe plaignoit ; que l'amour dans le cœur des filles d'un fang noble ne s'allumoit que par le temps & par les fervices ; qu'il l'exhortoit à calmer fes inquiétudes, à redoubler fa tendreffe et fes empreffemens pour difpofer Blanche à devenir plus fenfible ; qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, perfuadé que fes défiances & fon trouble offenfoient fa vertu.

Le connétable ne répondit rien aux raifons de fon beau-père, foit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le défordre où étoit fon efprit, foit qu'il jugeât plus à propos de diffimuler que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement fi dénué de vraifemblance. Il retourna dans l'appartement de fa femme, fe remit auprès d'elle, & tâcha d'obtenir du fommeil quelque relâche à fes inquiétudes. Blanche, de fon côté, la trifte Blanche n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes chofes que fon époux, & ne pouvoit prendre pour illufion une avanture dont elle fçavoit le fecret & les motifs. Elle étoit furprife qu'Enrique cherchât à s'introduire dans fon

appartement, après avoir donné si solemnellement sa foi à la princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche, & d'en sentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit tout enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffredi, prévenue contre le jeune roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux prince, plus épris que jamais de Blanche, souhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient. Il seroit venu plustôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui eussent permis; mais il n'avoit pu, avant cette nuit, se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffredi, & même il conservoit encore la clef d'une porte secrète, par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, & qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce prince d'y trouver un homme, & de trouver une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, & ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui osoit lever sa main sacrilége sur son propre roi; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Leontio suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il était venu, &, plus troublé

qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens devant le jour, & s'enferma dans fon appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne fongeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa fûreté, fon honneur, & furtout fon amour, ne lui permettoient pas de différer l'éclairciffement de toutes les circonftances d'une fi cruelle avanture.

Dès qu'il fut jour, il commanda fon équipage de chaffe, &, fous prétexte de prendre ce divertiffement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte, avec fes piqueurs & quelques-uns de fes courtifans. Il fuivit quelque temps la chaffe pour cacher fon deffein, &, lorfqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit feul le chemin du château de Leontio. Il connoiffoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer, &, fon impatience ne lui permettant pas de ménager fon cheval, il eut en peu de temps parcouru tout l'efpace qui le féparoit de l'objet de fon amour. Il cherchoit dans fon efprit quelque prétexte plaufible pour fe procurer un entretien fecret avec la fille de Siffredi, quand, traverfant une petite route qui aboutiffoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes affifes qui s'entretenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces perfonnes ne fuffent du château, & cette vue lui caufa de l'émotion ; mais il fut bien plus agité, lorfque ces femmes s'étant tournées de

fon côté, au bruit que fon cheval faifoit en courant, il reconnut fa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nife, celle de fes femmes qui avoit le plus de part à fa confiance, pour pleurer du moins fon malheur en liberté.

Il vola, il fe précipita, pour ainfi dire, à fes pieds, &, voyant dans fes yeux tous les fignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, fufpendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux; mais, quand vous ferez inftruite du deffein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime vous paroîtra une preuve de mon innocence, & de l'excès de mon amour. Ces paroles, qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne fervirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les fanglots étouffèrent fa voix. Le prince, étonné de fon faififfement, lui dit : Quoi ! madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie pour me conferver à vous ? Alors la fille de Leontio, faifant un effort fur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promeffes ne font plus de faifon. Rien déformais ne peut lier ma deftinée à la vôtre. Ah ! Blanche, interrompit brufquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut

vous enlever à mon amour? qui voudra s'oppofer à la fureur d'un roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laiffer ravir à fes efpérances? Tout votre pouvoir, feigneur, reprit languiffamment la fille de Siffredi, devient inutile contre les obftacles qui nous féparent. Je fuis femme du connétable.

Femme du connétable! s'écria le prince, en reculant de quelques pas. Il ne put continuer, tant il fut faifi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnèrent. Il fe laiffa tomber au pied d'un arbre qui fe trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux qu'il attacha fur Blanche, d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit fenfible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit, de fon côté, d'un air qui lui faifoit affez connoître que fes mouvemens étoient peu différens des fiens, et ces deux amans infortunés gardoient entr'eux un filence qui avoit quelque chofe d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de fon défordre par un effort de courage, reprit la parole, & dit à Blanche en foupirant : Madame, qu'avez-vous fait? Vous m'avez perdu, & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince fembloit lui faire des reproches lorfqu'elle croyoit avoir les plus fortes raifons de fe plaindre de lui. Quoi! feigneur, répondit-elle, vous ajoutez la diffimulation à l'infidélité? Vouliez-vous que

je démentiffe mes yeux & mes oreilles, & que, malgré leur rapport, je vous cruffe innocent? Non, feigneur, je vous l'avoue, je ne fuis point capable de cet effort de raifon. Cependant, madame, répliqua le roi, ces témoins qui vous paroiffent fi fidèles vous ont impofé; ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir, & il n'eft pas moins vrai que vous êtes l'époufe du connétable. Eh! quoi, feigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Conftance le don de votre main & de votre cœur? Vous n'avez point affuré les grands de l'État que vous rempliriez les volontés du feu roi? & la princeffe n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux fujets, en qualité de reine & d'époufe du prince Enrique? Mes yeux étoient-ils donc fafcinés? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône, &, fans vous abaiffer à feindre ce que vous ne fentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais fenti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus affurée avec Conftance, qu'avec la fille de Leontio. Vous avez raifon, feigneur; un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un prince tel que vous. J'étois trop vaine d'ofer prétendre à l'un & à l'autre; mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous fçavez les alarmes que je vous ai témoignées fur votre perte qui me fembloit prefque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous raffurée? Falloit-il diffiper mes

craintes? J'aurois accufé le fort plutôt que vous, & du moins vous auriez conſervé mon cœur, au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'eſt plus temps préſentement de vous juſtifier. Je ſuis l'épouſe du connétable. Et, pour m'épargner la ſuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, ſouffrez, ſeigneur, que, ſans manquer au reſpect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'eſt plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique, avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle ſe trouvoit. Arrêtez, madame, s'écria-t-il. Ne déſeſpérez point un prince plus diſpoſé à renverſer un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ſes nouveaux ſujets. Ce ſacrifice eſt préſentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au connétable, avant que de faire éclater des tranſports ſi généreux. Puiſque je ne ſuis plus libre, il m'importe peu que la Sicile ſoit réduite en cendre, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foibleſſe de laiſſer ſurprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau roi de Sicile que l'épouſe du connétable n'eſt plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette ſorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra bruſquement avec Niſe, &, fermant après elle cette porte, elle laiſſa le prince accablé de

douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de ſon mariage. Injuſte Blanche! s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes ſermens & les vôtres, nous ſommes ſéparés. L'idée que je m'étois faite de poſſéder vos charmes n'étoit donc qu'une vaine illuſion! Ah! cruelle, que j'achète chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour!

Alors l'image du bonheur de ſon rival vint s'offrir à ſon eſprit, avec toutes les horreurs de la jalouſie, & cette paſſion prit ſur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à ſon reſſentiment le connétable & Siffredi même. La raiſon toutefois calma peu à peu la violence de ſes tranſports. Cependant l'impoſſibilité où il ſe voyoit d'ôter à Blanche les impreſſions qu'elle avoit de ſon infidélité, le mettoit au déſeſpoir. Il ſe flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le connétable, & il ſe réſolut à le faire arrêter comme un homme ſuſpect dans les conjonctures où l'État ſe trouvoit. Il en donna l'ordre au capitaine de ſes gardes, qui ſe rendit à Belmonte, s'aſſura de ſa perſonne à l'entrée de la nuit, & le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la conſternation. Siffredi partit ſur-le-champ pour aller répondre au roi de l'innocence de ſon gendre, & lui repréſenter les ſuites fâcheuſes d'un pareil

emprifonnement. Ce prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de fon miniftre, & qui vouloit au moins fe ménager une libre entrevue avec Blanche, avant que de relâcher le connétable, avoit expreffément défendu que perfonne lui parlât jufqu'au lendemain; mais Leontio, malgré cette défenfe, fit fi bien qu'il entra dans la chambre du roi. Seigneur, dit-il en fe préfentant devant lui, s'il eft permis à un fujet refpectueux & fidèle de fe plaindre de fon maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre Majefté a-t-elle bien réfléchi fur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, & fur les fuites d'un emprifonnement qui peut aliéner de votre fervice les perfonnes qui rempliffent les poftes de l'État les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connétable a des intelligences criminelles avec l'infant don Pèdre. Des intelligences criminelles! interrompit avec furprife Leontio. Ah! feigneur, ne le croyez pas. L'on abufe Votre Majefté. La trahifon n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffredi, & il fuffit au connétable qu'il foit mon gendre pour être à couvert de tout foupçon. Le connétable eft innocent; mais des vues fecrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puifque vous me parlez fi ouvertement, repartit le roi, je vais vous parler de la même manière. Vous vous plaignez de l'emprifonnement du connétable: eh! n'ai-je point à me

plaindre de votre cruauté. C'eſt vous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit, par vos ſoins officieux, à envier le ſort des plus vils mortels. Car, ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Conſtance eſt vainement réſolu.... Quoi, ſeigneur ! interrompit en frémiſſant Leontio, vous pourriez ne point épouſer la princeſſe, après l'avoir flattée de cette eſpérance aux yeux de tous vos peuples ? Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la néceſſité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Conſtance un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniſer le cœur de Blanche, en lui faiſant épouſer un homme qu'elle n'aimoit pas ? Et quel droit avez-vous ſur le mien, pour en diſpoſer en faveur d'une princeſſe que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle eſt fille de cette cruelle Mathilde, qui, foulant aux pieds les droits du ſang & de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité ? Et je l'épouſerois ! Non, Siffredi. Perdez cette eſpérance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, & ſes ſillons inondés de ſang.

L'ai-je bien entendu ? s'écria Leontio. Ah ! ſeigneur, que me faites-vous enviſager ? Quelles terribles menaces ! Mais je m'alarme mal à pro-

pos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chérissez trop vos sujets, pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus, en tombant dans les foiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connétable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à Votre Majesté un sujet vaillant qui pût appuyer, de son bras & de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince don Pèdre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits..... Eh ! ce sont ces nœuds, s'écria le prince Enrique, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami ! pourquoi me porter un coup si sensible ? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même ? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer ? J'aurois bien sçu punir le connétable, s'il m'eût désobéi. Je sçais que les rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir ; mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets ? &, du moment que le ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes, de disposer de leurs affections? Ah ! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffredi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, ſeigneur, répliqua le miniſtre, que c'eſt au mariage de la princeſſe que le feu roi votre oncle attache la ſucceſſion de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette diſpoſition ? Avoit-il reçu cette indigne loi du roi Charles ſon frère, lorſqu'il lui ſuccéda ? Deviez-vous avoir la foibleſſe de vous ſoumettre à une condition ſi injuſte ? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal inſtruit de nos uſages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Conſtance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promeſſe. Et ſi don Pèdre fonde ſur mon refus l'eſpérance de monter au trône, ſans engager les peuples dans un démêlé qui coûteroit trop de ſang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux ſera le plus digne de régner. Leontio n'oſa le preſſer davantage, & ſe contenta de lui demander à genoux la liberté de ſon gendre ; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le roi, retournez à Belmonte. Le connétable vous y ſuivra bientôt. Le miniſtre ſortit, & regagna Belmonte, perſuadé que ſon gendre marcheroit inceſſamment ſur ſes pas. Il ſe trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, &, pour cet effet, il remit au lendemain matin l'élargiſſement de ſon époux.

Pendant ce temps-là, le connétable faiſoit de cruelles réflexions. Son empriſonnement lui avoit ouvert les yeux ſur la véritable cauſe de ſon malheur. Il s'abandonna tout entier à ſa

jaloufie, &, démentant la fidélité qui l'avoit jufqu'alors rendu fi recommandable, il ne refpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les furprendre enfemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de le laiffer fortir de prifon, l'affurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y confentit d'autant plus facilement qu'il avoit déjà fçu que Siffredi avoit obtenu fa liberté, & même il lui fit donner un cheval pour fe rendre à Belmonte. Le connétable y étant arrivé, attacha fon cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, & fut affez heureux pour fe gliffer dans le château fans rencontrer perfonne. Il gagna l'appartement de fa femme, & fe cacha dans l'antichambre, derrière un paravant qu'il y trouva fous fa main. Il fe propofoit d'obferver de là tout ce qui fe pafferoit, & de paroître fubitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit fortir Nife qui venoit de quitter fa maîtreffe pour fe retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffredi, qui avoit pénétré fans peine le motif de l'emprifonnement de fon mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique fon père lui eût dit que le roi l'avoit affuré que le connétable partiroit bientôt après lui. Elle ne dou-

toit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette penſée, elle attendoit ce prince pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles ſuites pour elle. Effectivement, peu de temps après la retraite de Niſe, la couliſſe s'ouvrit, & le roi vint ſe jeter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me condamnez point ſans m'entendre. Si j'ai fait empriſonner le connétable, ſongez que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour me juſtifier. N'imputez donc qu'à vous ſeule cet artifice. Pourquoi ce matin refuſiez-vous de m'entendre? Hélas! demain votre époux ſera libre, & je ne pourrai plus vous parler. Écoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre père rend mon ſort déplorable, accordez-moi du moins la triſte conſolation de vous apprendre que je ne me ſuis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Conſtance le don de ma main, c'eſt que je ne pouvois m'en diſpenſer dans la ſituation où votre père avoit réduit les choſes. Il falloit tromper la princeſſe pour votre intérêt & pour le mien, pour vous aſſurer la couronne & la main de votre amant. Je me promettois d'y réuſſir. J'avois déjà pris des meſures pour rompre cet engagement; mais vous avez détruit mon ouvrage, &, diſpoſant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendus contens.

Il acheva ce diſcours avec des ſignes ſi viſibles d'un véritable déſeſpoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de ſon innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Enſuite le ſentiment de ſon infortune en devint plus vif. Ah ! ſeigneur, dit-elle au prince, après la diſpoſition que le deſtin a fait de nous, vous me cauſez une peine nouvelle, en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuſe ! Mon reſſentiment m'a ſéduite. Je me ſuis crue abandonnée, &, dans mon dépit, j'ai reçu la main du connétable, que mon père m'a préſentée. J'ai fait le crime & nos malheurs. Hélas ! dans le temps que je vous accuſois de me tromper, c'étoit donc moi, trop crédule amante, qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels ? Vengez-vous, ſeigneur, à votre tour. Haïſſez l'ingrate Blanche..... Oubliez..... Eh ! le puis-je, madame ? interrompit triſtement Enrique. Le moyen d'arracher de mon cœur une paſſion que votre injuſtice même ne ſçauroit éteindre ! Il faut pourtant vous faire cet effort, ſeigneur, reprit en ſoupirant la fille de Siffredi..... Eh ! ſerez-vous capable de cet effort, vous-même ? répliqua le roi. Je ne me promets pas d'y réuſſir, repartit-elle, mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah ! cruelle, dit le prince, vous oublierez facilement Enrique, puiſque vous pouvez en former le deſſein. Quelle eſt donc votre penſée ? dit Blanche d'un ton plus ferme. Vous flattez-vous

que je puiffe vous permettre de continuer à me rendre des foins? Non, feigneur. Renoncez à cette efpérance. Si je n'étois pas née pour être reine, le ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux eft comme vous, feigneur, de la noble maifon d'Anjou, &, quand ce que je lui dois n'oppoferoit pas un obftacle infurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les fouffrir. Je vous conjure de vous retirer. Il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie! s'écria le roi. Ah! Blanche, eft-il poffible que vous me traitiez avec tant de rigueur! Ce n'eft donc point affez, pour m'accabler, que vous foyez entre les bras du connétable! Vous voulez encore m'interdire votre vue, la feule confolation qui me refte! Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffredi en verfant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'eft plus un bien lorfqu'on a perdu l'efpérance de le poffeder. Adieu, feigneur. Fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande auffi pour mon repos ; car enfin, quoique ma vertu ne foit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le fouvenir de votre tendreffe me livre des combats fi cruels, qu'il m'en coûte trop pour les foutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renverfa, fans y penfer, un flambeau qui étoit fur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ra-

maſſe, & pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, & gagne le cabinet de Niſe qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revint avec de la lumière. Le roi qui attendoit ſon retour, ne la vit pas plutôt, qu'il ſe remit à la preſſer de ſouffrir ſon attachement. A la voix de ce prince, le connétable, l'épée à la main, entra bruſquement dans la chambre preſque en même temps que ſon épouſe, & s'avançant vers Enrique avec tout le reſſentiment que ſa rage lui inſpiroit : C'en eſt trop, tyran! lui cria-t-il : ne crois pas que je ſois aſſez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah! traître, lui répondit le roi, en ſe mettant en défenſe, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton deſſein. A ces mots, ils commencèrent un combat qui fut trop vif pour durer long-temps. Le connétable craignant que Siffredi & ſes domeſtiques n'accouruſſent trop vîte aux cris que pouſſoit Blanche, & ne s'oppoſaſſent à ſa vengeance, ne ſe ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit ſi mal ſes meſures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de ſon ennemi. Elle lui entra dans le corps juſqu'à la garde. Il tomba, & le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Leontio, touchée de l'état où elle voyoit ſon époux, & ſurmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, ſe jetta à terre, & s'empreſſa de le ſecourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle pour ſe

laiſſer attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de ſa douleur & de ſa compaſſion. La mort dont il ſentoit les approches ne put étouffer les tranſports de ſa jalouſie. Il n'enviſagea, dans ſes derniers momens, que le bonheur de ſon rival, & cette idée lui parut ſi affreuſe, que rappelant tout ce qui lui reſtoit de force, il leva ſon épée qu'il tenoit encore, & la plongea dans le ſein de Blanche. Meurs, lui dit-il, en la perçant, meurs, infidèle épouſe, puiſque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conſerver une foi que tu m'avois jurée ſur les autels. Et toi, pourſuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta deſtinée. Tu ne ſçaurois jouir de mon malheur. Je meurs content. En achevant de parler de cette ſorte, il expira, & ſon viſage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque choſe de fier & de terrible. Celui de Blanche offroit un ſpectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappée étoit mortel. Elle tomba ſur le corps mourant de ſon époux, & le ſang de l'innocente victime ſe confondoit avec celui de ſon meurtrier, qui avoit ſi bruſquement exécuté ſa cruelle réſolution, que le roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri, en voyant tomber Blanche, &, plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il ſe mit en devoir de lui rendre les mêmes ſoins qu'elle avoit voulu prendre, & dont elle avoit été ſi mal récompenſée. Mais elle lui dit d'une voix mourante :

Seigneur, votre peine eft inutile. Je fuis la victime que le fort impitoyable demandoit. Puiffe-t-elle apaifer fa colère, & affurer le bonheur de votre règne. Comme elle achevoit ces paroles, Leontio, attiré par les cris qu'elle avoit pouffés, arriva dans la chambre, &, faifi des objets qui fe préfentoient à fes yeux, il demeura immobile. Blanche, fans l'apercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle; confervez chèrement ma mémoire. Ma tendreffe & mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de reffentiment contre mon père. Ménagez fes jours & fa douleur, & rendez juftice à fon zèle. Surtout, faites-lui connoître mon innocence. C'eft ce que je vous recommande plus que toute autre chofe. Adieu, mon cher Enrique... Je meurs... recevez mon dernier foupir.

A ces mots, elle mourut. Le roi garda quelque temps un morne filence. Enfuite il dit à Siffredi qui paroiffoit dans un accablement mortel : Voyez, Leontio, contemplez votre ouvrage. Confidérez, dans ce tragique événement, le fruit de vos foins officieux & de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des chofes qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il fuffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conferva toute fa vie un tendre fou-

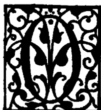
venir de fon amante. Il ne put fe réfoudre à époufer Conftance. L'infant don Pèdre fe joignit à cette princeffe, & tous deux ils n'épargnèrent rien pour faire valoir la difpofition du teftament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au prince Enrique qui vint à bout de fes ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir caufé tant de malheurs le détacha du monde, & lui rendit infupportable le féjour de fa patrie. Il abandonna la Sicile, &, paffant en Efpagne avec Porcie, la fille qui lui reftoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, & il eut, avant que de mourir, la confolation de marier Porcie. Elle époufa don Jérôme de Silva, & je fuis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, pourfuivit la veuve de don Pedro de Pinarès, l'hiftoire de ma famille, & un fidèle récit des malheurs qui font repréfentés dans ce tableau que Leontio mon aïeul fit faire pour laiffer à fa poftérité un monument de cette funefte avanture.





CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Gusman lorsqu'elle fut à Salamanque.



RTIZ, ses compagnes & moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, & le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin, nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée, & la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de dona Ximena de Guzman. Elle avoit été trop longtemps duègne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que Pacheco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il

y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, & on lui en montra un aſſez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôteſſe, en lui diſant que c'étoit pour un de ſes neveux, qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, & qui devoit arriver ce jour-là.

La duègne & ma maîtreſſe, après s'être aſſurées de ce logement, revinrent ſur leurs pas, & la belle Aurore, ſans perdre de temps, ſe traveſtit en cavalier : elle couvrit ſes cheveux noirs d'une fauſſe chevelure blonde, ſe teignit les ſourcils de la même couleur, & s'ajuſta de ſorte qu'elle pouvoit fort bien paſſer pour un jeune ſeigneur. Elle avoit l'action libre & aiſée, &, à la réſerve de ſon viſage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahiſſoit ſon déguiſement. La ſuivante qui devoit lui ſervir de page s'habilla, & nous n'appréhendions point qu'elle fît mal ſon perſonnage : outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à ſon rôle. L'après-dînée, ces deux actrices ſe trouvant en état de paroître ſur la ſcène, c'eſt-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carroſſe, & nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions beſoin.

L'hôteſſe, appelée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous conduiſit à notre appartement où nous commen-

çâmes à l'entretenir. Nous convînmes de la nourriture qu'elle auroit ſoin de nous fournir, & de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes enſuite ſi elle avoit bien des penſionnaires. Je n'en ai pas préſentement, nous répondit-elle. Je n'en manquerois point, ſi j'étois d'humeur à prendre toute ſorte de perſonnes; mais je ne veux que de jeunes ſeigneurs. J'en attends ce ſoir un qui vient de Madrid achever ici ſes études. C'eſt don Luis Pacheco, un cavalier de vingt ans tout au plus. Si vous ne le connoiſſez pas perſonnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore: je n'ignore pas qu'il eſt d'une illuſtre famille, mais je ne ſçais quel homme c'eſt, & vous me ferez plaiſir de me l'apprendre, puiſque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôteſſe, en regardant ce faux cavalier, c'eſt une figure toute brillante; il eſt fait à peu près comme vous. Ah! que vous ferez bien enſemble l'un & l'autre! Par ſaint Jacques! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils ſeigneurs d'Eſpagne. Ce don Luis, répliqua ma maîtreſſe, a ſans doute en ce pays-ci de bonnes fortunes? Oh! je vous en aſſure, repartit la vieille; c'eſt un vert galant, ſur ma parole. Il n'a qu'à ſe montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entr'autres une dame qui a de la jeuneſſe & de la beauté. On la nomme Iſabelle. C'eſt la fille d'un vieux docteur en droit. Elle eſt ſi entêtée, qu'elle en

perdra l'efprit affurément. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, eft-il de fon côté fort amoureux d'elle? Il l'aimoit, répondit Bernarda Ramirez, avant fon départ pour Madrid. Mais je ne fçais s'il l'aime encore, car il eft un peu fujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes auffitôt par la fenêtre, & nous aperçûmes deux hommes qui defcendoient de cheval. C'étoit don Luis Pacheco lui-même, qui arrivoit de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir, & ma maîtreffe fe difpofa, non fans émotion, à jouer le rôle de don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement don Luis, encore tout botté : Je viens d'apprendre, dit-il en faluant Aurore, qu'un jeune feigneur tolédan eft logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui. Pendant que ma maîtreffe répondoit à ce compliment, Pacheco me parut furpris de trouver un cavalier fi aimable. Auffi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de fi beau, ni de fi bien fait. Après force difcours pleins de politeffe de part & d'autre, don Luis fe retira dans l'appartement qui lui étoit deftiné.

Tandis qu'il y faifoit ôter fes bottes, & chan-

geoit d'habit & de linge, une efpèce de page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par hafard Aurore fur l'efcalier. Il la prit pour don Luis, &, lui remettant le billet dont il étoit chargé : Tenez, feigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoiffe pas le feigneur Pacheco, je ne crois pas avoir befoin de vous demander fi vous l'êtes. Sur le portrait qu'on m'a fait de ce feigneur, je fuis perfuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtreffe avec une préfence d'efprit admirable, vous ne vous trompez pas affurément. Vous vous acquittez de vos commiffions à merveille. Vous avez fort bien deviné que je fuis don Luis Pacheco. Allez, j'aurai foin de faire tenir ma réponfe. Le page disparut, & Aurore, s'enfermant avec fa fuivante & moi, ouvrit la lettre, & nous lut ces paroles : « Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! J'en ai penfé devenir folle. Mais aimez-vous encore Ifabelle ? Hâtez-vous de l'affurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaifir, fi elle vous retrouve fidèle. »

Le billet eft paffionné, dit Aurore ; il marque une âme bien éprife. Cette dame eft une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher don Luis, & pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprife, je l'avoue, eft difficile. Cependant, je ne défef-

père pas d'en venir à bout. Ma maîtreffe fe mit à rêver là-deffus, &, un moment après, elle ajouta : Je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pacheco s'étant un peu repofé dans fon appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, & renoua l'entretien avec Aurore avant le fouper. Seigneur cavalier, lui dit-il en plaifantant, je crois que les maris & les amans ne doivent pas fe réjouir de votre arrivée à Salamanque. Vous allez leur caufer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Écoutez, lui répondit ma maîtreffe fur le même ton, votre crainte n'eft pas mal fondée. Don Félix de Mendoce eft un peu redoutable, je vous en avertis. Je fuis déjà venu dans ce pays-ci. Je fçais que les femmes n'y font pas infenfibles. Quelle preuve en avez-vous ? interrompit don Luis avec vivacité. Une preuve démonftrative, repartit la fille de don Vincent. Il y a un mois que je paffai par cette ville. Je m'y arrêtai huit jours, & je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'aperçus, à ces paroles, que don Luis fe troubla. Peut-on, fans indifcrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame ? Comment, fans indifcrétion ! s'écria le faux don Félix. Pourquoi vous ferois-je un myftère de cela ? Me croyez-vous plus difcret que les autres feigneurs de mon âge ? Ne me faites point cette injuftice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne

mérite pas tant de ménagement; ce n'eſt qu'une petite bourgeoiſe. Vous ſçavez bien qu'un homme de qualité ne s'occupe pas ſérieuſement d'une griſette, & qu'il croit même lui faire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc ſans façon que la fille du docteur ſe nomme Iſabelle. Et le docteur, interrompit impatiemment Pacheco, s'appelleroit-il le docteur Murcia de la Llana? Juſtement, répliqua ma maîtreſſe. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Liſez-la, & vous verrez ſi la dame me veut du bien. Don Luis jeta les yeux ſur le billet, &, reconnoiſſant l'écriture, il demeura tout confus & interdit. Que vois-je? pourſuivit alors Aurore, d'un air étonné. Vous changez de couleur. Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette perſonne. Ah! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchiſe!

Je vous en ſçais très-bon gré, moi, dit don Luis avec un tranſport mêlé de dépit & de colère. La perfide! la volage! Don Félix, que ne vous dois-je point? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conſervée encore longtemps. Je m'imaginois être aimé; que dis-je, aimé? je croyois être adoré d'Iſabelle. J'avois quelque eſtime pour cette créature-là, & je vois bien que ce n'eſt qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre reſſentiment, dit Aurore, en marquant à ſon tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit de-

vroit bien ſe contenter d'avoir pour amant un jeune ſeigneur auſſi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuſer ſon inconſtance, &, bien loin d'agréer le ſacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner déſormais ſes bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie. C'eſt la ſeule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raiſon, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins, pour lui faire connoître juſqu'à quel point nous la mépriſons tous deux, je ſuis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet inſultant. J'en ferai un paquet, que je lui enverrai pour réponſe à ſa lettre. Mais, avant que nous en venions à cette extrémité, conſultez votre cœur : le ſentez-vous aſſez détaché de votre infidèle pour ne craindre pas de vous repentir un jour de lui avoir rompu en viſière? Non, non, interrompit don Luis; je n'aurai jamais cette foibleſſe, & je conſens que, pour mortifier l'ingrate, nous faſſions ce que vous me propoſez.

Auſſitôt j'allai chercher du papier & de l'encre, & ils ſe mirent à compoſer l'un & l'autre des billets fort obligeans pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pacheco ſurtout ne pouvoit trouver des termes aſſez forts à ſon gré pour exprimer ſes ſentimens, & il déchira cinq ou ſix lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas aſſez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, & dont il avoit ſujet de l'être. Elle contenoit ces paroles : « Apprenez à

vous connoître, ma reine, & n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher: vous n'êtes pas même assez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers écoliers de l'université. » Il écrivit donc ce billet gracieux, &, lorsqu'Aurore eut achevé le sien, qui n'étoit guère moins offensant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, & me donnant le paquet : Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais en sorte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu m'entends bien, ajouta-t-elle, en me faisant des yeux un signe que je compris parfaitement. Oui, seigneur, lui répondis-je ; vous serez servi comme vous le souhaitez.

Je sortis en même temps, & quand je fus dans la rue, je me dis : Oh ! çà, monsieur Gil Blas, on met votre génie à l'épreuve. Vous faites donc le valet dans cette comédie ? Eh bien ! mon ami, montrez que vous avez assez d'esprit pour remplir un rôle qui en demande beaucoup. Le seigneur don Félix s'est contenté de vous faire un signe. Il compte, comme vous voyez, sur votre intelligence. A-t-il tort ? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le billet de don Luis. C'est ce que signifie ce signe-là. Rien n'est plus intelligible. Persuadé que je ne me trompois pas, je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pacheco, & je la

portai chez le docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni : Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de monsieur le docteur Murcia ? Il me répondit qu'oui, d'un air qui marquoit assez qu'il étoit dans l'habitude de porter & de recevoir des lettres galantes. Vous avez, lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre ce billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois, & je ne lui eus pas sitôt reparti que c'étoit de celle de don Luis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant, suivez-moi. J'ai ordre de vous faire entrer. Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guère à voir paroître la segnora. Je fus frappé de la beauté de son visage. Je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon & enfantin, mais cela n'empêchoit pas que, depuis trente bonnes années pour le moins, elle ne marchât sans lisière. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à don Luis Pacheco? Je lui répondis que j'étois son valet de chambre depuis trois semaines. Ensuite je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois. Il sembloit qu'elle se défiât du rapport de ses yeux. Effectivement, elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponse. Elle éleva ses regards

vers le ciel, ſe mordit les lèvres, & pendant quelque temps ſa contenance rendit témoignage des peines de ſon cœur. Puis tout à coup m'adreſſant la parole : Mon ami, me dit-elle, don Luis eſt-il devenu fou depuis notre ſéparation ? Je ne comprends rien à ſon procédé. Apprenez-moi, ſi vous le ſçavez, pourquoi il m'écrit ſi galamment. Quel démon peut l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne ſçauroit-il le faire ſans m'outrager par des lettres ſi brutales ?

Madame, lui dis-je en affectant un air plein de ſincérité, mon maître a tort aſſurément. Mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le ſecret, je vous découvrirois tout le myſtère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette. Expliquez-vous hardiment. Eh bien ! repris-je, voici le fait en deux mots. Un moment après votre lettre reçue, il eſt entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaiſſes. Elle a demandé le ſeigneur Pacheco, lui a parlé quelque temps en particulier, &, ſur la fin de la converſation, j'ai entendu qu'elle lui a dit : Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'eſt pas tout. Il faut, pour ma ſatisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle deſiroit ; puis, me mettant le paquet entre les mains : Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur

Murcia de la Llana, & fais adroitement tenir ce poulet à fa fille Ifabelle.

Vous voyez bien, madame, pourfuivis-je, que cette lettre défobligeante eft l'ouvrage d'une rivale, & que par conféquent mon maître n'eft pas fi coupable. O ciel! s'écria-t-elle, il l'eft encore plus que je ne penfois. Son infidélité m'offenfe plus que les mots piquans que fa main a tracés. Ah l'infidèle! il a pu former d'autres nœuds.... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne fans contrainte à fon nouvel amour. Je ne prétends point le traverfer. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'avoit pas befoin de m'infulter, pour m'obliger à laiffer le champ libre à ma rivale, & que je méprife trop un amant volage, pour avoir la moindre envie de le rappeler. A ce difcours, elle me congédia, & fe retira fort irritée contre don Luis. Je fortis de chez le docteur Murcia de la Llana fort fatisfait de moi, & je compris que, fi je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les feigneurs Mendoce & Pacheco qui foupoient enfemble, & s'entretenoient comme s'ils fe fuffent connus de longue main. Aurore s'aperçut, à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commiffion. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle: rends-nous compte de ton meffage. Il fallut encore payer d'efprit. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, & qu'Ifabelle, après

avoir lu les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit mife à rire comme une folle, en difant : Par ma foi ! les jeunes feigneurs ont un joli ftyle ! Il faut avouer que les autres perfonnes n'écrivent pas fi agréablement. C'eft fort bien fe tirer d'embarras, s'écria ma maîtreffe, & voilà certainement une coquette des plus confommées dans fon art. Pour moi, dit don Luis, je ne reconnois point Ifabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon abfence. J'aurois jugé d'elle auffi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui fçavent prendre toutes fortes de formes. J'en ai aimé une de celles-là, & j'en ai été long-temps la dupe. Gil Blas vous le dira : elle avoit un air de fageffe à tromper toute la terre. Il eft vrai, dis-je, en me mêlant à la converfation, que c'étoit un minois à piper les plus fins. J'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce & Pacheco firent de grands éclats de rire, en m'entendant parler ainfi, &, loin de trouver mauvais que je priffe la liberté de me joindre à leur entretien, ils m'adrefferent fouvent la parole, pour fe réjouir de mes réponfes. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de fe mafquer, & le réfultat de tous nos difcours fut qu'Ifabelle demeura dûment atteinte & convaincue d'être une franche coquette. Don Luis protefta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, & don

Félix, à fon exemple, jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Enfuite de ces proteftations, ils fe lièrent d'amitié tous deux, & fe promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils pafsèrent l'après-fouper à fe dire des chofes gracieufes, & enfin ils fe féparèrent pour s'aller repofer chacun dans fon appartement. Je fuivis Aurore dans le fien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du docteur : je n'oubliai pas la moindre circonftance. J'en dis même plus qu'il n'y en avoit pour mieux faire ma cour à ma maîtreffe qui fut charmée de mon rapport. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embraffât de joie : Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je fuis enchantée de ton efprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une paffion qui nous oblige à recourir à des ftratagèmes, quel avantage d'avoir dans fes intérêts un garçon auffi fpirituel que toi ! Courage, mon ami. Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarraffer. Cela ne va pas mal. Mais, comme les amans font fujets à d'étranges retours, je fuis d'avis de brufquer l'avanture, & de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette penfée, &, laiffant le feigneur don Félix avec fon page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.



CHAPITRE VI.

Quelles ruſes Aurore mit en uſage pour ſe faire aimer de don Luis Pacheco.



ES deux nouveaux amis ſe raſſemblèrent le lendemain matin. Ce fut leur premier ſoin. Ils commencèrent la journée par des embraſſades qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir, pour bien jouer le rôle de don Félix. Ils allèrent enſemble ſe promener dans la ville, & je les accompagnai avec Chilindron, valet de don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'univerſité, pour regarder quelques affiches de livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Pluſieurs perſonnes s'amuſoient auſſi à les lire, & j'aperçus parmi ceux-là un petit homme qui diſoit ſon ſentiment ſur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, & je jugeai en même temps qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroiſſoit vain, & il avoit l'eſprit déciſif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette *nou-*

velle traduction d'Horace, difoit-il, que vous voyez annoncée au public en fi gros caractère, eft un ouvrage en profe compofé par un vieil auteur du collège [4]. C'eft un livre fort eftimé des écoliers. Ils en ont confumé eux feuls quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres livres. Il les frondoit tous fans charité. C'étoit apparemment quelque auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre jufqu'au bout; mais il me fallut fuivre don Luis & don Félix, qui, ne prenant pas plus de plaifir à fes difcours que d'intérêt au livre qu'il critiquoit, s'éloignèrent de lui & de l'univerfité.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtreffe fe mit à table avec Pacheco, & fit adroitement tomber la converfation fur fa famille : Mon père, dit-elle, eft un cadet de la maifon de Mendoce, qui s'eft établi à Tolède, & ma mère eft propre fœur de dona Ximena de Guzman, qui depuis quelques jours eft venue à Salamanque, pour une affaire importante, avec fa niéce Aurore, fille unique de don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu ? Non, répondit don Luis ; mais on m'en a fouvent parlé, ainfi que d'Aurore votre coufine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune dame ? On affure que rien n'égale fon efprit & fa beauté. Pour de l'efprit, reprit don Félix, elle n'en manque pas. Elle l'a même affez

cultivé. Mais ce n'eſt point une ſi belle perſonne. On trouve que nous nous reſſemblons beaucoup. Si cela eſt, s'écria Pacheco, elle juſtifie ſa réputation. Vos traits ſont réguliers, votre teint eſt parfaitement beau. Votre couſine doit être charmante. Je voudrois bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à ſatisfaire votre curioſité, repartit le faux Mendoce, & même dès ce jour. Je vous mène cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtreſſe changea tout à coup de matière, & parla de choſes indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils ſe diſpoſoient tous deux à ſortir pour aller chez dona Ximena, je pris les devans, & courus avertir la duègne de ſe préparer à cette viſite. Je revins enſuite ſur mes pas, pour accompagner don Félix, qui conduiſit enfin chez ſa tante le ſeigneur don Luis. Mais, à peine furent-ils entrés dans la maiſon, qu'ils rencontrèrent la dame Chimène qui leur fit ſigne de ne point faire de bruit : Paix, paix, leur dit-elle d'une voix baſſe ; vous réveilleriez ma niéce. Elle a depuis hier une migraine effroyable, qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repoſe depuis un quart d'heure. Je ſuis fâché de ce contre-tems, dit Mendoce, en affectant un air mortifié. J'eſpérois que nous verrions ma couſine. J'avois fait fête de ce plaiſir à mon ami Pacheco. Ce n'eſt pas une affaire ſi preſſée, répondit en ſouriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent

une converfation fort courte avec la vieille, & fe retirèrent.

Don Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de fes amis, qu'on appeloit don Gabriel de Pedros. Nous y paffâmes le refte de la journée; nous y foupâmes même, & nous n'en fortîmes que fur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorfque nous rencontrâmes fous nos pieds, dans la rue, deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoient des malheureux qu'on venoit d'affaffiner, & nous nous arrêtâmes pour les fecourir, s'il en étoit encore temps. Comme nous cherchions à nous inftruire, autant que l'obfcurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils fe trouvoient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des affaffins, & nous fit environner par fes gens; mais il eut meilleure opinion de nous, lorfqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne fourde, il vit les traits de Mendoce & de Pacheco. Ses archers, par fon ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, & il fe trouva que c'étoit un gros licentié avec fon valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres-morts. Meffieurs, s'écria un des archers, je reconnois ce gros vivant. Eh! c'eft le feigneur licentié Guyomar [5], recteur de notre univerfité. Tel que vous le voyez, c'eft un grand perfonnage, un génie fupérieur. Il n'y

a point de philosophe qu'il ne terraſſe dans une diſpute. Il a un flux de bouche ſans pareil. C'eſt dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès & la griſette. Il revient de ſouper de chez ſon Iſabeau, où, par malheur, ſon guide s'eſt enivré comme lui. Ils ſont tombés l'un l'autre dans le ruiſſeau. Avant que le bon licentié fût recteur, cela lui arrivoit aſſez ſouvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laiſſâmes ces ivrognes entre les mains de la patrouille qui eut ſoin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, & chacun ne ſongea qu'à ſe repoſer.

Don Félix & don Luis ſe levèrent ſur le midi, &, s'étant tous deux rejoints, Aurore de Guzman fut la première choſe dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtreſſe, va chez ma tante dona Ximena, & lui demande de ma part ſi nous pouvons aujourd'hui, le ſeigneur Pacheco & moi, voir ma couſine. Je ſortis pour m'acquitter de cette commiſſion, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire, &, quand nous eûmes pris enſemble de juſtes meſures, je vins rejoindre le faux Mendoce : Seigneur, lui dis-je, votre couſine ſe porte à merveilles. Elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de ſa part que votre viſite ne lui ſçauroit être que très-agréable, & dona Ximena m'a dit d'aſſurer le ſeigneur Pacheco qu'il ſera toujours parfaitement bien reçu chez elle ſous vos auſpices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaiſir à don Luis. Ma maîtreſſe le remarqua de même, & en conçut un heureux préſage. Un moment avant le dîner, le valet de la ſenora Ximena parut, & dit à don Félix : Seigneur, un homme de Tolède eſt venu vous demander chez madame votre tante, & y a laiſſé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix : « Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père, & des choſes de conſéquence pour vous, ne manquez pas, auſſitôt la préſente reçue, de vous rendre au *Cheval noir*, auprès de l'univerſité. » Je ſuis, dit-il, trop curieux de ſçavoir ces choſes importantes, pour ne pas ſatisfaire ma curioſité tout à l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il. Si je ne ſuis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller ſeul chez ma tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dînée. Vous ſçavez ce que Gil Blas vous a dit de la part de dona Ximena ; vous êtes en droit de faire cette viſite. Il ſortit en parlant de cette ſorte, & m'ordonna de le ſuivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du *Cheval noir*, nous enfilâmes celle de la maiſon où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, nous nous préparâmes à repréſenter notre pièce. Aurore ôta ſa chevelure blonde, lava & frotta ſes fourcils, mit un habit de femme, & devint une belle brune telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que ſon dé-

guisement la changeoit à un point, qu'Aurore & don Félix paroissoient deux personnes différentes. Il sembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Il est vrai que ses chappins (car elle en avoit d'une hauteur excessive), n'y contribuoient pas peu[6]. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit don Luis avec une agitation mêlée de crainte & d'espérance. Tantôt elle se fioit à son esprit & à sa beauté, & tantôt elle apprehendoit de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz, de son côté, se prépara de son mieux à seconder sa maîtresse. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pacheco me vît dans cette maison, & que, semblable aux acteurs qui ne paroissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devois me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état quand don Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Chimène, & il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois bonnes heures ; après quoi, j'entrai dans la chambre où ils étoient, & m'adressant au cavalier : Seigneur, lui dis-je, don Félix, mon maître, ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuser. Il est avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah ! le petit libertin ! s'écria dona Ximena ! Il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec

eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire, aussi bien qu'à dona Aurora. Oh! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse en plaisantant. Il sçait que j'ai été indisposée, il devoit marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne veux le voir de quinze jours. Eh! madame, dit alors don Luis, ne formez point une si cruelle résolution; don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.,

Ils plaisantèrent quelque temps là-dessus. Ensuite Pacheco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, & reprend son habit de cavalier; elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible: Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étois. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos désirs curieux. Eh bien! que pensez-vous de ma cousine? Dites-le-moi sans complaisance. J'en suis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez tous deux. Je n'ai jamais vu de traits plus semblables. C'est le même tour de visage. Vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence: Aurore est plus grande que vous; elle est brune,

& vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle eſt ſérieuſe. Voilà tout ce qui vous diſtingue l'un de l'autre. Pour de l'eſprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une ſubſtance céleſte puiſſe en avoir plus que votre couſine. En un mot, c'eſt une perſonne d'un mérite infini.

Le ſeigneur Pacheco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que don Félix lui dit en ſouriant : Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoiſſance avec dona Ximena, &, ſi vous m'en croyez, vous n'irez plus chez elle. Je vous le conſeille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays, & vous inſpirer une paſſion... Je n'ai pas beſoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux. L'affaire en eſt faite. J'en ſuis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce, car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma couſine n'eſt pas une Iſabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes ! repartit don Luis. Peut-on en avoir d'autres ſur une fille de ſon ſang? C'eſt me faire une offenſe que de me croire capable de jetter ſur elle un œil profane. Connoiſſez-moi mieux, mon cher Mendoce. Hélas ! je m'eſtimerois le plus heureux de tous les hommes, ſi elle approuvoit ma recherche, & vouloit lier ſa deſtinée à la mienne.

En le prenant ſur ce ton-là, reprit don Félix, vous m'intéreſſez à vous ſervir. Oui, j'entre dans

vos ſentimens. Je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, & je veux dès demain eſſayer de gagner ma tante qui a beaucoup de crédit ſur ſon eſprit. Pacheco rendit mille graces au cavalier qui lui faiſoit de ſi belles promeſſes, & nous nous aperçûmes avec joie que notre ſtratagème ne pouvoit aller mieux. Le jour ſuivant, nous augmentâmes encore l'amour de don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtreſſe, après avoir été trouver dona Ximena, comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre : J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, & je n'ai pas eu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle étoit furieuſement prévenue contre vous. Je ne ſçais qui vous a fait paſſer dans ſon eſprit pour un libertin ; mais il eſt conſtant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait déſavantageux. Heureuſement j'ai entrepris votre apologie, & j'ai pris ſi vivement votre parti, que j'ai détruit enfin la mauvaiſe impreſſion qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Aurore : je veux que vous ayez en ma préſence un entretien avec ma tante ; nous acheverons de vous aſſurer ſon appui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir dona Ximena, & cette ſatisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduiſit à la dame Ortiz, & ils eurent tous trois une converſation où don Luis fit voir qu'en peu de temps il s'étoit laiſſé fort enflammer. L'adroite Ximena feignit d'être

touchée de toute la tendreſſe qu'il faiſoit paroître, & promit au cavalier de faire tous ſes efforts pour engager ſa niéce à l'épouſer. Pacheco ſe jetta aux pieds d'une ſi bonne tante, pour la remercier de ſes bontés. Là-deſſus don Félix demanda ſi ſa couſine étoit levée. Non, répondit la duègne ; elle repoſe encore, & vous ne ſçauriez la voir préſentement ; mais revenez cette après-dînée, & vous lui parlerez à loiſir. Cette réponſe de la dame Chimène redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de don Luis qui trouva le reſte de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce qui ne prenoit pas peu de plaiſir à l'obſerver & à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore, &, lorſqu'ils eurent dîné, don Félix dit à Pacheco : Il me vient une idée. Je ſuis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma couſine, & découvrir, s'il eſt poſſible, dans quelle diſpoſition ſon cœur eſt à votre égard. Don Luis approuva cette penſée. Il laiſſa ſortir ſon ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtreſſe profita ſi bien de ce temps-là, qu'elle étoit habillée en femme quand ſon amant arriva. Je croyois, dit ce cavalier, après avoir ſalué Aurore & la duègne, je croyois trouver ici don Félix. Vous le verrez dans un inſtant, répondit dona Ximena ; il écrit dans mon cabinet. Pacheco pa-

rut ſe payer de cette défaite, & lia converſation avec les dames. Cependant, malgré la préſence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écouloient ſans que Mendoce ſe montrât, &, comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſurpriſe, Aurore changea tout à coup de contenance, ſe mit à rire, & dit à don Luis : Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas encore le moindre ſoupçon de la ſupercherie qu'on vous fait ? Une fauſſe chevelure blonde & des ſourcils teints me rendent-ils ſi différente de moi-même, qu'on puiſſe juſques-là s'y tromper ? Déſabuſez-vous donc, Pacheco, continua-t-elle en reprenant ſon ſérieux : apprenez que don Félix de Mendoce & Aurore de Guzman ne ſont qu'une même perſonne.

Elle ne ſe contenta pas de le tirer de cette erreur : elle avoua la foibleſſe qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre ; il ſe jetta aux pieds de ma maîtreſſe, & lui dit avec tranſport : Ah ! belle Aurore, croirai-je en effet que je ſuis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne ſçauroit aſſez les payer. Ces paroles furent ſuivies de mille autres diſcours tendres & paſſionnés ; après quoi les amans parlèrent des meſures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accompliſſement de

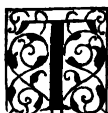
leurs defirs. Il fut réfolu que nous partirions tous inceffamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce deffein fut prefque auffitôt exécuté que conçu : don Luis, quinze jours après, époufa ma maîtreffe, & leurs noces donnèrent lieu à des fêtes & à des réjouiffances infinies.





CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition ; il paſſe au ſervice de don Gonzale Pacheco.



ROIS ſemaines après ce mariage, ma maîtreſſe voulut récompenſer les ſervices que je lui avois rendus ; elle me fit préſent de cent piſtoles, & me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chaſſe point de chez moi. Je vous laiſſe la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un oncle de mon mari, don Gonzale Pacheco, ſouhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé ſi avantageuſement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaiſir de vous donner à lui. C'eſt un ſeigneur de la vieille cour, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère. Vous ſerez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ſes bontés, &, comme elle n'avoit plus beſoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poſte qui ſe préſentoit, que je ne ſortois point de la famille. J'allai donc un matin, de la part de la nouvelle ma-

riée, chez le ſeigneur don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorſque j'entrai dans ſa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vieillard avoit la mouſtache en papillotes, les yeux preſque éteints, avec un viſage pâle & décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeuneſſe, & qui ne ſont guère plus ſages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, & me dit que, ſi je voulois le ſervir avec autant de zèle que j'avois ſervi ſa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux ſort. Sur cette aſſurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à ſon ſervice.

Me voilà donc à un nouveau maître, & Dieu ſçait quel homme c'étoit! Quand il ſe leva, je crus voir la réſurrection de Lazare. Imaginez-vous un grand corps ſi ſec, qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pu apprendre l'oſtéologie. Il avoit les jambes ſi menues, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une ſur l'autre. Outre cela, cette momie vivante étoit aſthmatique, & touſſoit à chaque parole qui lui ſortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda enſuite du papier & de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta & fit porter à ſon adreſſe par le page qui lui avoit donné un bouillon. Puis ſe tournant de mon côté : Mon

ami, me dit-il, c'eſt toi que je prétends déſormais charger de mes commiſſions, & particulièrement de celles qui regarderont dona Eufraſia. Cette dame eſt une jeune perſonne que j'aime & dont je ſuis tendrement aimé.

Bon Dieu! dis-je auſſitôt en moi-même, eh! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puiſque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre? Gil Blas, pourſuivit-il, je te mènerai chez elle dès aujourd'hui : j'y ſoupe preſque tous les ſoirs. Tu verras une perſonne toute aimable. Tu ſeras charmé de ſon air ſage & retenu. Bien loin de reſſembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeuneſſe & s'engagent ſur les apparences, elle a déjà l'eſprit mûr & judicieux; elle veut des ſentimens dans un homme, & préfère aux figures les plus brillantes un amant qui ſçait aimer. Le ſeigneur don Gonzale ne borna point là l'éloge de ſa maîtreſſe : il entreprit de la faire paſſer pour l'abrégé de toutes les perfections. Mais il avoit un auditeur aſſez difficile à perſuader là-deſſus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux comédiennes, je ne croyois pas les vieux ſeigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant, par complaiſance, d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître. Je fis plus : je vantai le diſcernement & le bon goût d'Eufraſie. Je fus même aſſez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme

ne ſentit point que je lui donnois de l'encenſoir par le nez ; au contraire, il s'applaudit de mes paroles, tant il eſt vrai qu'un flatteur peut tout riſquer avec les grands. Ils ſe prêtent juſqu'aux flatteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes ; puis il ſe lava les yeux, pour ôter une épaiſſe chaſſie dont ils étoient pleins. Il lava auſſi ſes oreilles, enſuite ſes mains, &, quand il eut fait toutes ſes ablutions, il teignit en noir ſa mouſtache, ſes ſourcils & ſes cheveux. Il fut plus long-temps à ſa toilette qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuſter, il entra un autre vieillard de ſes amis, qu'on nommoit le comte de Aſumar. Quelle différence il y avoit entre eux ! Celui-ci laiſſoit voir ſes cheveux blancs, s'appuyoit ſur un bâton, & ſembloit ſe faire honneur de ſa vieilleſſe, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pacheco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, comte, répondit mon maître. En même temps, ils s'embraſſèrent l'un l'autre, s'aſſirent, & commencèrent à s'entretenir en attendant qu'on ſervît.

Leur converſation roula d'abord ſur une courſe de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adreſſe & de vigueur, & là-deſſus le vieux comte, tel que Neſtor à qui toutes les choſes préſentes donnoient occaſion de louer les

chofes paſſées, dit en ſoupirant : Hélas! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne ſe font pas avec autant de magnificence qu'on les faiſoit dans ma jeuneſſe. Je riois en moi-même de la prévention du bon ſeigneur de Aſumar, qui ne s'en tint pas aux tournois. Je me ſouviens, quand il fut à table & qu'on apporta le fruit, qu'il dit, en voyant de fort belles pêches qu'on avoit ſervies : De mon temps, les pêches étoient bien plus groſſes qu'elles ne le ſont à préſent. La nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moi-même en souriant, les pêches du temps d'Adam devoient être d'une groſſeur merveilleuſe.

Le comte de Aſumar demeura preſque juſqu'au ſoir avec mon maître, qui ne ſe vit pas plutôt débarraſſé de lui, qu'il ſortit en me diſant de le ſuivre. Nous allâmes chez Eufraſie qui logeoit à cent pas de notre maiſon, & nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, et avoit un air de jeuneſſe qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit paſſer pour jolie, & j'admirai bientôt ſon eſprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant, avec des manières libres : elle avoit de la modeſtie dans ſon action, comme dans ſes diſcours ; elle parloit le plus ſpirituellement du monde, ſans paroître ſe donner pour ſpirituelle.

Je la confidérois avec un extrême étonnement. O ciel ! difois-je, eft-il poffible qu'une perfonne qui fe montre fi réfervée foit capable de vivre dans le libertinage ? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois furpris d'en voir une modefte en apparence, fans faire réflexion que ces créatures fçavent fe compofer, & fe conformer au caractère des gens riches & des feigneurs qui tombent entre leurs mains. Ces payeurs veulent-ils de l'emportement ? elles font vives & pétulantes; aiment-ils la retenue ? elles fe parent d'un extérieur fage & vertueux. Ce font de vrais caméléons qui changent de couleur fuivant l'humeur & le génie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des feigneurs qui demandent des beautés hardies ; il ne pouvoit fouffrir celles-là, & il falloit, pour le piquer, qu'une femme eût un air de veftale. Auffi Eufrafie, fe réglant là-deffus, faifoit voir que les bonnes comédiennes n'étoient pas toutes à la comédie. Je laiffai mon maître avec fa nymphe, & je defcendis dans une falle où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une foubrette qui avoit été fuivante d'une comédienne. De fon côté, elle me remit, & nous fîmes une fcène de reconnoiffance digne d'être employée dans une pièce de théâtre. Eh ! vous voilà, feigneur Gil Blas, me dit cette foubrette tranfportée de joie. Vous

êtes donc forti de chez Arſénie, comme moi de chez Conſtance? Oh! vraiment, lui répondis-je, il y a long-temps que je l'ai quittée. J'ai même ſervi depuis une fille de condition. La vie des perſonnes de théâtre n'eſt guère de mon goût. Je me ſuis donné mon congé moi-même, ſans daigner avoir le moindre éclairciſſement avec Arſénie. Vous avez bien fait, reprit la ſoubrette nommée Béatrix : j'en ai uſé à peu près de la même manière avec Conſtance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elle les reçut ſans me dire une ſyllabe, & nous nous ſéparâmes aſſez cavalièrement.

Je ſuis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maiſon plus honorable. Dona Eufraſia me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très-bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille ſuivante : elle a de la naiſſance, ce qui ſe voit aſſez par ſes manières, &, pour ſon humeur, je puis vous aſſurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'eſt point de ces maîtreſſes emportées & difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient ſans ceſſe, tourmentent leurs domeſtiques, & dont le ſervice, en un mot, eſt un enfer. Je ne l'ai pas encore entendu gronder une ſeule fois, tant elle aime la douceur. Quand il m'arrive de ne pas faire les choſes à ſa fantaiſie, elle me reprend ſans colère, & jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames vio-

lentes ſont ſi libérales. Mon maître, repris-je, eſt auſſi fort doux. Il ſe familiariſe avec moi, & me traite comme ſon égal plutôt que comme ſon laquais. En un mot, c'eſt le meilleur de tous les humains, &, ſur ce pied-là, nous ſommes, vous & moi, beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, répartit Béatrix : je menois une vie tumultueuſe, au lieu que je vis préſentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le ſeigneur don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma ſolitude, & j'en ſuis bien aiſe. Il y a long-temps que j'ai de l'affection pour vous, & j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour ami ; mais enfin j'eſpère que je ne ſerai pas moins heureuſe qu'elle. Si je n'ai pas ſa jeuneſſe et ſa beauté, en récompenſe, je hais la coquetterie, ce que les hommes ne ſçauroient aſſez payer : je ſuis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix était une de ces perſonnes qui ſont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ſes avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût que je la mépriſois, & même j'eus la politeſſe de lui parler de manière qu'elle ne perdit pas toute eſpérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille ſuivante, & je me trompai encore dans cette occaſion. La ſoubrette n'en uſoit pas

ainſi avec moi ſeulement pour mes beaux yeux : ſon deſſein étoit de m'inſpirer de l'amour, pour me mettre dans les intérêts de ſa maîtreſſe, pour qui elle ſe ſentoit ſi zélée, qu'elle ne s'embarraſſoit point de ce qu'il lui en coûteroit pour la ſervir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin que je portai, de la part de mon maître, un billet doux à Euſraſie. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choſes obligeantes, & la femme de chambre auſſi s'en mêla. L'une admiroit ma phyſionomie ; l'autre me trouvoit un air de ſageſſe & de prudence. A les entendre, le ſeigneur don Gonzale poſſédoit en moi un tréſor. En un mot, elles me louèrent tant, que je me défiai des louanges qu'elles me donnèrent. J'en pénétrai le motif ; mais je les reçus, en apparence, avec toute la ſimplicité d'un ſot, &, par cette contre-ruſe, je trompai les friponnes, qui levèrent enfin le maſque.

Écoute, Gil Blas, me dit Euſraſie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agiſſons de concert, mon ami. Don Gonzale eſt vieux, & d'une ſanté ſi délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui reſtent, & faiſons en ſorte qu'il me laiſſe la meilleure partie de ſon bien. Je t'en ferai bonne part. Je te le promets, & tu peux compter ſur cette promeſſe, comme ſi je te la faiſois par devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je,

difpofez de votre ferviteur. Vous n'avez qu'à me prefcrire la conduite que je dois tenir, & vous ferez fatisfaite. Eh bien! reprit-elle, il faut obferver ton maître, & me rendre compte de tous fes pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la converfation fur les femmes, & de-là prends, mais avec art, occafion de lui dire du bien de moi. Occupe-le d'Eufrafie, autant qu'il te fera poffible. Ce n'eft pas tout ce que j'exige de toi, mon ami. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui fe paffe dans la famille des Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque parent de don Gonzale ait de grandes affiduités auprès de lui, & couche en joue fa fucceffion, tu m'en avertiras auffitôt. Je ne t'en demande pas davantage; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caractères des parens de ton maître. Je fçais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déjà mis affez mal dans fon efprit tous fes neveux & fes coufins.

Je jugeai, par ces inftructions & par d'autres qu'y joignit Eufrafie, que cette dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nippes, &, de plus, elle efpéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans fon teftament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi, &, pour ne rien diffimuler, je

doutai, en m'en retournant au logis, ſi je contribuerois à tromper mon maître, ou ſi j'entreprendrois de le détacher de ſa maîtreſſe. Ce dernier parti me paroiſſoit plus honnête que l'autre, & je me ſentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Euſraſie ne m'avoit rien promis de poſitif, & cela peut-être étoit cauſe qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me réſolus donc à ſervir don Gonzale avec zèle, & je me perſuadai que, ſi j'étois aſſez heureux pour l'arracher à ſon idole, je ſerois mieux payé de cette bonne action que des mauvaiſes que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me propoſois, je me montrai tout dévoué au ſervice de dona Euſraſia. Je lui fis accroire que je parlois d'elle inceſſamment à mon maître, & là-deſſus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'inſinuai ſi bien dans ſon eſprit, qu'elle me crut entièrement dans ſes intérêts. Pour mieux lui en impoſer encore, j'affectai de paroître amoureux de Béatrix, qui, ravie, à ſon âge, de voir un jeune homme à ſes trouſſes, ne ſe ſoucioit guère d'être trompée, pourvu que je la trompaſſe bien. Lorſque nous étions auprès de nos princeſſes, mon maître & moi, cela faiſoit deux tableaux différens dans le même goût. Don Gonzale ſec & pâle, comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agoniſant, quand il vouloit faire les doux yeux; & mon infante, à meſure que

je me montrois plus paſſionné, prenoit des manières enfantines, & faiſoit tout le manége d'une vieille coquette. Auſſi avoit-elle quarante ans d'école, pour le moins. Elle s'étoit raffinée au ſervice de quelques-unes de ces héroïnes de galanterie, qui ſçavent plaire juſques dans leur vieilleſſe, & qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les ſoirs avec mon maître chez Eufraſie, j'y allois quelquefois tout ſeul pendant le jour, & je m'attendois toujours à trouver dans cette maiſon quelque jeune galant caché; mais, à quelque heure que j'y entraſſe, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrois pas même la moindre trace d'infidélité : ce qui ne m'étonnoit pas peu. Car, quoique Béatrix m'eût aſſuré que ſa maîtreſſe ne recevoit aucune viſite maſculine, je ne pouvois penſer qu'une ſi jolie dame fût exactement fidèle à don Gonzale. En quoi certes je ne faiſois pas un jugement téméraire, & la belle Eufraſie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la ſucceſſion de mon maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de ſon âge.

Un matin, je portois à mon ordinaire un billet doux à la princeſſe. J'aperçus, tandis que j'étois dans ſa chambre, les pieds d'un homme caché derrière une tapiſſerie. Je me gardai bien de faire connoître que je les voyois, &, ſitôt

que j'eus fait ma commiſſion, je ſortis ſans faire ſemblant de les avoir remarqués. Mais, quoique cet objet dût un peu me ſurprendre, & que la choſe ne roulât pas ſur mon compte, je ne laiſſai pas d'en être fort ému. Ah! perfide, diſois-je avec indignation, ſcélérate Euſraſie! Tu n'es pas ſatisfaite d'impoſer à un bon vieillard, en lui perſuadant que tu l'aimes; il faut que tu te livres à un autre, pour mettre le comble à ta trahiſon! Que j'étois fat, quand j'y penſe, de raiſonner de la ſorte! Il falloit plutôt rire de cette avanture, & la regarder comme une compenſation des ennuis & des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me ſervir de cette occaſion pour faire le bon valet. Mais, au lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de don Gonzale & lui fis un fidèle rapport de ce que j'avois vu. J'ajoutai même à cela qu'Euſraſie m'avoit voulu ſéduire. Je ne diſſimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, & il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement ſa maîtreſſe. Il me fit quelques queſtions, comme s'il n'eût pas entièrement ajouté foi à ce que je venois de lui rapporter; mais telles furent mes réponſes, qu'elles lui ôtèrent la ſatisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frappé, malgré le ſang-froid qu'il conſervoit dans toute autre choſe, & une petite émotion de colère, qui parut ſur ſon viſage, ſembla préſager que la dame ne lui feroit

point impunément infidèle. C'eſt aſſez, Gil Blas, me dit-il. Je ſuis très-ſenſible à l'attachement que je te vois à mon ſervice, & ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufraſie. Je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots, il ſortit effectivement pour ſe rendre chez elle, & il me diſpenſa de le ſuivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclairciſſement.

J'attendis le plus impatiemment du monde que mon maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un auſſi grand ſujet qu'il avoit de ſe plaindre de ſa nymphe, il ne revînt détaché de ſes attraits, ou tout au moins réſolu d'y renoncer. Dans cette penſée, je m'applaudiſſois de mon ouvrage. Je me repréſentois le plaiſir qu'auroient les héritiers naturels de don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une paſſion ſi contraire à leurs intérêts. Je me flattois qu'ils m'en tiendroient compte, & qu'enfin j'allois me diſtinguer des autres valets de chambre, qui ſont ordinairement plus diſpoſés à maintenir leurs maîtres dans la débauche qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, & je penſois avec plaiſir que je paſſerois pour le coryphée des domeſtiques. Mais une idée ſi agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva : Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufraſie. Je l'ai traitée d'ingrate & de perfide. Je l'ai accablée de reproches. Sçais-tu bien ce qu'elle

m'a répondu? que j'avois tort d'écouter les valets. Elle ſoutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, ſi on l'en croit, qu'un impoſteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ſes yeux des pleurs, mais des pleurs véritables. Elle m'a juré, par ce qu'il y a de plus ſacré, qu'elle ne t'a fait aucune propoſition, & qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix qui me paroît une bonne fille, incapable de mentir, m'a proteſté la même choſe; de ſorte que, malgré moi, ma colère s'eſt apaiſée.

Eh! quoi, monſieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma ſincérité? Vous défiez-vous..... Non, mon enfant, interrompit-il à ſon tour; je te rends juſtice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je ſuis perſuadé que mon intérêt ſeul te touche, & je t'en ſçais bon gré. Mais, après tout, les apparences ſont trompeuſes: peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir, &, dans ce cas, juge juſqu'à quel point ton accuſation doit être déſagréable à Eufraſie. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; c'eſt mon ſort. Il faut même que je lui faſſe le ſacrifice qu'elle exige de mon amour, & ce ſacrifice eſt de te donner ton congé. J'en ſuis fâché, mon pauvre Gil Blas, pourſuivit-il, & je t'aſſure que je n'y ai conſenti qu'à regret, mais je ne ſçaurois faire autrement. Compatis à ma

foibleſſe. Ce qui doit te conſoler, c'eſt que je ne te renverrai pas ſans récompenſe. De plus, je prétends te placer chez une dame de mes amies, où tu ſeras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainſi mon zèle contre moi. Je maudis Eufraſie, & déplorai ſa foibleſſe de don Gonzale de s'en être laiſſé poſſéder. Le bon vieillard ſentoit aſſez qu'en me congédiant, pour plaire ſeulement à ſa maîtreſſe, il ne faiſoit pas une action des plus viriles; auſſi, pour compenſer ſa mollesse, & me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour ſuivant chez la marquiſe de Chaves, à laquelle il dit en ma préſence que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités, qu'il m'aimoit, & que des raiſons de famille ne lui permettant pas de me retenir à ſon ſervice, il la prioit de me prendre au ſien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ſes domeſtiques. Si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maiſon.





CHAPITRE VIII.

De quel caractère étoit la marquise de Chaves, & quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

A marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande, & bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de passer pour la dame de Madrid la plus spirituelle. Le grand concours de personnes de qualité & de gens de lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que son mérite à lui donner cette réputation. C'est une chose que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que son nom emportoit une idée de génie supérieur, & que sa maison étoit appellée par excellence, dans la ville, *le bureau des ouvrages d'esprit* [7].

Effectivement, on y lisoit chaque jour tantôt des poëmes dramatiques & tantôt d'autres poë-

fies. Mais on n'y faifoit guère que des lectures férieufes. Les pièces comiques y étoient méprifées. On n'y regardoit la meilleure comédie, ou le roman le plus ingénieux & le plus égayé, que comme une foible production qui ne méritoit aucune louange; au lieu que le moindre ouvrage férieux, une ode, une églogue, un fonnet, y paffoit pour le plus grand effort de l'efprit humain. Il arrivoit fouvent que le public ne confirmoit pas les jugemens du bureau, & que même il fiffloit quelquefois impoliment les pièces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois maître de falle dans cette maifon, c'eft-à-dire que mon emploi confiftoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtreffe pour recevoir la compagnie, à ranger des chaifes pour les hommes, & des carreaux pour les femmes; après quoi, je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer & introduire les perfonnes qui arrivoient. Le premier jour, à mefure que je les faifois entrer, le gouverneur des pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignit agréablement. Il fe nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'efprit. D'abord un évêque fe préfenta; je l'annonçai, &, quand il fut entré, le gouverneur me dit : Ce prélat eft d'un caractère affez plaifant : il a quelque crédit à la cour, mais il voudroit bien perfuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de fervice à tout le monde, & ne fert

perſonne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le ſalue; il l'arrête, l'accable de civilités, &, lui ſerrant la main : Je ſuis, lui dit-il, tout acquis à votre ſeigneurie. Mettez-moi, de grâce, à l'épreuve. Je ne mourrai point content, ſi je ne trouve une occaſion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoiſſance, &, quand ils furent tous deux ſéparés, le prélat dit à un de ſes officiers qui le ſuivoit : Je crois connoître cet homme-là. J'ai une idée confuſe de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut, &, lorſque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtreſſe : Ce ſeigneur, me dit Molina, eſt encore un original. Imaginez-vous qu'il entre ſouvent dans une maiſon pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte ſans ſe ſouvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici dona Angela de Penafiel, & dona Margarita de Montalvan. Ce ſont deux dames qui ne ſe reſſemblent nullement. Dona Margarita ſe pique d'être philoſophe, elle va enir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, & jamais ſes raiſonnemens ne céderont à leurs raiſons. Pour dona Angela, elle ne fait point la ſçavante, quoiqu'elle ait l'eſprit cultivé. Ses diſcours ont de la juſteſſe, ſes penſées ſont fines, ſes expreſſions délicates, nobles & naturelles. Ce dernier caractère eſt aimable,

dis-je à Molina, mais l'autre ne convient guère, ce me femble, au beau fexe. Pas trop, répondit-il, en fouriant : il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquife, notre maîtreffe, continua-t-il, eft auffi un peu grippée de philofophie. Qu'on va difputer ici aujourd'hui ! Dieu veuille que la religion ne foit pas intéreffée dans la difpute !

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme fec, qui avoit l'air grave & renfrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, eft un de ces efprits férieux qui veulent paffer pour de grands génies, à la faveur de leur filence ou de quelques fentences tirées de Sénèque, & qui ne font que de fots perfonnages, à les examiner fort férieufement. Il vint enfuite un cavalier d'affez belle taille, qui avoit la mine grecque, c'eft-à-dire le maintien plein de fuffifance. Je demandai qui c'étoit. C'eft un poëte dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en fa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre fols ; mais, en récompenfe, il vient, avec fix lignes de profe, de fe faire un établiffement confidérable.

J'allois m'éclaicir de la nature d'une fortune faite à fi peu de frais, quand j'entendis un grand bruit fur l'efcalier. Bon ! s'écria le gouverneur, voici le licentié Campanario. Il s'annonce lui-même avant qu'il paroiffe : il fe met à parler dès la porte de la rue, & en voilà jufqu'à ce qu'il foit forti de la maifon. En effet, tout re-

tentiſſoit de la voix du bruyant licentié, qui entra enfin dans l'anti-chambre avec un bachelier de ſes amis, & qui ne déparla point, tant que dura ſa viſite. Le ſeigneur Campanario, dis-je à Molina, eſt apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'eſt un homme qui a des ſaillies brillantes, des expreſſions détournées. Il eſt réjouiſſant. Mais, outre que c'eſt un parleur impitoyable, il ne laiſſe pas de ſe répéter, &, pour n'eſtimer les choſes qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il aſſaiſonne ce qu'il dit en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ſes traits ne feroient pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres perſonnes dont Molina me fit de plaiſans portraits. Il n'oublia pas de me peindre auſſi la marquiſe, & ſa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre patronne pour un eſprit aſſez uni, malgré ſa philoſophie. Elle n'eſt point d'une humeur difficile, & on a peu de caprices à eſſuyer en la ſervant. C'eſt une femme de qualité des plus raiſonnables que je connoiſſe. Elle n'a même aucune paſſion : elle eſt ſans goût pour le jeu, comme pour la galanterie, & n'aime que la converſation. Sa vie feroit bien ennuyeuſe pour la plupart des dames. Le gouverneur, par cet éloge, me prévint en faveur de ma maîtreſſe. Cependant, quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la ſoupçonner de n'être pas ſi ennemie

de l'amour. Je vais vous dire fur quel fondement je conçus ce foupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à fa toilette, il fe préfenta devant moi un petit homme de quarante ans, défagréable de fa figure, plus craffeux que l'auteur Pedro de Moya, & fort boffu par-deffus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à madame la marquife. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, me répondit-il fièrement. Dites-lui que je fuis le cavalier dont elle s'entretint hier avec dona Anna de Velafco. Je l'introduifis dans l'appartement de ma maîtreffe, & je l'annonçai. La marquife fit auffitôt une exclamation, & dit, avec un tranfport de joie, qu'il pouvoit entrer. Elle ne fe contenta pas de le recevoir favorablement : elle obligea toutes fes femmes à fortir de la chambre, de forte que le petit boffu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura feul avec elle. Les foubrettes & moi, nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure. Après quoi, ma patronne congédia le boffu, en lui faifant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de plaifir à fon entretien, qu'elle me dit le foir en particulier : Gil Blas, quand le boffu reviendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus fecrètement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges foupçons. Néanmoins, fuivant l'ordre de la mar-

quiſe, dès que le petit homme revint, & ce fut le lendemain matin, je le conduiſis, par un eſcalier dérobé, juſques dans la chambre de madame. Je fis pieuſement la même choſe deux ou trois fois, & je conclus de là que la marquiſe avoit des inclinations bizarres, ou que le boſſu faiſoit le perſonnage d'un entremetteur.

Ma foi ! diſois-je, prévenu de cette opinion, ſi ma maîtreſſe aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne ; mais ſi elle eſt entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuſer cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la patronne ! Le petit boſſu ſe mêloit de magie, &, comme on avoit vanté ſon ſçavoir à la marquiſe qui ſe prêtoit volontiers aux preſtiges des charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faiſoit voir dans le verre, montroit à tourner le ſas [8], & révéloit, pour de l'argent, tous les myſtères de la cabale ; ou bien, pour parler plus juſte, c'étoit un fripon qui ſubſiſtoit aux dépens des perſonnes trop crédules, & l'on diſoit qu'il avoit ſous contribution pluſieurs femmes de qualité.





CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas ſortit de chez la marquiſe de Chaves, & ce qu'il devint.



IL y avoit déjà ſix mois que je demeurois chez la marquiſe de Chaves, & j'étois fort content de ma condition. Mais la deſtinée que j'avois à remplir ne me permit pas de faire un plus long ſéjour dans la maiſon de cette dame, ni même à Madrid. Voici l'avanture qui m'obligea de m'en éloigner. Parmi les femmes de ma maîtreſſe, il y en avoit une qu'on appelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un ſi bon caractère, que je m'y attachai, ſans ſçavoir qu'il me faudroit diſputer ſon cœur. Le ſecrétaire de la marquiſe, homme fier & jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plutôt de mon amour, que, ſans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il réſolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine

aux épaules, & qui me paroiſſoit très-foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance où il m'avoit appellé. Je comptois bien de remporter une victoire aiſée, & de m'en faire un mérite auprès de Porcie; mais l'événement ne répondit point à mon attente. Le petit ſecrétaire, qui avoit deux ou trois ans de ſalle, me déſarma comme un enfant, &, me préſentant la pointe de ſon épée : Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu ſortiras aujourd'hui de chez la marquiſe de Chaves, & que tu ne penſeras plus à Porcie. Je lui fis volontiers cette promeſſe, & je la tins ſans répugnance. Je me faiſois une peine de paroître devant les domeſtiques de notre hôtel après avoir été vaincu, & ſurtout devant la belle Hélène qui avoit fait le ſujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nippes & d'argent, &, dès le même jour, je marchai vers Tolède, la bourſe aſſez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet compoſé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fuſſe point engagé à quitter le ſéjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la réſolution de parcourir l'Eſpagne, & de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, diſois-je, me mènera loin. Je ne le dépenſerai pas indiſcrettement, &, quand je n'en aurai plus, je me remettrai à ſervir. Un

garçon fait comme je ſuis trouvera des conditions de reſte, quand il lui plaira d'en chercher : je n'aurai qu'à choiſir.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je paſſai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes dont je ne manquai pas de me parer, et par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner. Il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voiſinage. Mais, ayant appris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépenſe, cela brida mes deſirs, &, me ſentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, & pris le chemin de Cuença, dans le deſſein d'aller en Aragon. J'entrai la ſeconde journée dans une hôtellerie que je trouvai ſur la route, &, dans le temps que je commençois à m'y rafraîchir, il ſurvint une troupe d'archers de la ſainte Hermandad. Ces meſſieurs demandèrent du vin, ſe mirent à boire, & j'entendis qu'en buvant, ils faiſoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, diſoit l'un d'entr'eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilain, & il eſt monté ſur un cheval bai-brun.

Je les écoutai ſans paroître faire attention à

ce qu'ils difoient, & véritablement je ne m'en foucioois guère. Je les laiffai dans l'hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un cavalier fort bien fait, & monté fur un cheval châtain. Par ma foi ! dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent, ou je fuis bien trompé. Il a une longue chevelure noire, & le nez aquilain. C'eft affurément lui qu'on veut pincer. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander fi vous n'avez point fur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme, fans me répondre, jetta les yeux fur moi, & parut furpris de ma queftion. Je l'affurai que ce n'étoit point par curiofité que je venois de lui adreffer ces paroles. Il en fut bien perfuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous diffimulerai point que j'ai fujet de croire qu'effectivement c'eft à moi que ces archers en veulent. Ainfi je vais fuivre une autre route, pour les éviter. Je fuis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous foyez fûrement, & où nous puiffions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, & qui va bientôt tomber. En même temps, nous découvrîmes & gagnâmes une allée d'arbres affez touffus, qui nous conduifit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un hermitage.

C'étoit une grande & profonde grotte que le temps avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis, bâti de rocailles & de coquillages, & couvert de gazon. Les environs étoient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortoit avec bruit une source d'eau, qui couroit se répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maison solitaire un bon hermite qui paroissoit accablé de vieillesse. Il s'appuyoit d'une main sur un bâton, & de l'autre il tenoit un rosaire à gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune, à longues oreilles, & sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendoit jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui : Mon père, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un asyle contre l'orage qui nous menace ? Venez, mes enfans, répondit l'anachorète, après m'avoir regardé avec attention ; cet hermitage vous est ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il, en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, & nous suivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une grosse pluie entremêlée d'éclairs & de coups

de tonnerre épouvantables. L'hermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme qui étoit collée contre le mur, & nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes, mais, comme la pluie continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit : Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme & moi, que nous n'en avions point qui nous défendît de nous arrêter, & que, si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'hermite. C'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, & je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, &, nous présentant quelques ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau : Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires ; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage & deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre

goût naturel. J'ai été, comme vous, dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi ; mais, depuis que je vis dans la folitude, j'ai rendu à mon goût toute fa pureté. Je n'aime préfentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, que ce qui faifoit toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parloit de la forte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'hermite s'en aperçut : Mon fils, lui dit-il, vous avez l'efprit embarraffé. Ne puis-je fçavoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'eft point par curiofité que je vous en preffe. C'eft la feule charité qui m'anime. Je fuis dans un âge à donner des confeils, & vous êtes peut-être dans une fituation à en avoir befoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en foupirant, j'en ai befoin, fans doute, & je veux fuivre les vôtres, puifque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne rifque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre. On me peut faire toute forte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.





CHAPITRE X.

Hiſtoire de don Alphonſe & de la belle Séraphine.



E ne vous déguiſerai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la généroſité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je ſuis de Madrid, & voici mon origine : un officier de la garde allemande, nommé le baron de Steinbach, rentrant un ſoir dans ſa maiſon, aperçut au pied de l'eſcalier un paquet de linge blanc. Il le prit, & l'emporta dans l'appartement de ſa femme, où il ſe trouva que c'étoit un enfant nouveau-né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on aſſuroit qu'il appartenoit à des perſonnes de qualité qui ſe feroient connoître un jour, & l'on ajoutoit qu'il avoit été baptiſé & nommé Alphonſe. Je ſuis cet enfant malheureux, & c'eſt tout ce que je ſçais. Victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore ſi ma mère ne m'a point expoſé ſeulement pour cacher de honteuſes amours, ou ſi,

féduite par un amant parjure, elle s'eft trouvée dans la cruelle néceffité de me défavouer.

Quoi qu'il en foit, le baron & fa femme furent touchés de mon fort, &, comme ils n'avoient point d'enfans, ils fe déterminèrent à m'élever fous le nom de don Alphonfe. A mefure que j'avançois en âge, ils fe fentoient attacher à moi. Mes manières flatteufes & complaifantes excitoient à tous momens leurs careffes. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toute forte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude, &, loin d'attendre impatiemment que mes parens fe découvriffent, il fembloit au contraire qu'ils fouhaitaffent que ma naiffance demeurât toujours inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le fervice. Il obtint pour moi une enfeigne, me fit faire un petit équipage, &, pour mieux m'animer à chercher les occafions d'acquérir de la gloire, il me repréfenta que la carrière de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi feul. En même temps, il me révéla le fecret de ma naiffance, qu'il m'avoit caché jufques-là. Comme je paffois pour fon fils dans Madrid, & que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois & ne puis encore y penfer fans honte. Plus mes fentimens femblent

m'affurer d'une noble origine, plus j'ai de confufion de me voir abandonné des perfonnes à qui je dois le jour.

J'allai fervir dans les Pays-Bas, mais la paix fe fit peu de temps après, & l'Efpagne fe trouvant fans ennemis, mais non fans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du baron & de fa femme de nouvelles marques de tendreffe. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour, lorfqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, & me préfenta un billet à peu près conçu dans ces termes : « Je ne fuis ni laide, ni mal faite, & cependant vous me voyez fouvent à mes fenêtres, fans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, & j'en fuis fi piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour. »

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appellée Léonore, qui demeuroit vis-à-vis de notre maifon, & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je queftionnai là-deffus le petit page qui voulut d'abord faire le difcret, mais, pour un ducat que je lui donnai, il fatisfit ma curiofité. Il fe chargea même d'une réponfe par laquelle je mandois à fa maîtreffe que je reconnoiffois mon crime, & que je fentois déjà qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas infenfible à cette façon de conquête. Je ne fortis point le refte de la journée, & j'eus grand foin de me tenir à mes fenêtres

pour obſerver la dame, qui n'oublia pas de ſe montrer aux ſiennes. Je lui fis des mines, elle y répondit, &, dès le lendemain, elle me manda, par ſon petit page, que ſi je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue, entre onze heures & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une ſalle baſſe. Quoique je ne me ſentiſſe pas fort amoureux d'une veuve ſi vive, je ne laiſſai pas de lui faire une réponſe très-paſſionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que ſi j'euſſe été bien touché. Lorſqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado juſqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté ſur un beau cheval mit tout à coup pied à terre auprès de moi, &, m'abordant d'un air bruſque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de Steinbach ? Oui, lui répondis-je. C'eſt donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonore à ſa fenêtre ? J'ai vu ſes lettres & vos réponſes, ſon page me les a montrées, &, je vous ai ſuivi ce ſoir depuis votre maiſon juſqu'ici, pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à diſputer avec vous. Je crois qu'il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Nous ſommes dans un endroit écarté. Battons-nous ; à moins que, pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonore. Sacrifiez-moi les eſpérances que vous avez conçues, ou bien je vais

vous ôter la vie. Il falloit, lui dis-je, demander ce ſacrifice, & non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières, mais je le refuſe à vos menaces.

Eh bien ! répliqua-t-il après avoir attaché ſon cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une perſonne de ma qualité de s'abaiſſer à prier un homme de la vôtre. La plupart même de mes pareils, à ma place, ſe vengeroient de vous d'une manière moins honorable. Je me ſentis choqué de ces dernières paroles, &, voyant qu'il avoit déjà tiré ſon épée, je tirai auſſi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long-temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, ſoit que je fuſſe plus adroit que lui, je le perçai bientôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler & tomber. Alors, ne ſongeant plus qu'à me ſauver, je montai ſur ſon propre cheval, & pris la route de Tolède. Je n'oſai pas retourner chez le baron de Steinbach, jugeant bien que mon avanture ne feroit que l'affliger, &, quand je me repréſentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir aſſez tôt m'éloigner de Madrid.

En faiſant là-deſſus les plus triſtes réflexions, je marchai le reſte de la nuit & toute la matinée ; mais, ſur le midi, il fallut m'arrêter pour faire repoſer mon cheval, & laiſſer paſſer la chaleur qui devenoit inſupportable. Je demeurai dans un village juſqu'au coucher du ſoleil :

après quoi, voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déjà gagné Illefcas & deux lieues par-delà, lorfqu'environ fur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me furprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi, &, ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut poffible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au-deffus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je fentis qu'elle étoit ouverte, ce que j'attribuai à la négligence des domeftiques. Je mis pied à terre, &, moins par curiofité que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laiffoit pas de m'incommoder fous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet, avec mon cheval que je tirois par la bride.

Je m'attachai, pendant l'orage, à obferver les lieux où j'étois, &, quoique je n'en puffe guère juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maifon qui ne devoit point appartenir à des perfonnes du commun. J'attendois toujours que la pluie ceffât, pour me remettre en chemin ; mais une grande lumière que j'aperçus de loin, me fit prendre une autre réfolution. Je laiffai mon cheval dans le cabinet dont j'eus foin de fermer la porte, je m'avançai vers cette lumière, perfuadé que l'on étoit encore fur pied dans cette maifon, & ré-

ſolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traverſé quelques allées, j'arrivai près d'un ſalon dont je trouvai auſſi la porte ouverte. J'y entrai, &, quand j'en eus vu toute la magnificence à la ſaveur d'un beau luſtre de cryſtal où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fuſſe chez un grand ſeigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre & artiſtement doré, la corniche admirablement bien travaillée, & le plafond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de buſtes de héros eſpagnols, que ſoutenoient des ſcabellons de marbre jaſpé, qui régnoient autour du ſalon. J'eus le loiſir de conſidérer toutes ces choſes; car j'avois beau, de temps en temps, prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître perſonne.

Il y avoit, à l'un des côtés du ſalon, une porte qui n'étoit que pouſſée; je l'entr'ouvris, & j'aperçus une enfilade de chambres dont la dernière ſeulement étoit éclairée. Que dois-je faire? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je? ou ſerai-je aſſez hardi pour pénétrer juſqu'à cette chambre? Je penſois bien que le parti le plus judicieux, c'étoit de retourner ſur mes pas; mais je ne pus réſiſter à ma curioſité, ou, pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverſe les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la

lumière, c'eſt-à-dire une bougie qui brûloit ſur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre & très-galant; mais bientôt, jetant les yeux ſur un lit dont les rideaux étoient à demi-ouverts à cauſe de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention tout entière. C'étoit une jeune dame, qui, malgré le bruit du tonnerre qui venoit de ſe faire entendre, dormoit d'un profond ſommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement, &, à la clarté que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint & des traits qui m'éblouirent. Mes eſprits tout à coup ſe troublèrent à ſa vue. Je me ſentis ſaiſir, tranſporter; mais, quelques mouvemens qui m'agitaſſent, l'opinion que j'avois de la nobleſſe de ſon ſang m'empêcha de former une penſée téméraire, et le reſpect l'emporta ſur le ſentiment. Pendant que je m'enivrois du plaiſir de la contempler, elle ſe réveilla.

Imaginez-vous quelle fut ſa ſurpriſe de voir, dans ſa chambre & au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoiſſoit point; elle frémit en m'apercevant, & fit un grand cri. Je m'efforçai de la raſſurer, &, mettant un genou en terre: Madame, lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer; mais elle étoit ſi effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ſes femmes à pluſieurs repriſes, &, comme perſonne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre légère qui

étoit au pied de ſon lit, ſe lève bruſquement, paſſe dans les chambres que j'avois traverſées, en appellant encore les filles qui la ſervoient, auſſi bien qu'une ſœur cadette qu'elle avoit ſous ſa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, & j'avois lieu d'appréhender que, ſans vouloir m'entendre, ils ne me fiſſent un mauvais traitement; mais, par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ſes cris qu'un vieux domeſtique qui ne lui auroit pas été d'un grand ſecours, ſi elle eût eu quelque choſe à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par ſa préſence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans ſa maiſon. Je commençai alors à me juſtifier, & je ne lui eus pas ſitôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juſte ciel! quel ſoupçon me vient dans l'eſprit!

En diſant ces paroles, elle alla prendre la bougie ſur la table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ſes femmes ni ſa ſœur; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses ſoupçons ne lui paroiſſant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, & me dit : Perfide, n'ajoute pas la feinte à la trahiſon. Ce n'eſt point le hazard qui t'a fait entrer ici. Tu es de la ſuite de don Fernand de Leyva, & tu as part à ſon crime. Mais n'eſpère pas m'échapper. Il me reſte en-

core aſſez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point don Fernand de Leyva. J'ignore même qui vous êtes. Je ſuis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige de s'éloigner de Madrid, & je jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que, ſans l'orage qui m'a ſurpris, je ne ſerois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offenſe, croyez-moi plutôt diſpoſé à vous venger. Ces derniers mots, & le ton dont je les prononçai, apaiſèrent la dame qui ſembla ne plus me regarder comme ſon ennemi; mais, ſi elle perdit ſa colère, ce ne fut que pour ſe livrer à ſa douleur. Elle ſe mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guère moins affligé qu'elle, bien que je ne ſçuſſe pas le ſujet de ſon affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger ſon injure, je me ſentis ſaiſir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu? Parlez, J'épouſe votre reſſentiment. Voulez-vous que je coure après don Fernand, & que je lui perce le cœur? Nommez-moi tous ceux qu'il vous faut immoler. Commandez. Quelque péril, quelques malheurs qui ſoient attachés à votre vengeance, cet inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y expoſer pour vous.

Ce tranſport ſurprit la dame, & arrêta le

cours de ſes pleurs. Ah! ſeigneur, me dit-elle, pardonnez ce ſoupçon à l'état cruel où je me vois. Ces ſentimens généreux détrompent Séraphine. Ils m'ôtent juſqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre ſecours. Mais je ne demande pas la mort de don Fernand. Eh bien! madame, repris-je, quels ſervices pouvez-vous attendre de moi? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva eſt amoureux de ma ſœur Julie qu'il a vue par hazard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan, mon père, qui lui refuſa ſon aveu, à cauſe d'une vieille inimitié qui règne entre nos maiſons. Ma ſœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foibleſſe de ſuivre les mauvais conſeils de mes femmes, que don Fernand a ſans doute gagnées, & ce cavalier, averti que nous étions toutes ſeules en cette maiſon de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrois du moins ſçavoir quelle retraite il lui a choiſie, afin que mon père & mon frère qui ſont à Madrid depuis deux mois, puiſſent prendre des meſures là-deſſus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède. Faites une exacte recherche de cet enlèvement. Que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne ſongeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guère à un homme qui ne pouvoit ſortir trop tôt de Caſtille. Mais comment y auroit-elle fait réflexion? Je n'y penſai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir néceſſaire à la plus aimable perſonne du monde, j'acceptai la commiſſion avec tranſport, & promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fût jour pour aller accomplir ma promeſſe; je quittai ſur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois cauſée, & l'aſſurant qu'elle auroit bientôt de mes nouvelles. Je ſortis par où j'étois entré, mais ſi occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déjà fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empreſſement que j'avois de courir pour elle, & aux amoureuſes chimères que je formai. Je me repréſentois que Séraphine, quoique poſſédée de ſa douleur, avoit remarqué mon amour naiſſant, & qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu ſans plaiſir. Je m'imaginois même que, ſi je pouvois lui porter des nouvelles certaines de ſa ſœur, & que l'affaire tournât au gré de ſes ſouhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonſe interrompit en cet endroit le fil de ſon hiſtoire, & dit au vieil hermite : Je vous demande pardon, mon père, ſi trop plein de ma paſſion, je m'étends ſur des circonſtances

qui vous ennuient ſans doute. Non, mon fils, répondit l'anachorète, elle ne m'ennuient pas. Je ſuis même bien aiſe de ſçavoir juſqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez. Je réglerai là-deſſus mes conſeils.

L'eſprit échauffé de ces flatteuſes images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le raviſſeur de Julie ; mais j'eus beau faire toutes les perquiſitions imaginables, il ne me fut pas poſſible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne penſois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuſe que moi, qu'elle ſçavoit ce que ſa ſœur étoit devenue, qu'elle avoit reçu une lettre de don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir ſecrètement épouſé Julie, il l'avoit conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé ſa lettre à mon père, pourſuivit Séraphine. J'eſpère que la choſe pourra ſe terminer à l'amiable, & qu'un mariage ſolemnel éteindra bientôt la haine qui ſépare depuis ſi longtemps nos maiſons.

Lorſque la dame m'eut inſtruit du ſort de ſa ſœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit cauſée, & du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jeté, en m'engageant à pourſuivre un raviſſeur, ſans ſe reſſouvenir que je lui avois

dit qu'une affaire d'honneur me faifoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excufes dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois befoin de repos, elle me mena dans le falon où nous nous affimes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à raies noires, avec un petit chapeau de la même étoffe, & des plumes noires ; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroiffoit fi jeune, que je ne fçavois ce que j'en devois penfer.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de fçavoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, difoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié généreufe qui m'avoit fait entrer fi vivement dans fes intérêts, que je ne fuffe d'une famille confidérable. La queftion m'embarraffa. Je rougis, je me troublai, & j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes forti de Madrid ? Je vous offre, par avance, tout le crédit de mon père, auffi bien que celui de mon frère don Gafpard. C'eft la moindre marque de reconnoiffance que je puiffe donner à un cavalier qui, pour me fervir, a négligé jufqu'au foin de fa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui rapporter toutes les circonftances de mon combat. Elle donna le

tort au cavalier que j'avois tué, & promit d'intéreffer pour moi toute fa maifon.

Quand j'eus fatisfait fa curiofité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai fi fa foi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit époufer don Diègue de Lara, & je fuis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a fitôt enlevé votre époux ? Je vais vous l'apprendre, feigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diègue de Lara, pourfuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait. Mais, quoiqu'il eût pour moi une paffion violente, & que chaque jour il mît en ufage, pour me plaire, tout ce que l'amant le plus tendre & le plus vif fait pour fe rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'eft pas toujours l'effet des empreffemens ni du mérite connu. Hélas ! ajouta-t-elle en foupirant, une perfonne que nous ne connoiffons pas nous enchante fouvent dès la première vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confufe que charmée des témoignages de fa tendreffe, & forcée d'y répondre fans penchant, fi je m'accufois en fecret d'ingratitude, je me trouvois auffi fort à plaindre. Pour fon malheur & pour le mien, il avoit encore plus de délicateffe que d'amour. Il démêloit, dans mes actions & dans mes difcours, mes mouve-

mens les plus cachés. Il lifoit au fond de mon ame. Il fe plaignoit à tous momens de mon indifférence, & s'eftimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il fçavoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit; car j'avois à peine feize ans, &, avant que de m'offrir fa foi, il avoit gagné toutes mes femmes qui l'avoient affuré que perfonne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me difoit-il fouvent, je voudrois que vous fuffiez prévenue pour un autre, & que cela feul fût la caufe de votre infenfibilité pour moi. Mes foins & votre vertu triompheroient de cet entêtement. Mais je défefpère de vaincre votre cœur, puifqu'il ne s'eft pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes difcours, je lui difois qu'au lieu de troubler fon repos & le mien par trop de délicateffe, il feroit mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avois je n'étois guère propre à goûter les raffinemens d'une paffion fi délicate, & c'étoit le parti que don Diègue devoit prendre. Mais, voyant qu'une année entière s'étoit écoulée fans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raifon, &, feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller fervir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire, & bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'eft-à-dire la fin de fa vie & de fes tourmens.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère fingulier de fon mari devint le fujet de notre entretien. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courier qui vint remettre à Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permiffion de la lire, & je remarquai qu'en la lifant, elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, pouffa un long foupir, & fon vifage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement fa douleur. Je me troublai, &, comme fi j'euffe preffenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes efprits. Madame, lui dis-je d'une voix prefque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, feigneur, me répondit triftement Séraphine, en me donnant la lettre : lifez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas ! vous n'y êtes que trop intéreffé.

A ces mots qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles :

« Don Gafpard votre frère fe battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il eft mort aujourd'hui, & il a déclaré, en mourant, que le cavalier qui l'a tué eft fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Pour furcroît de malheur, le meurtrier m'eft échappé. Il a pris la fuite. Mais, en quelques lieux qu'il aille fe cacher, je n'épargnerai rien pour le

découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter, s'il paſſe par les villes de leur juriſdiction, & je vais, par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins.

« LE COMTE DE POLAN. »

Figurez-vous dans quel déſordre ce billet jetta tous mes ſens. Je demeurai quelques momens immobile & ſans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'enviſage ce que la mort de don Gaſpard a de cruel pour mon amour; j'entre tout à coup dans un vif déſeſpoir. Je me jettai aux pieds de Séraphine, &, lui préſentant mon épée nue : Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le ſoin de chercher un homme qui pourroit ſe dérober à ſes coups. Vengez vous-même votre frère. Immolez-lui ſon meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie, devienne funeſte à ſon malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimois don Gaſpard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, & qu'il ſe ſoit attiré lui-même ſon malheur, vous devez être perſuadé que j'entre dans le reſſentiment de mon père. Oui, don Alphonſe, je ſuis votre ennemie, & je ferai tout ce que le ſang & l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuſerai point de votre mauvaiſe fortune. Elle a beau

vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend auffi de me venger lâchement. Les droits de l'hofpitalité doivent être inviolables, & je ne veux point payer d'un affaffinat le fervice que vous m'avez rendu. Fuyez. Échappez, fi vous pouvez, à nos pourfuites & à la rigueur des loix, & fauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi ! madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des loix qui tromperont peut-être votre reffentiment ? Ah ! percez plutôt un miférable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé fi noble & fi généreux. Sçavez-vous qui je fuis ? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, & je ne fuis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels font les auteurs de ma naiffance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme fi mes dernières paroles lui euffent fait une nouvelle peine ; quand vous feriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prefcrit. Eh bien ! madame, lui dis-je, puifque la mort d'un frère n'eft pas capable de vous exciter à répandre mon fang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime dont j'efpère que vous n'excuferez pas l'audace. Je vous adore. Je n'ai pu voir vos charmes fans en être ébloui, &, malgré l'obfcurité de mon fort, j'avois formé l'efpérance d'être à

vous. J'étois aſſez amoureux, ou plutôt aſſez vain, pour me flatter que le ciel qui peut-être m'avoit fait grace en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour, & que je pourrois, ſans rougir, vous apprendre mon nom. Après cet aveu qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir ?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenſeroit ſans doute dans un autre temps ; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la ſituation où je ſuis moi-même, je fais peu d'attention aux diſcours qui vous échappent. Encore une fois, don Alphonſe, ajouta-t-elle en verſant quelques larmes, partez ; éloignez-vous d'une maiſon que vous rempliſſez de douleur. Chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne réſiſte plus, madame, repartis-je en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne penſez pas que, ſoigneux de conſerver une vie qui vous eſt odieuſe, j'aille chercher un aſyle où je puiſſe être en ſureté. Non, non ; je me dévoue à votre reſſentiment. Je vais attendre avec impatience, à Tolède, le deſtin que vous me préparez, &, me livrant à vos pourſuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, & je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, & où véritablement je pris ſi peu de ſoin de me cacher, que je ne ſçais comment je n'ai point été arrêté ; car je

ne puis croire que le comte de Polan, qui ne ſonge qu'à me fermer tous les paſſages, n'ait pas jugé que je pouvois paſſer par Tolède. Enfin, je ſortis hier de cette ville, où il ſembloit que je m'ennuyaſſe d'être en liberté, &, ſans tenir de route aſſurée, je ſuis venu juſqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conſeils.





CHAPITRE XI.

Quel homme c'étoit que le vieil hermite, & comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pays de connoiſſance.



UAND don Alphonſe eut achevé le triſte récit de ſes malheurs, le vieil hermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer ſi long-temps à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Séraphine me paroît une pure folie. Croyez-moi, ne vous aveuglez point. Il faut oublier cette jeune dame qui ne ſçauroit être à vous. Cédez de bonne grace aux obſtacles qui vous ſéparent d'elle, & vous livrez à votre étoile, qui, ſelon toutes les apparences, vous promet bien d'autres avantures. Vous trouverez ſans doute quelque jeune perſonne qui fera ſur vous la même impreſſion, & dont vous n'aurez pas tué le frère.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choſes, pour exhorter don Alphonſe à prendre

patience, lorſque nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre hermite chargé d'une beſace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuſe quête aux environs de Cuença. Il paroiſſoit plus jeune que ſon compagnon, & il avoit une barbe rouſſe & fort épaiſſe. Soyez le bien venu, frère Antoine, lui dit le vieil anachorète. Quelles nouvelles apportez-vous de la ville ? D'aſſez mauvaiſes, répondit le frère rouſſeau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre : ce billet va vous en inſtruire. Le vieillard l'ouvrit, &, après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria : Dieu ſoit loué ! puiſque la mèche eſt découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de ſtile, pourſuivit-il, ſeigneur don Alphonſe, en adreſſant la parole au jeune cavalier. Vous voyez un homme en butte, comme vous, aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui eſt une petite ville à deux lieues d'ici, qu'on m'a noirci dans l'eſprit de la juſtice dont tous les ſuppôts doivent dès demain ſe mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'aſſurer de ma perſonne. Mais ils ne trouveront point le lièvre au gîte. Ce n'eſt pas la première fois que je me ſuis vu dans de pareils embarras. Graces à Dieu, je m'en ſuis preſque toujours tiré en homme d'eſprit. Je vais me montrer ſous une nouvelle forme ; car, tel que vous me voyez, je ne ſuis rien moins qu'un hermite & qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il ſe dépouilla de la longue robe qu'il portoit ; & l'on vit deſſous un pourpoint de ſerge noire, avec des manches tailladées. Puis il ôta ſon bonnet, détacha un cordon qui tenoit ſa barbe poſtiche, & prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frère Antoine, à ſon exemple, quitta ſon habit d'hermite, ſe défit, de la même manière que ſon compagnon, de ſa barbe rouſſe, & tira, d'un vieux coffre de bois à demi pourri, une méchante ſoutanelle dont il ſe revêtit. Mais, repréſentez-vous ma ſurpriſe, lorſque je reconnus, dans le vieil anachorète, le ſeigneur don Raphaël, &, dans le frère Antoine, mon très-cher & très-fidèle valet Ambroiſe de Lamela. Vive Dieu ! m'écriai-je auſſitôt, je ſuis ici, à ce que je vois, en pays de connoiſſance ! Cela eſt vrai, ſeigneur Gil Blas, me dit don Raphaël en riant : vous retrouvez deux de vos amis, lorſque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque ſujet de vous plaindre de nous ; mais oublions le paſſé, & rendons graces au ciel qui nous raſſemble. Ambroiſe & moi nous vous offrons nos ſervices ; ils ne ſont point à mépriſer. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'aſſaſſinons perſonne. Nous ne cherchons ſeulement qu'à vivre aux dépens d'autrui, &, ſi voler eſt une action injuſte, la néceſſité en corrige l'injuſtice. Aſſociez-vous avec nous, & vous mènerez une vie errante.

C'eſt un genre de vie fort agréable, quand on ſçait ſe conduire prudemment. Ce n'eſt pas que, malgré notre prudence, l'enchaînement des cauſes ſecondes ne ſoit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaiſes avantures. N'importe : nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous ſommes accoutumés à la variété des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur cavalier, pourſuivit le faux hermite, en parlant à don Alphonſe, nous vous faiſons la même propoſition, et je ne crois pas que vous deviez la rejetter, dans la ſituation où vous paroiſſez être; car, ſans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas ſans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit Alphonſe, & cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien! reprit don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne ſçauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoiſſons preſque toute l'Eſpagne, pour l'avoir parcourue. Nous ſçavons où ſont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à ſervir d'aſyle contre les brutalités de la juſtice. Don Alphonſe les remercia de leur bonne volonté, &, ſe trouvant effectivement ſans argent, ſans reſſource, il ſe réſolut à les accompagner. Je m'y déterminai auſſi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me ſentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller enfemble & de ne point nous féparer. Cela étant arrêté entre nous, il fut mis en délibération fi nous partirions à l'heure même, ou fi nous donnerions auparavant quelque atteinte à une outre pleine d'un excellent vin, que le frère Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent. Mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'expérience, repréfenta qu'il falloit, avant toutes chofes, penfer à notre fûreté ; qu'il étoit d'avis que nous marchaffions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardefa & Almodabar ; que nous ferions halte en cet endroit, où, nous voyant fans inquiétude, nous pafferions la journée à nous repofer. Cet avis fut approuvé. Alors les deux hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provifions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre fur le cheval de don Alphonfe. Cela fe fit avec une extrême diligence. Après quoi, nous nous éloignâmes de l'hermitage, laiffant en proie à la juftice les deux robes d'hermite, avec la barbe blanche & la barbe rouffe, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaifes de paille, & l'image de faint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous commencions à nous fentir fort fatigués, lorfqu'à la pointe du jour nous aperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots laffés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, & nous arri-

vâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du ſoleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, & nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, ſur un gazon entouré de pluſieurs gros chênes dont les branches entrelaſſées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laiſſer paître, après l'avoir déchargé. Nous nous aſſîmes. Nous tirâmes de la beſace du frère Antoine quelques groſſes pièces de pain, avec pluſieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en eſcrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appétit que nous euſſions, nous ceſſions ſouvent de manger, pour donner des accolades à l'outre qui ne faiſoit que paſſer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, don Raphaël dit à don Alphonſe : Seigneur cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il eſt juſte que je vous raconte auſſi l'hiſtoire de ma vie avec la même ſincérité. Vous me ferez plaiſir, répondit le jeune homme. Et à moi pareillement, m'écriai-je ; j'ai une extrême curioſité d'entendre vos avantures. Je ne doute pas qu'elles ne ſoient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua don Raphaël, & je prétends bien les écrire un jour. Ce ſera l'amuſement de ma vieilleſſe ; car je ſuis encore jeune, & je veux groſſir le volume. Mais nous ſommes fatigués. Délaſſons-nous par quelques heures de ſom-

meil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroiſe veillera, de peur de ſurpriſe, & tantôt, à ſon tour, il dormira. Quoique nous ſoyons, ce me ſemble, ici fort en ſûreté, il eſt toujours bon de ſe tenir ſur ſes gardes. En achevant ces mots, il s'étendit ſur l'herbe. Don Alphonſe fit la même choſe. Je ſuivis leur exemple, & Lamela ſe mit en ſentinelle.

Don Alphonſe, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ſes malheurs, & je ne pus fermer l'œil. Pour don Raphaël, il s'endormit bientôt ; mais il ſe réveilla une heure après, &, nous voyant diſpoſés à l'écouter, il dit à Lamela : Mon ami Ambroiſe, tu peux préſentement goûter la douceur du ſommeil. Non, non, répondit Lamela ; je n'ai point envie de dormir, & bien que je ſçache tous les événemens de votre vie, ils ſont ſi inſtructifs pour les perſonnes de notre proféſſion, que je ſerai bien aiſe de les entendre encore raconter. Auſſitôt don Raphaël commença dans ces termes l'hiſtoire de ſa vie.

Fin du quatrième livre.



LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER

Hiſtoire de don Raphaël.

E ſuis fils d'une comédienne de Madrid, fameuſe par ſa déclamation, & plus encore par ſes galanteries : elle ſe nommoit Lucinde. Pour un père, je ne puis ſans témérité m'en donner un. Je dirois bien quel homme de qualité étoit amoureux de ma mère, lorſque je ſuis venu au monde ; mais cette époque ne feroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma naiſſance. Une perſonne de la profeſſion de ma mère eſt ſi ſujette à caution, que, dans le temps même qu'elle paroît le plus attachée à un ſeigneur, elle lui donne preſque toujours quelque ſubſtitut pour ſon argent.

Rien n'eſt tel que de ſe mettre au-deſſus de la médiſance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obſcurité, me prenoit ſans façon par la main, & me menoit au théâtre fort honnêtement, ſans ſe ſoucier des diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin, je faiſois ſes délices, & j'étois careſſé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le ſang parloit en eux en ma faveur.

On me laiſſa paſſer les douze premières années de ma vie dans toutes ſortes d'amuſemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire & à écrire. On s'attacha moins encore à m'enſeigner les principes de ma religion. J'appris ſeulement à danſer, à chanter, & à jouer de la guitarre. C'eſt tout ce que je ſçavois faire, lorſque le marquis de Leganez me demanda pour être auprès de ſon fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y conſentit volontiers, & ce fut alors que je commençai à m'occuper ſérieuſement. Le jeune Leganez n'étoit pas plus avancé que moi. Ce petit ſeigneur ne paroiſſoit pas né pour les ſciences. Il ne connoiſſoit preſque pas une lettre de ſon alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois : ſes autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti. Il pouſſoit à bout leur patience. Il eſt vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de rigueur à ſon égard ; ils avoient un ordre exprès

de l'inftruire fans le tourmenter, & cet ordre, joint à la mauvaife difpofition du fujet, rendoit les leçons affez inutiles.

Mais le précepteur, ainfi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune feigneur, fans aller contre la défenfe de fon père : il réfolut de me fouetter quand le petit Leganez mériteroit d'être puni, & il ne manqua pas d'exécuter fa réfolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût. Je m'échappai, & m'allai plaindre à ma mère d'un traitement fi injufte. Cependant, quelque tendreffe qu'elle fe fentît pour moi, elle eut la force de réfifter à mes larmes, &, confidérant que c'étoit un grand avantage pour fon fils d'être chez le marquis de Leganez, elle m'y fit ramener fur le champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'étoit apperçu que fon invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit feigneur, &, pour faire plus d'inpreffion fur lui, il m'étrilloit très-rudement. J'étois fûr de payer tous les jours pour le jeune Leganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de fon alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet : jugez à combien me revient fon rudiment.

Le fouet n'étoit pas le feul défagrément que j'euffe à effuyer dans cette maifon : comme tout le monde m'y connoiffoit, les moindres domeftiques, jufques aux marmitons, me reprochoient ma naiffance. Cela me déplut à un point que

je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me faifir de tout ce que le précepteur avoit d'argent comptant, ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'avoit donnés fi injuftement, & je crois que je n'en pouvois prendre une plus affligeante pour lui. Je fis ce tour de main avec beaucoup de fubtilité, quoique ce fût mon coup d'effai, & j'eus l'adreffe de me dérober aux perquifitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je fortis de Madrid & me rendis à Tolède fans voir perfonne à mes trouffes.

J'entrois alors dans ma quinzième année. Quel plaifir, à cet âge, d'être indépendant & maître de fes volontés ! J'eus bientôt fait connoiffance avec de jeunes gens qui me dégourdirent, & m'aidèrent à manger mes ducats. Je m'affociai enfuite avec des chevaliers de l'induftrie, qui cultivèrent fi bien mes heureufes difpofitions, que je devins en peu de temps un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit : je quittai mes confrères, &, voulant commencer mes voyages par l'Eftramadure, je gagnai Alcantara. Mais, avant que d'y arriver, je trouvai une occafion d'exercer mes talens, & je ne la laiffai point échapper. Comme j'étois à pied, & de plus chargé d'un havrefac affez pefant, je m'arrêtois de temps en temps pour me repofer fous les arbres qui m'offroient leur ombrage à

quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gaieté ſur l'herbe, en prenant le frais. Je les ſaluai très-civilement, &, ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur converſation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ingénus : Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous ſommes fils de deux riches bourgeois de Plazencia. Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal, &, pour ſatisfaire notre curioſité, nous avons pris chacun cent piſtoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laiſſerons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en penſez-vous ? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu ſçait où j'irois ! Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Comment diable, deux cents piſtoles ! c'eſt une ſomme immenſe. Vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, meſſieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner juſqu'à la ville d'Almerin où je vais recueillir la ſucceſſion d'un oncle qui, depuis vingt années ou environ, s'étoit établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur feroit plaiſir. Ainſi, lorſque nous nous fûmes tous trois un peu délaſſés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-temps avant la nuit. Nous allâmes loger dans une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, & on nous en donna une

où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le ſouper, & pendant qu'on nous l'apprêtoit, je propoſai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptèrent la propoſition. Nous ſerrâmes nos havreſacs dans l'armoire dont un des bourgeois prit la clef, & nous ſortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes viſiter les égliſes, &, dans le temps que nous étions dans la principale, je feignis tout à coup d'avoir une affaire importante : Meſſieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me ſouvenir qu'une perſonne de Tolède m'a chargé de dire de ſa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette égliſe. Attendez-moi, de grâce, ici ; je ſerai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la ſerrure, &, fouillant dans les havreſacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs piſtoles. Les pauvres enfans ! je ne leur en laiſſai pas ſeulement une pour payer leur gîte. Je les emportai toutes. Après cela, je ſortis promptement de la ville, & pris la route de Merida, ſans m'embarraſſer de ce qu'ils deviendroient.

Cette avanture, dont je ne fis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me ſentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je réſolus d'acheter une mule ; ce que je fis en effet au premier bourg.

Je convertis même mon havrefac en valife, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troifième journée, je rencontrai un homme qui chantoit vêpres à pleine tête fur le grand chemin. Je jugeai à fon air que c'étoit un chantre, & je lui dis : Courage, feigneur bachelier. Cela va le mieux du monde. Vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je fuis chantre, pour vous rendre mes très-humbles fervices, & je fuis bien aife de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en converfation. Je m'aperçus que j'étois avec un perfonnage des plus fpirituels & des plus agréables ; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaifir de l'entretenir. Nous parlâmes, entr'autres chofes, de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le chantre ; j'y ai fait un affez long féjour. J'y ai même quelques amis. Eh ! dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Tolède ? Dans la rue Neuve, répondit-il. J'y demeurois avec don Vincent de Buena Garra, don Mathias de Cordel[9], & deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions enfemble : nous paffions fort bien le temps. Ces paroles me furprirent ; car il faut obferver que les gentilshommes dont il me citoit les noms étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufilé à

Tolède. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces meſſieurs, que vous venez de me nommer, ſont de ma connoiſſance, & j'ai demeuré auſſi avec eux dans la rue Neuve. Je vous entens, reprit-il en ſouriant : c'eſt-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en ſuis ſorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces ſeigneurs, parce que je me ſuis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Eſpagne. J'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il : pour ſe perfectionner l'eſprit il faut voyager. C'eſt auſſi pour cette raiſon que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécuſſe fort agréablement. Je rends graces au ciel, pourſuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorſque j'y penſois le moins. Uniſſons-nous, voyageons enſemble, attentons ſur la bourſe du prochain, profitons de toutes les occaſions qui se préſenteront d'exercer notre ſçavoir-faire.

Il me fit cette propoſition ſi franchement & de ſi bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout à coup ma confiance, en me donnant la ſienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon hiſtoire, & il ne me déguiſa point ſes avantures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie, déconcertée par un contre-temps, l'avoit obligé de ſe ſauver avec précipitation, & ſous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eut fait une entière confidence de ſes affaires, nous

réfolûmes d'aller tous deux à Merida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup, fi nous pouvions, et d'en décamper auffitôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il eft vrai que Moralès, ainfi fe nommait mon compagnon, ne fe trouvoit pas dans une fituation fort aifée, tout ce qu'il poffédoit ne confiftant qu'en cinq ou fix ducats avec quelques hardes qu'il portoit dans un biffac. Mais fi j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit, en récompenfe, plus confommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette manière à Merida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de fon biffac un habit, dont il ne fut pas fitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville, pour reconnoître le terrain & voir s'il ne s'offriroit point quelque occafion de travailler. Nous confidérions fort attentivement tous les objets qui fe préfentoient à nos regards. Nous reffemblions, comme auroit dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux, dans la campagne, des oifeaux dont ils puiffent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hasard nous fournît quelque fujet d'employer notre induftrie, lorfque nous aperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui fe battoit contre trois hommes

qui le pouſſoient vigoureuſement. L'inégalité de ce combat me choqua, &, comme je ſuis naturellement férailleur, je volai au ſecours du vieillard. Moralès, pour me montrer que je ne m'étois point aſſocié avec un lâche, ſuivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard ſe répandit en diſcours reconnoiſſans. Nous ſommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici ſi à propos pour vous ſecourir. Mais que nous ſçachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre ſervice, & dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous aſſaſſiner? Meſſieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuſer de ſatisfaire votre curioſité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces aſſaſſins dont vous m'avez délivré, eſt un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours paſſés, &, comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Eh! peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raiſon vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frère, marchand dans cette ville. Il ſe nommoit Auguſtin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava, logé chez Juan Velez de la Menbrilla ſon correſpondant. Ils étoient tous deux amis

intimes, et mon frère, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de fon correfpondant, ne doutant point qu'il n'eût affez de crédit fur moi pour m'obliger à dégager fa promeffe. Comme, en effet, mon frère étant de retour à Merida, ne m'eut pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y confentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava. Mais, hélas! il n'a pas eu la fatisfaction d'achever fon ouvrage. Il eft mort depuis trois femaines. En mourant, il me conjura de ne difpofer de ma fille qu'en faveur du fils de fon correfpondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refufé Florentine au cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce foit un parti fort avantageux. Je fuis efclave de ma parole, et j'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aie jamais vu, non plus que fon père. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, fi je vous fais cette narration; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention, et, m'arrêtant à une fupercherie[10] qui me vint tout à coup dans l'efprit, j'affectai un grand étonnement. Je levai les yeux au ciel. Enfuite, me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique : Ah! feigneur de Moyadas, eft-il possible qu'en arrivant à Merida, je fois affez heureux pour fauver la vie à mon beau-

père ! Ces paroles caufèrent une étrange furprife au vieux bourgeois, et n'étonnèrent pas moins Moralès, qui me fit connoître, par fa contenance que je lui paroiffois un grand fripon. Que m'apprenez-vous ? me répondit le vieillard. Quoi ! vous feriez le fils du correfpondant de mon frère ? Oui, feigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je, en payant d'audace, & en lui jettant les bras au cou, je fuis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine eft deftinée. Mais, avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre fein les larmes que renouvelle ici le fouvenir de votre frère Augustin. Je ferois le plus ingrat de tous les hommes, fi je n'étois vivement touché de la mort d'une perfonne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embraffai encore le bon homme Jérôme, et je paffai enfuite la main fur mes yeux, comme pour effuyer mes pleurs. Moralès qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me feconder. Il voulut paffer pour mon valet, & il fe mit à renchérir fur le regret que je marquois de la mort du feigneur Auguftin. Monfieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère ! C'étoit un fi honnête homme ! le phénix du commerce, un marchand défintéreffé, un marchand de bonne foi, un marchand... comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme ſimple & crédule : bien loin d'avoir quelque ſoupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh! pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez-moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en ſommes, on ne doit point faire de façons. Monſieur, lui dit Moralès en prenant la parole pour moi, mon maître eſt un peu cérémonieux. Il a ce défaut-là. Il me permettra de le lui reprocher. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, qu'il ne ſoit excuſable, en quelque manière, de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il eſt. Nous avons été volés ſur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, ſeigneur de Moyadas. Ce malheur a été cauſe que je ne ſuis pas allé deſcendre chez vous. Je n'oſois me préſenter ſous cet habit aux yeux d'une maîtreſſe qui ne m'a point encore vu, & j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maiſon, & je prétens que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette ſorte, il m'emmena chez lui. Mais, avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu, avec mes hardes, le por-

trait de Florentine. Le bourgeois là-deſſus me dit, en riant, qu'il falloit me conſoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans ſa maiſon, il appela ſa fille qui n'avoit pas plus de ſeize ans, & qui pouvoit paſſer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la dame que feu mon frère vous a promiſe. Ah! ſeigneur, m'écriai-je d'un air paſſionné, il n'eſt pas beſoin de me dire que c'eſt l'aimable Florentine qui s'offre à mes yeux. Ces traits charmans ſont gravés dans ma mémoire, & encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraſer de mille feux, jugez quels tranſports doivent m'agiter en ce moment. Ce diſcours eſt trop flatteur, me dit Florentine, & je ne ſuis point aſſez vaine pour m'imaginer que je le juſtifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même temps, il me laiſſa ſeul avec ſa fille, et, prenant Moralès en particulier : Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes, & ſans doute votre argent? car ils commencent toujours par là. Oui, monſieur, répondit mon camarade; une nombreuſe troupe de bandits eſt venue fondre ſur nous auprès de Caſtil-Blazo. Ils ne nous ont laiſſé que les habits que nous avons ſur le corps. Mais nous recevrons inceſſamment des lettres de change, & nous allons nous remettre ſur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard en tirant de fa poche une bourfe, voici cent piftoles dont vous pouvez difpofer. Oh! monfieur, s'écria Moralès, mon maître ne voudra point les accepter. Vous ne le connoiffez pas. Tudieu! c'eft un homme délicat fur cette matière. Ce n'eft point un de ces enfans de famille qui font prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il eft. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédi. Tant mieux, dit le bourgeois; je l'en eftime davantage. Je ne puis fouffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux perfonnes de qualité, parce que c'eft une chofe dont ils font en poffeffion. Ie ne veux pas, ajouta-t-il, contraindre ton maître, &, fi c'eft lui faire de la peine que de lui offrir l'argent, il n'en faut plus parler. En difant ces paroles, il voulut remettre fa bourfe dans fa poche. Mais mon compagnon lui retint le bras: Attendez, feigneur de Moyadas, lui dit-il; quelque averfion que mon maître ait pour les emprunts, je ne défefpère pas de lui faire agréer vos cent piftoles. Il n'y a que manière de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'eft que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'eft pas fi façonnier avec fa famille. Il demande fort bien à fon père tout l'aigent dont il a befoin. Ce garçon, comme vous voyez, fçait diftinguer les perfonnes, & il doit vous regarder, monfieur, comme un fecond père.

Moralès, par de femblables difcours, s'empara de la bourfe du vieillard, qui vint nous rejoindre, & qui nous trouva, fa fille & moi, engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit, & fur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoiffant. Je profitai d'une fi favorable difpofition. Je dis au bourgeois que la plus touchante marque de reconnoiffance qu'il pût me donner étoit de hâter mon mariage avec fa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'affura que, dans trois jours au plus tard, je ferois l'époux de Florentine. Il ajouta même qu'au lieu de fix mille ducats qu'il avoit promis pour fa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner jufqu'à quel point il étoit pénétré du fervice que je lui avois rendu.

Nous étions donc, Moralès & moi, chez le bon homme Jérôme de Moyadas, bien traités, & dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propofions de nous éloigner promptement de Merida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours, le véritable fils de Juan Velez de la Menbrilla ne vînt traverfer notre bonheur, ou plutôt le détruire, en paroiffant tout à coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une efpèce de payfan, chargé d'une valife, arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvois point alors, mais

mon camarade y étoit. Seigneur, dit le payſan, au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au ſeigneur Pedro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette ville. Il ſera ici dans un inſtant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots que ſon maître parut ; ce qui ſurprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralès.

Le jeune Pedro étoit un garçon des mieux faits. Il adreſſa la parole au père de Florentine ; mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir ſon diſcours, &, ſe tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Alors Moralès qui ne cédoit en effronterie à perſonne du monde, prit un air d'aſſurance, & dit au vieillard : Monſieur, ces deux hommes que vous voyez ſont de la troupe des voleurs qui nous ont détrouſſés ſur le grand chemin. Je les reconnois, & particulièrement celui qui a l'audace de ſe dire fils du ſeigneur Juan Velez de la Menbrilla. Le vieux bourgeois, ſans héſiter, crut Moralès, &, perſuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Meſſieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pedro de la Menbrilla eſt chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. On vous trompe. Vous avez dans votre maiſon un impoſteur. Sçachez que Juan Velez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que

moi. A d'autres! répliqua le vieillard; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon? & ne vous reſſouvenez-vous plus de ſon maître que vous avez volé ſur le chemin de Calatrava! Comment? volé, repartit Pedro; ah! ſi je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce fourbe qui a l'inſolence de me traiter de voleur. Qu'il rende graces à votre préſence qui retient ma colère. Seigneur, pourſuivit-il, je vous le répète, on vous trompe. Je ſuis le jeune homme à qui votre frère Auguſtin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au ſujet de ce mariage? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque temps avant ſa mort?

Non, interrompit le vieux bourgeois; le portrait ne me perſuadera pas plus que les lettres. Je ſçais bien de quelle manière il eſt tombé entre vos mains, & je vous conſeille charitablement de ſortir au pluſtôt de Merida, de peur d'éprouver le châtiment que méritent vos ſemblables. C'en eſt trop, interrompit à ſon tour le jeune cavalier. Je ne ſouffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me faſſe paſſer pour un brigand. Je connois quelques perſonnes dans cette ville. Je vais les chercher, & je reviendrai avec eux confondre l'impoſteur qui vous prévient contre moi. A ces mots, il ſe retira ſuivi de ſon valet, & Moralès demeura triomphant. Cette avanture même fut cauſe que

Jérôme de Moyadas réfolut de me faire époufer fa fille dès ce jour-là, & fur le champ il alla donner les ordres néceffaires pour consommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien aife de voir le père de Florentine dans des difpofitions fi favorables pour nous, il n'étoit pas fans inquiétude. Il craignoit la fuite des démarches qu'il jugeoit bien que Pedro ne manqueroit pas de faire, & il m'attendoit avec impatience, pour m'informer de ce qui fe paffoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami? lui dis-je : tu me parois bien occupé. Ce n'eft pas fans raifon, me répondit-il. En même temps, il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il enfuite, fi j'ai tort de rêver. C'eft toi, téméraire, qui nous as jettés dans cet embarras. L'entreprife, je l'avoue, étoit brillante, & t'auroit comblé de gloire, fi elle eût réuffi; mais, felon toutes les apparences, elle finira mal. Et je ferois d'avis, pour prévenir les éclairciffemens, que nous priffions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bonhomme.

Monfieur Moralès, repris-je à ce difcours, n'allons pas fi vîte. Vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait fon apprentiffage fous de fi grands maîtres, on ne doit pas fi facile-

ment s'alarmer. Pour moi, qui veux marcher fur les traces de ces héros, & prouver que j'en fuis un digne élève, je me roidis contre l'obftacle qui vous épouvante, & je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-deffus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralès achevoit de parler, Jérôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout difpofer pour votre mariage. Vous ferez mon gendre dès ce foir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu perfuader qu'il étoit fils du correspondant de mon frère? Moralès étoit bien en peine de fçavoir comment je me tirerois de ce mauvais pas, & il ne fut pas peu furpris de m'entendre, lorfque, regardant triftement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce bourgeois: Seigneur, il ne tiendroit qu'à moi de vous entretenir dans votre erreur, & d'en profiter, mais je fens que je ne fuis pas né pour foutenir un menfonge. Il faut vous faire un aveu fincère. Je ne fuis point fils de Juan Velez de la Menbrilla. Qu'entends-je? interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de furprife. Hé! quoi, vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère... De graces, feigneur, interrompis-je auffi, puifque j'ai commencé un récit fidèle & fincère, daignez m'écouter jufqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille,

& que l'amour m'arrête à Merida. Hier, après vous avoir ſecouru, je me préparois à vous la demander en mariage; mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la deſtiniez à un autre. Vous me dîtes que votre frère, en mourant, vous conjura de la donner à Pedro de la Menbrilla, que vous le lui promîtes, & qu'enfin vous étiez eſclave de votre parole. Ce diſcours, je l'avoue, m'accabla, & mon amour, réduit au déſeſpoir, m'inſpira le ſtratagême dont je me ſuis ſervi. Je vous dirai pourtant que je me le ſuis ſecrètement reproché. Mais j'ai cru que vous me le pardonneriez, quand je vous le découvrirois, & quand vous ſçauriez que je ſuis un prince italien, qui voyage *incognito*. Mon père eſt ſouverain de certaines vallées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanais & la Savoie. Je m'imaginois même que vous feriez agréablement ſurpris lorſque je vous révélerois ma naiſſance, & je me faiſois un plaiſir d'époux délicat & charmé, de la déclarer à Florentine, après l'avoir épouſée. Le ciel, pourſuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu que j'euſſe tant de joie. Pedro de la Menbrilla paroît : il faut lui reſtituer ſon nom, quelque choſe qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promeſſe vous engage à le choiſir pour votre gendre. Je ne puis qu'en gémir. Je ne puis m'en plaindre. Vous devez me le préférer, ſans avoir égard à mon rang, ſans avoir pitié de la ſituation cruelle où vous m'allez réduire.

Je ne vous repréſenterai point que votre frère n'étoit que l'oncle de votre fille, que vous en êtes le père, & qu'il feroit plus juſte de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, ſans doute, cela eſt bien plus juſte, s'écria Jérôme de Moyadas. Auſſi je ne prétens point balancer entre vous & Pedro de la Menbrilla. Si mon frère Auguſtin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnaſſe la préférence à un homme qui m'a ſauvé la vie, &, qui plus eſt, à un prince qui ne dédaigne pas mon alliance, & veut bien deſcendre juſqu'à moi. Il faudroit que je fuſſe ennemi de mon bonheur, & que j'euſſe entièrement perdu l'eſprit, ſi je ne vous donnois pas ma fille, & ſi je ne preſſois pas même un mariage ſi avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agiſſez point par impétuoſité. Ne faites rien qu'après une mûre délibération. Ne conſultez que vos ſeuls intérêts, &, malgré la nobleſſe de mon ſang..... Vous vous mocquez de moi, interrompit-il. Dois-je héſiter un moment ? Non, mon prince, & je vous ſupplie de vouloir bien dès ce ſoir honorer de votre main l'heureuſe Florentine. Hé bien! lui dis-je, ſoit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'inſtruire de ſon deſtin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empreſſoit d'al-

ler dire à sa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un prince, Moralès, qui avoit entendu toute la converſation, se mit à genoux devant moi, & me dit : Monſieur le prince italien, fils du ſouverain des vallées qui sont entre les Suiſſes, le Milanais & la Savoie, ſouffrez que je me jette aux pieds de votre alteſſe, pour lui témoigner le raviſſement où je ſuis. Foi de fripon ! je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde ; mais, franchement, je mets le pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude ? Oh ! pour cela non, répondit-il. Je ne crains plus le ſeigneur Pedro. Qu'il vienne préſentement ici, tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralès & moi, fermes ſur nos étriers. Nous commençâmes à régler la route que nous prendrions avec la dot, ſur laquelle nous comptions ſi bien, que, ſi nous l'euſſions déjà touchée, nous n'aurions pas cru être plus ſûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, & le dénouement de l'avanture ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava ; il étoit accompagné de deux bourgeois & d'un alguazil auſſi reſpectable par ſa mouſtache & ſa mine brune, que par ſa charge. Le père de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pedro, voici trois honnêtes gens que je vous amène. Ils me connoiſſent, & peuvent vous dire qui je ſuis. Oui,

certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra : je vous connois. Vous vous appellez Pedro, & vous êtes fils unique de Juan Velez de la Menbrilla. Quiconque ofe foutenir le contraire eft un impofteur. Je vous crois, monfieur l'alguazil, dit alors le bonhomme Jérôme de Moyadas. Votre témoignage eft facré pour moi, auffi bien que celui des feigneurs marchands qui font avec vous. Je fuis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici eft le fils unique du correfpondant de mon frère. Mais, que m'importe ? Je ne fuis plus dans la réfolution de lui donner ma fille. J'ai changé de fentiment.

Oh ! c'eft une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maifon que pour vous affurer que ce jeune homme m'eft connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, & l'on ne fçauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétens pas non plus, interrompit Pedro, faire violence aux volontés du feigneur de Moyadas qui peut difpofer de fa fille comme bon lui femblera. Mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de fentiment? A-t-il quelque fujet de fe plaindre de moi ? Ah ! du moins, qu'en perdant la douce efpérance d'être fon gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le bon vieillard. Je vous le dirai même, c'eft à regret que je me vois dans la néceffité de vous manquer de pa-

role, & je vous conjure de me le pardonner. Je fuis perfuadé que vous êtes trop généreux pour me fçavoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a fauvé la vie. Vous le voyez, pourfuivit-il, en me montrant, c'eft ce feigneur qui m'a tiré d'un grand péril. Et, pour m'excufer encore mieux auprès de vous, je vous apprens que c'eft un prince italien, qui, malgré l'inégalité de nos conditions, veut bien époufer Florentine dont il eft devenu amoureux.

A ces dernières paroles, Pedro demeura muet & confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort furpris. Mais l'alguazil, accoutumé à regarder les chofes du mauvais côté, foupçonna cette merveilleufe avanture d'être une fourberie, où il y avoit à gagner pour lui. Il m'envifagea fort attentivement, & comme mes traits, qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut fa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureufement pour mon alteffe, il reconnut Moralès, &, fe reffouvenant de l'avoir vu dans les prifons de Ciudad-Réal : Ah ! ah ! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, & je vous le donne comme un des plus parfaits fripons qui foient dans les royaumes & principautés d'Efpagne. Allons, bride en main, monfieur l'alguazil, dit Jérôme de Moyadas. Ce garçon, dont vous nous faites un fi mauvais portrait, eft un domeftique du prince. Fort bien, repartit l'alguazil. Je n'en veux pas davan-

tage pour sçavoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute pas que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier. Et, pour vous faire voir que ces drôles sont des avanturiers, je vais les mener en prison tout à l'heure. Je prétens leur ménager un tête à tête avec monsieur le corrégidor; après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monsieur l'officier, reprit le vieillard. Ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres messieurs, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne sçauroit-il être un fourbe, sans que son maître le soit? Est-il nouveau de voir des fripons au service des princes? Vous mocquez-vous avec vos princes? interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intriguant, sur ma parole, & je l'arrête, *de par le roi*, de même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte, qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grace. Allons, mon prince, me dit-il ensuite, marchons!

Je fus étourdi de ces paroles, ainsi que Moralès, & notre trouble nous rendit suspects à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant, dans cette occasion, le parti que devoit prendre un galant homme. Monsieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soup-

çons peuvent être faux ; peut-être auſſi ne ſont-ils que trop véritables. Quoi qu'il en ſoit, n'approfondiſſons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers ſortent, & ſe retirent où ils voudront. Ne vous oppoſez point, je vous prie, à leur retraite. C'eſt une grace que je vous demande, pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faiſois ce que je dois, répondit l'alguazil, j'empriſonnerois ces meſſieurs, ſans avoir égard à vos prières. Mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que, dès ce moment, ils ſortiront de cette ville ; car, ſi je les rencontre demain, vive Dieu ! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorſque nous entendîmes dire, Moralès & moi, qu'on nous laiſſoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, & ſoutenir que nous étions des perſonnes d'honneur ; mais l'alguazil nous regarda de travers, & nous impoſa ſilence. Je ne ſçais pourquoi ces gens-là ont un aſcendant ſur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pedro de la Membrilla qui ſans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la conſolation d'avoir du moins gagné cent piſtoles à cette avanture. Une heure avant la nuit, nous paſſâmes par un petit village, réſolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçûmes une hôtellerie d'aſſez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte & l'hôteſſe étoient à la porte, aſſis ſur de

longues pierres. L'hôte, grand homme ſec & déjà ſuranné, râcloit une mauvaiſe guitarre pour divertir ſa femme qui paroiſſoit l'écouter avec plaiſir. Meſſieurs, nous cria l'hôte, lorſqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conſeille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, & vous n'y ſerez pas ſi bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maiſon. Je vous y ferai bonne chère & à juſte prix. Nous nous laiſſâmes perſuader. Nous nous approchâmes de l'hôte & de l'hôteſſe, nous les ſaluâmes, &, nous étant aſſis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choſes indifférentes. L'hôte ſe diſoit officier de la ſainte Hermandad, & l'hôteſſe étoit une groſſe réjouie, qui avoit l'air de ſçavoir bien vendre ſes denrées.

Notre converſation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns ſur des mules, les autres ſur des chevaux, & ſuivis d'une trentaine de mulets chargés de ballots. Ah ! que de princes ! s'écria l'hôte, à la vue de tant de monde : où pourrai-je les loger tous ? Dans un inſtant le village ſe trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit, par bonheur, auprès de l'hôtellerie, une vaſte grange, où l'on mit les mulets & les ballots. Les mules & les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils ſongèrent moins à chercher des lits,

qu'à ſe faire apprêter un bon repas. L'hôte & l'hôteſſe, & une jeune ſervante qu'ils avoient, ne s'y épargnèrent point. Ils firent main baſſe ſur toute la volaille de leur baſſe-cour. Cela, joint à quelques civets de lapins & de matoux, & à une copieuſe ſoupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralès & moi, ces cavaliers, qui, de temps en temps, nous enviſageoient auſſi. Enfin, nous liâmes converſation, & nous leur dîmes que, s'ils le vouloient bien, nous ſouperions avec eux. Ils nous témoignèrent que cela leur feroit plaiſir. Nous voilà donc tous à table enſemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en uſaſſent aſſez familièrement avec lui, ne laiſſoient pas de marquer des déférences. Il eſt vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contrediſoit même quelquefois d'un air cavalier les autres, qui, bien loin de lui rendre la pareille, ſembloient reſpecter ſes opinions. L'entretien tomba par haſard ſur l'Andalouſie, &, comme Moralès s'aviſa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naiſſance, ou du moins je ſuis né aux environs, puiſque le bourg de Mayrena m'a vu naître. Je vous dirai la même choſe, lui répondit mon compagnon. Je ſuis auſſi de Mayrena, & il n'eſt pas poſſible que je

ne connoiſſe point vos parens, moi qui connois depuis l'alcade juſqu'aux dernières perſonnes du bourg. De qui êtes-vous fils ? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralès. De Martin Moralès ! s'écria mon camarade, avec autant de joie que de ſurpriſe, par ma foi ! l'avanture eſt fort ſingulière. Vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralès ? Juſtement, dit l'autre, & vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laiſſai au berceau quand j'abandonnai la maiſon paternelle ? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots, ils ſe levèrent de table tous deux, & s'embraſſèrent à pluſieurs repriſes. Enſuite le ſeigneur Manuel dit à la compagnie : Meſſieurs, cet événement eſt tout à fait merveilleux. Le haſard veut que je rencontre & reconnoiſſe un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années pour le moins. Permettez que je vous le préſente. Alors tous les cavaliers, qui, par bienſéance, ſe tenoient debout, ſaluèrent le cadet Moralès, & l'accablèrent d'embraſſades. Après cela, on ſe remit à table, & l'on y demeura toute la nuit. On ne ſe coucha point. Les deux frères s'aſſirent l'un auprès de l'autre, & s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient & ſe réjouiſſoient.

Luis eut une longue converſation avec Manuel. Et, me prenant enſuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers ſont des domeſti-

ques du comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la vice-royauté de Mayorque. Ils conduifent l'équipage du vice-roi à Alicante où ils doivent s'embarquer. Mon frère qui eft devenu intendant de ce feigneur, m'a propofé de m'emmener avec lui, &, fur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que, fi vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, pourfuivit-il, je te confeille de ne pas dédaigner ce parti. Allons enfemble à l'ifle de Mayorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y refterons, &, fi nous ne nous y plaifons point, nous reviendrons en Efpagne.

J'acceptai volontiers la propofition. Nous nous joignîmes, le jeune Moralès & moi, aux officiers du comte, & nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitarre, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne penfois plus à rien qu'à l'ifle de Mayorque, & Luis Moralès étoit dans la même difpofition. Il fembloit que nous euffions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité : nous voulions paffer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en refpect. Enfin nous nous embarquâmes gaiement, & nous nous flattions d'être bientôt à Mayorque. Mais, à peine fûmes-nous hors du golfe d'Alicante, qu il furvint une bourrafque

effroyable. J'aurois, dans cet endroit de mon récit, une occafion de vous faire une belle defcription de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, fiffler les vents, foulever les flots, *& cætera*. Mais, laiffant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, & nous obligea de relâcher à la pointe de l'ifle de la Cabrera. C'eft une ifle déferte, où il y a un petit fort, qui étoit alors gardé par cinq ou fix foldats, & par un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit paffer là plufieurs jours à raccommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes diverfes fortes d'amufemens, pour éviter l'ennui. Chacun fuivoit fes inclinations : les uns jouoient à la prime, les autres s'amufoient autrement, & moi j'allois me promener dans l'ifle avec ceux de nos cavaliers qui aimoient la promenade : c'étoit là mon plaifir. Nous fautions de rocher en rocher, car le terrain eft inégal, plein de pierres partout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous confidérions ces lieux fecs et arides, & que nous admirions le caprice de la nature qui fe montre féconde & ftérile où il lui plaît, notre odorat fut faifi, tout à coup, d'une fenteur agréable. Nous nous tournâmes auffi-tôt du côté de l'orient, d'où venoit cette odeur, & nous aperçûmes avec étonnement, entre des rochers, un grand rond de verdure de chèvrefeuilles plus beaux & plus odorans que ceux même

qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumoient l'air aux environs, & il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large & peu sombre. Nous descendîmes au fond, en tournant par des dégrés de pierres dont les extrémités étoient parées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fûmes en bas, nous vîmes serpenter, sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiroient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, & qui se perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire, & nous la trouvâmes si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable. Et, lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte. Mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissoit, en ami, de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Hé! pourquoi cela? lui dis-je : y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corsaires d'Alger & de Tripoli descendent quelquefois dans cette isle, & viennent faire provision

d'eau à cette fontaine. Ils y furprirent un jour deux foldats de ma garnifon, qu'ils firent efclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-férieux, il ne put nous perfuader. Nous crûmes qu'il plaifantoit. Et, dès le lendemain, je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même fans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralès ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, auffi bien que fon frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous defcendîmes au fond de l'antre comme le jour précédent, & nous fîmes rafraîchir, dans les ruiffeaux, quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieufement, en jouant de la guitarre, & en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plufieurs hommes qui avoient des mouftaches épaiffes, des turbans & des habits à la turque. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage & le commandant du fort qui s'étoient ainfi déguifés pour nous faire peur. Prévenus de cette penfée, nous nous mîmes à rire, & nous en laiffâmes defcendre jufqu'à dix, fans fonger à notre défenfe. Nous fûmes bientôt triftement défabufés, & nous connûmes que c'étoit un corfaire qui venoit, avec fes gens, nous enlever. Rendez-vous, chiens, nous cria-t-il en langue caftillane; ou bien vous allez tous mourir. En même temps, les hommes qui l'accompagnoient

nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils portoient. Et nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance ; mais nous fûmes assez sages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'esclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes, & conduire à son vaisseau qui n'étoit pas loin de là. Puis, mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fûmes justement punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La première chose que fit le corsaire fut de nous fouiller & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui ! Les deux cents pistoles des bourgeois de Placentia, les cent que Moralès avoit reçues de Jérôme de Moyadas, et dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroissoit tout réjoui, et le bourreau ne se contentoit pas de nous enlever nos espèces, il nous insultoit par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, & pour se moquer de nous d'une autre façon, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ses gens avoient eu soin d'emporter. Il se mit à les vuider avec eux, & à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce tems-là, mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui se passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'isle de Mayorque où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, &, moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ses plaisanteries ; ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit. Et, dans le fond, au lieu de gémir & de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience, & s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarre. Voyons ce que tu sçais faire. Je lui obéis, dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à jouer de la guitarre, d'une manière qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, & l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau témoignèrent, par des gestes admiratifs, le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre : ce qui me fit juger qu'en matière de musique, ils n'étoient pas sans goût. Le pirate me dit à l'oreille que je ne serois pas malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très-supportable.

Je fentis quelque joie à ces paroles. Mais toutes flatteufes qu'elles étoient, je ne laiffois pas d'avoir des inquiétudes fur l'occupation dont le corfaire me faifoit fête. J'appréhendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de perfonnes affemblées pour nous voir, & nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils pouffèrent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentiffoit du fon confus des trompettes, des flûtes morifques, & d'autres inftrumens dont on fe fert en ce pays-là ; ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La caufe de ces réjouiffances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la ville. On avoit ouï dire que le renégat Méhémet, ainfi fe nommoit notre pirate, avoit péri en attaquant un gros vaiffeau génois ; de forte que tous fes parens & fes amis, informés de fon retour, s'empreffoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduifit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman, où un écrivain chrétien, nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion & nos talens. Alors Méhémet me montrant au bacha, lui vanta ma voix, & lui dit qu'avec tout cela je jouois de la guitarre à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choifir pour fon fer-

vice. Je fus donc réfervé pour fon férail, où l'on me conduifit pour m'inftaller dans l'emploi qui m'étoit deftiné. Les autres captifs furent menés dans une place publique, & vendus fuivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaiffeau m'arriva. J'éprouvai un heureux fort. Je ne fus point livré aux gardes des prifons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman bacha, par diftinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou fix efclaves de qualité, qui devoient inceffamment être rachetés, & à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du foin d'arrofer, dans les jardins, les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation. Auffi j'en rendis grace à mon étoile, & je preffentis, fans fçavoir pourquoi, que je ne ferois pas malheureux chez Soliman.

Ce bacha, il faut que j'en faffe le portrait, étoit un homme de quarante ans, bien fait de fa perfonne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachemirienne, qui, par fon efprit & par fa beauté, s'étoit acquis un empire abfolu fur lui. Il l'aimoit jufqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête nouvelle, tantôt d'un concert de voix & d'inftrumens, & tantôt d'une comédie à la manière des Turcs; ce qui fuppofe des poëmes dramatiques où la pudeur & la bienféance n'étoient pas plus refpectées que les règles d'Ariftote [11]. La favorite qui s'appelloit

Farrukhnaz, aimoit paſſionnément ces ſpectacles. Elle faiſoit même quelquefois repréſenter, par ſes femmes, des pièces arabes devant le bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même, & charmoit tous les ſpectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans ſon action. Un jour que j'étois parmi les muſiciens à une de ces repréſentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitarre, & de chanter tout ſeul dans un entre-acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman. Il m'applaudit, non-ſeulement par des battemens de mains, mais même de vive voix. Et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arroſois les orangers dans les jardins, il paſſa près de moi un eunuque qui, ſans s'arrêter ni me rien dire, jetta un billet à mes pieds. Je le ramaſſai avec un trouble mêlé de plaiſir & de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être aperçu des fenêtres du ſérail, &, me cachant derrière des caiſſes d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un aſſez grand prix, & ces paroles en bon caſtillan : « Jeune chrétien, rends graces au ciel de ta captivité. L'amour & la fortune la rendront heureuſe ; l'amour, ſi tu es ſenſible aux charmes d'une belle perſonne, & la fortune, ſi tu as le courage de mépriſer toutes ſortes de périls. »

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la ſultane favorite ; le ſtile & le dia-

mant me le perfuadèrent. Outre que je ne fuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtreffe d'un grand feigneur, & plus encore l'efpérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le deffein d'éprouver cette avanture, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon chemin en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt, en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins, car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même eunuque qui avoit paffé près de moi, repaffa & me dit : Chrétien, as-tu fait tes réflexions ? & auras-tu la hardieffe de me fuivre ? Je répondis qu'oui. Hé bien ! reprit-il, le ciel te conferve ! Tu me reverras demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laiffer conduire. En parlant de cette forte, il fe retira. Le jour fuivant, je le vis en effet reparoître fur les huit heures du matin. Il me fit figne d'aller à lui. Je le joignis, & il me mena dans une falle où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque & lui venoient d'apporter là, & qu'ils devoient porter chez la fultane, pour fervir à la décoration d'une pièce arabe qu'elle préparoit pour le bacha.

Les deux eunuques, me voyant difpofé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de tems. Ils déroulèrent la toile, me firent

mettre dedans tout de mon long, puis, au hafard de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau, & m'enveloppèrent dedans : enfuite, la prenant chacun par un bout, ils me portèrent ainfi impunément jufques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit feule, avec une vieille efclave dévouée à fes volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile, et Farrukhnaz, à ma vue, fit éclater des tranfports de joie qui découvroient bien le génie des femmes de fon pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout à coup tranfporté dans l'appartement fecret des femmes, fans fentir un peu de frayeur. La dame s'en aperçut bien, &, pour diffiper ma crainte : Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour fa maifon de campagne. Il y fera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me raffurèrent & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, pourfuivit-elle, & je prétens adoucir la rigueur de votre efclavage. Je vous crois digne des fentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique fous les habits d'un efclave, vous avez un air noble & galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une perfonne du commun. Parlez-moi confidemment. Dites-moi qui vous êtes. Je fçais bien que les captifs qui ont de la naiffance déguifent leur condition pour être rachetés à meilleur marché.

Mais vous êtes difpenfé d'en ufer de la forte avec moi, & même ce feroit une précaution qui m'offenferoit, puifque je vous promets votre liberté. Soyez donc fincère, & m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maifon. Effectivement, madame, lui répondis-je, il me fiéroit mal de payer vos bontés de diffimulation. Vous voulez abfolument que je vous découvre ma qualité. Il faut vous fatisfaire. Je fuis fils d'un grand d'Efpagne. Je difois peut-être la vérité. Du moins la fultane le crut. Et, s'applaudiffant d'avoir jetté les yeux fur un cavalier d'importance, elle m'affura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous viffions en particulier. Nous eûmes enfemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amufante. Elle fçavoit plufieurs langues, & furtout la caftillane qu'elle parloit affez bien. Lorfqu'elle jugea qu'il étoit temps de nous féparer, je me mis, par fon ordre, dans une grande corbeille d'ofier couverte d'un ouvrage de foie fait de fa main. Puis les deux efclaves qui m'avoient apporté furent appellés, & ils me remportèrent comme un préfent que la favorite envoyoit au bacha ; ce qui eft facré, pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes, Farrukhnaz & moi, d'autres moyens encore de nous parler, & cette aimable captive m'infpira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence

fut fecrète pendant deux mois, quoiqu'il foit fort difficile que, dans un férail, les myftères amoureux échappent long-temps aux argus. Mais un contre-temps dérangea nos petites affaires, & ma fortune changea de face entièrement. Un jour que, dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un fpectacle, j'avois été introduit chez la fultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, furvint. Il entra fi brufquement dans l'appartement de fa favorite, que la vieille efclave eut à peine le temps de nous avertir de fon arrivée. J'eus encore moins le loifir de me cacher : ainfi je fus le premier qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, & fes yeux tout à coup s'allumèrent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à fon dernier moment, & je m'imaginois être déjà dans les fupplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus, à la vérité, qu'elle étoit effrayée. Mais, au lieu d'avouer fon crime, & d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences fans doute me condamnent, & je femble vous faire une trahifon digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif, &, pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me ferois fervie fi j'euffe eu pour lui un amour bien violent. Cependant, & j'en attefte notre

Grand Prophète, malgré ces démarches, je ne vous ſuis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet eſclave chrétien pour le détacher de ſa ſecte, & l'engager à ſuivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une réſiſtance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ſes préjugés, & il vient de me promettre qu'il embraſſera le mahométiſme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, ſans avoir égard à la conjoncture dangereuſe où je me trouvois. Mais dans l'accablement où j'avois l'eſprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, & tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit & confus. Je ne pus proférer une parole, & le bacha perſuadé par mon ſilence que ſa maîtreſſe ne diſoit rien qui ne fût véritable, ſe laiſſa déſarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offenſé, & que l'envie de faire une choſe agréable au Prophète a pu vous engager à haſarder une action ſi délicate. J'excuſe donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout à l'heure le turban. Auſſitôt il fit venir un marabout. On me revêtit d'un habit à la turque. Je fis tout ce qu'on voulut, ſans que j'euſſe la force de m'en défendre; ou, pour mieux dire, je ne ſçavois ce que je faiſois dans le déſordre où étoient mes ſens. Que de chrétiens auroient été auſſi lâches que moi dans cette occaſion!

Après la cérémonie, je ſortis du ſérail, pour

aller, ſous le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la ſultane; mais un de ſes eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de ſa part des pierreries pour deux mille ſultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'aſſuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuſe complaiſance que j'avois eue, de me faire mahométan pour lui ſauver la vie. Véritablement, outre les préſens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins, par ſon canal, un emploi plus conſidérable que le premier, & je devins, en moins de ſix à ſept années, un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que, ſi j'aſſiſtois aux prières que les muſulmans font dans leurs moſquées, & rempliſſois les autres devoirs de leur religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conſervois une volonté déterminée de rentrer dans le ſein de l'Egliſe. Et, pour cet effet, je me propoſois de me retirer un jour en Eſpagne ou en Italie avec les richeſſes que j'aurois amaſſées. En attendant, je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maiſon. J'avois des jardins ſuperbes, un grand nombre d'eſclaves, & de fort jolies femmes dans mon ſérail. Quoique l'uſage du vin ſoit défendu, en ce pays-là, aux mahométans, ils ne laiſſent pas, pour la plupart, d'en boire en ſecret. Pour moi, j'en buvois ſans façon, comme font tous les renégats. Je me ſouviens que j'avois deux com-

pagnons de débauche, avec qui je paſſois ſouvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens, &, dans cette opinion, je vivois avec eux ſans contrainte. Un ſoir, je les invitai à ſouper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois paſſionnément. Nous lavâmes ſon corps & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'obſerve aux funérailles des mahométans. Ce que nous en faiſions n'étoit pas pour tourner en ridicule la religion muſulmane : c'étoit ſeulement pour nous réjouir, & ſatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me penſa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monſieur le cadi veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. Apprenez-moi, de grace, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un marchand arabe, qui ſoupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commiſe à l'occaſion d'un chien que vous avez enterré. Vous ſçavez bien de quoi il s'agit. C'eſt pour cela que je vous ſomme de comparoître aujourd'hui devant ce juge. Faute de quoi je vous avertis qu'il ſera procédé criminellement contre vous. Il ſortit

en achevant ces paroles, & me laiſſa fort étourdi de ſa ſommation. L'Arabe n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La choſe néanmoins méritoit quelque attention. Je connoiſſois le cadi pour un homme ſévère en apparence, mais au fond peu ſcrupuleux, & de plus avare. Je mis deux cents ſultanins d'or dans ma bourſe, & j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans ſon cabinet, & me dit d'un air rébarbatif : Vous êtes un impie, un ſacrilége, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un muſulman ! quelle profanation ! Eſt-ce donc ainſi que vous reſpectez nos cérémonies les plus ſaintes ? & ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monſieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un ſi mauvais rapport, ce faux ami, eſt complice de mon crime ; ſi c'en eſt un d'accorder les honneurs de la ſépulture à un fidèle domeſtique, à un animal qui poſſédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les perſonnes de mérite & de diſtinction, qu'en mourant même, il a voulu leur donner des marques de ſon amitié. Il leur laiſſe tous ſes biens par un teſtament qu'il a fait, & dont je ſuis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre, & il ne vous a point oublié, monſeigneur, pourſuivis-je, en tirant ma bourſe : voilà deux cents ſultanins d'or qu'il m'a chargé de vous re-

mettre. Le cadi, à ce difcours, perdit fa gravité. Il ne put s'empêcher de rire. Et, comme nous étions feuls, il prit fans façon la bourfe, & me dit en me renvoyant : Allez, feigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de confidération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen. Et, fi cela ne me rendit pas plus fage, j'en devins du moins plus circonfpect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choifis, pour boire avec moi, un jeune gentilhomme de Livourne qui étoit mon efclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne reffemblois point aux autres renégats, qui font plus fouffrir de maux aux efclaves chrétiens que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient affez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, fi doucement, que quelquefois ils me difoient qu'ils appréhendoient plus de changer de patron, qu'ils ne foupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les perfonnes qui font dans l'efclavage.

Un jour, les vaiffeaux du bacha revinrent avec des prifes confidérables. Ils amenoient plus de cent efclaves de l'un & de l'autre fexe, qu'ils avoient enlevés fur les côtes d'Efpagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, & tout le refte fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faifoit, & j'achetai une fille efpagnole de dix à douze ans ; elle pleu-

roit à chaudes larmes, & se désespéroit. J'étois surpris de la voir, à son âge, si sensible à sa captivité. Je lui dis, en castillan, de modérer son affliction, & je l'assurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du sort, &, de temps en temps, elle s'écrioit d'un air attendri : O ma mère ! pourquoi sommes-nous séparées ? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit sa vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui, les yeux baissés, attendoit, dans un morne silence, que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa mère. Hélas ! oui, seigneur, me répondit-elle : au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point. Hé bien ! mon enfant, lui dis-je, si, pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même temps, je m'approchai de la mère, pour la marchander ; mais je ne l'eus pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste ciel ! dis-je en moi-même, c'est ma mère : je n'en sçaurois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans

les objets qui l'environnoient, ſoit que mon habit me déguiſât, ou bien que je fuſſe changé depuis douze années que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir auſſi achetée, je la menai avec ſa fille à ma maiſon.

Là, je voulus leur donner le plaiſir d'apprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, eſt-il poſſible que mon viſage ne vous frappe point ? Ma mouſtache & mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël, votre fils ? Ma mère treſſaillit à ces paroles, me conſidéra, me reconnut, & nous nous embraſſâmes tendrement. J'embraſſai enſuite ſa fille qui ne ſçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frère que je ne ſçavois que j'avois une ſœur. Avouez, dis-je à ma mère, que, dans toutes vos pièces de théâtre, vous n'avez pas une reconnoiſſance auſſi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle en ſoupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir ; mais ma joie ſe convertit en douleur. Dans quel état, hélas ! vous retrouvai-je ? Mon eſclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux..... Ah ! parbleu, madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicateſſe. J'aime cela dans une comédienne. Hé, bon Dieu ! ma mère, vous êtes donc bien changée, ſi ma métamorphoſe vous bleſſe ſi fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui repréſente ſur la ſcène un rôle de Turc. Quoique renégat, je ne ſuis pas plus muſulman

que je l'étois en Efpagne, &, dans le fond, je me fens toujours attaché à ma religion. Quand vous fçaurez toutes les avantures qui me font arrivées en ce pays-ci, vous m'excuferez. L'amour a fait mon crime. Je facrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous ; je vous en avertis. Une autre raifon encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaifir de me voir dans la fituation où je fuis. Vous vous attendiez à n'éprouver, dans Alger, qu'une captivité rigoureufe, & vous trouvez, dans votre patron, un fils tendre, refpectueux, & affez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jufqu'à ce que nous faififfions l'occafion de retourner fûrement en Efpagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe qui dit qu'à quelque chofe malheur eft bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puifque vous avez deffein de repaffer un jour dans votre pays, & d'y abjurer le mahométifme, je fuis toute confolée. Graces au ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener faine & fauve, en Caftille, votre fœur Béatrix. Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le pluftôt qu'il nous fera poffible, rejoindre le refte de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Efpagne d'autres marques de votre fécondité ? Non, dit ma mère ; je n'ai que vous deux d'enfans, & vous fçaurez que Béatrix eft le fruit d'un mariage des plus légitimes. Eh ! pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite fœur cet

avantage-là ſur moi? Comment avez-vous pu vous réſoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire, dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres temps, d'autres ſoins, mon fils, repartit-elle. Les hommes les plus fermes dans leurs réſolutions ſont ſujets à changer, & vous voulez qu'une femme ſoit inébranlable dans les ſiennes? Je vais, pourſuivit-elle, vous conter mon hiſtoire depuis votre ſortie de Madrid. Alors elle me fit le récit ſuivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration ſi curieuſe.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en ſouvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Leganez. Dans ce temps-là, le duc de Medina Celi me dit qu'il vouloit un ſoir ſouper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce ſeigneur. Il vint, & je lui plus. Il me demanda le ſacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai, dans l'eſpérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain, je reçus de lui des préſens qui furent ſuivis de pluſieurs autres qu'il me fit par la ſuite. Je craignois de ne pouvoir retenir long-temps dans mes chaînes un homme d'un ſi haut rang, & j'appréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des beautés fameuſes, dont il avoit auſſitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins

de goût à mes complaifances, il fembloit plutôt y trouver un plaifir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amufer & d'empêcher fon cœur, naturellement volage, de fe laiffer aller à fon penchant.

Il y avoit déjà trois mois qu'il m'aimoit, & j'avois lieu de me flatter que fon amour feroit de longue durée, lorfqu'une femme de mes amies & moi nous nous rendîmes à une affemblée où il étoit avec la ducheffe fon époufe. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'inftrumens qu'on y faifoit. Nous nous plaçâmes par hazard affez près de la ducheffe qui s'avifa de trouver mauvais que j'ofaffe paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de fes femmes qu'elle me prioit de fortir promptement. Je fis une réponfe brutale à la meffagère. La ducheffe irritée s'en plaignit à fon époux qui vint à moi lui-même, & me dit : Sortez Lucinde. Quand de grands feigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous, & toutes les fois que vous ferez affez infolentes pour vouloir vous mettre en comparaifon avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureufement le duc me tint ce cruel difcours d'un ton de voix fi bas qu'il ne fut point entendu des perfonnes qui étoient autour de

nous. Je me retirai toute honteuſe, & je pleurai de dépit d'avoir eſſuyé cet affront. Pour ſurcroît de chagrin, les comédiens & les comédiennes apprirent cette avanture dès le ſoir même. On diroit qu'il y a, chez ces gens-là, un démon qui ſe plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante? une comédienne vient-elle de paſſer bail avec un riche galant? la troupe en est auſſitôt informée. Tous mes camarades ſçurent donc ce qui s'étoit paſſé au concert, & Dieu ſçait s'ils ſe réjouirent bien à mes dépens! Il règne parmi eux un esprit de charité, qui ſe manifeſte dans ces ſortes d'occaſions. Je me mis pourtant au-deſſus de leurs caquets, & je me conſolai de la perte du duc de Medina Celi; car je ne le revis plus chez moi, & j'appris même peu de jours après, qu'une chanteuſe en avoit fait la conquête.

Lorſqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne ſçauroient lui manquer, & l'amour d'un grand ſeigneur, ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obſédée d'adorateurs, ſitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avoit ceſſé de me voir. Les rivaux que je lui avois ſacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule ſur les rangs, & je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous

les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand, gentilhomme du duc d'Offune, me parut un des plus empreſſés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable; mais il s'attira mon attention par un millier de piſtoles qu'il avoit amaſſées au ſervice de ſon maître, & qu'il prodigua pour mériter d'être ſur la liste des amans fortunés. Ce bon ſujet ſe nommoit Brutandorff. Tant qu'il fit de la dépenſe, je le reçus favorablement; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le ſpectacle. J'étois derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il ſe mit en colère, & me donna un ſoufflet en franc Allemand. Je pouſſai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus ſur le théâtre, &, m'adreſſant au duc d'Offune qui étoit ce jour-là à la comédie avec la ducheſſe ſa femme, je lui demandai juſtice des manières germaniques de ſon gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, & dit qu'il entendroit les parties quand on auroit achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me préſentai fort émue devant le duc, & j'expoſai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour ſa défense. Il dit qu'au lieu de ſe repentir de ce qu'il avoit fait, il était homme à recommencer. Parties ouïes, le duc d'Offune dit au Germain : Brutandorff, je vous chasse de chez moi,

& vous défends de paroître à mes yeux; non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître & à votre maîtresse, & avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassait pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'immaginois qu'une pareille offense, faite à une comédienne, devoit être aussi sévèrement punie qu'un crime de lèse-majesté, & j'avois compté que le gentilhomme subiroit une peine afflictive. Ce désagréable événement me détrompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent. Cela me dégoûta du théâtre. Je résolus de l'abandonner, et d'aller vivre loin de Madrid. Je choisis la ville de Valence pour lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognito*, avec la valeur de vingt mille ducats, que j'avois tant en argent qu'en pierreries : ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avois dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, & pris pour mes domestiques une femme & un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, & je dis que je venois m'établir à Valence sur la réputation que ce séjour avoit d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyois que

très-peu de monde, & je tenois une conduite ſi régulière, qu'on ne me ſoupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le ſoin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un cavalier aſſez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un noble fort endetté ; ce qui n'eſt pas plus rare dans le royaume de Valence que dans beaucoup d'autres pays.

Ce ſeigneur hidalgo, trouvant ma perſonne à ſon gré, voulut ſçavoir ſi d'ailleurs j'étois ſon fait. Il découpla des griſons pour courir aux enquêtes, & il eut le plaiſir d'apprendre par leur rapport qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une douairière aſſez opulente. La deſſus, jugeant que je lui convenois, il envoya bientôt chez moi une bonne vieille qui me dit de ſa part que, charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit ſa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, ſi je voulois bien devenir ſa femme. Je demandai trois jours pour me conſulter là-deſſus. Je m'informai du gentilhomme, & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ſes affaires, me détermina ſans peine à l'épouſer peu de temps après.

Don Manuel de Xerica (c'eſt ainſi que mon époux s'appeloit) me mena d'abord à ſon château qui avoit un air antique dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ſes ancêtres l'avoit au-

trefois fait bâtir, & il concluoit de là qu'il n'y avoit point de maifon plus ancienne, en Efpagne, que celle de Xerica. Mais un fi beau titre de nobleffe alloit être détruit par le temps. Le château, étayé en plufieurs endroits, menaçoit ruine. Quel bonheur, pour don Manuel, de m'avoir époufée ! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, & le refte fervit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainfi dire, dans un nouveau monde, changée en nymphe de château, en dame de paroiffe. Quelle métamorphofe ! J'étois trop bonne actrice pour ne pas bien foutenir la fplendeur que mon rang répandoit fur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faifoient concevoir, dans le village, une haute opinion de ma naiffance. Qu'on fe feroit égayé à mes dépens, fi l'on eût été au fait fur mon compte ! La nobleffe des environs m'aurait donné mille brocards, & les payfans auroient bien rabattu des refpects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déjà près de fix années que je vivois fort heureufe avec don Manuel, lorfqu'il mourut. Il me laiffa des affaires à débrouiller, & votre fœur Béatrix qui avoit quatre ans paffés. Le château qui étoit notre unique bien, fe trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers dont le principal fe nommoit Bernard Aftuto [12]. Qu'il foutenoit bien fon nom ! Il exerçoit à Valence une charge de procureur,

qu'il rempliſſoit en homme conſommé dans la procédure, & même il avoit étudié en droit pour apprendre à mieux faire des injuſtices. Le terrible créancier! Un château, ſous la griffe d'un ſemblable procureur, eſt comme une colombe dans les ſerres d'un milan. Auſſi le ſeigneur Aſtuto, dès qu'il ſçut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le ſiége du château. Il l'auroit indubitablement fait ſauter par les mines que la chicane commençoit à faire, ſi mon étoile ne s'en fût mêlée; mais mon bonheur voulut que l'aſſiégeant devînt mon eſclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au ſujet de ſes pourſuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour, & l'envie de ſauver ma terre me fit eſſayer ſur lui tous les airs de viſage qui m'avoient tant de fois ſi bien réuſſi. Avec tout mon ſçavoir-faire, je craignois de rater le procureur. Il étoit ſi enfoncé dans ſon métier, qu'il ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion. Cependant, ce ſournois, ce grimaud, ce gratte-papier, prenoit plus de plaiſir que je ne penſois à me regarder. Madame, me dit-il, je ne ſçais point faire l'amour. Je me ſuis toujours tellement appliqué à ma profeſſion, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us & coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'eſſentiel. Et, pour venir au fait, je vous dirai que, ſi vous voulez m'épouſer, nous brûlerons toute la procédure :

j'écarterai les créanciers qui ſe ſont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la propoſition. Le procureur tint ſa promeſſe. Il tourna ſes armes contre les autres créanciers, & m'aſſura la poſſeſſion de mon château. C'étoit peut-être la première fois de ſa vie qu'il eût bien ſervi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc procureuſe, ſans toutefois ceſſer d'être dame de paroiſſe. Mais ce nouveau mariage me perdit dans l'eſprit de la nobleſſe de Valence. Les femmes de qualité me regardèrent comme une perſonne qui avait dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeoiſes, ce qui ne laiſſa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée, depuis ſix ans, à ne fréquenter que des dames de diſtinction. Je m'en conſolai pourtant bientôt. Je fis connoiſſance avec une greffière & deux procureuſes, dont les caractères étoient fort plaiſans. Il y avoit, dans leurs manières, un ridicule qui me réjouiſſoit. Ces petites demoiſelles ſe croyoient des femmes hors du commun. Hélas! diſois-je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier, voilà le monde! Chacun s'imagine être au-deſſus de ſon voiſin. Je penſois qu'il n'y avoit que les comédiennes qui ſe méconnuſſent. Les bourgeoiſes, à ce que je vois, ne

ſont pas plus raiſonnables. Je voudrois, pour les punir, qu'on les obligeât à garder, dans leurs maiſons, les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie! elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le ſeigneur Bernard Aſtuto tomba malade, & mourut ſans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épouſant, & celui que je poſſédois déjà, je me vis une riche douairière. Auſſi j'en avois la réputation. Et ſur ce bruit, un gentilhomme ſicilien, nommé Colifichini, réſolut de s'attacher à moi pour me ruiner, ou pour m'épouſer. Il me laiſſa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Eſpagne, &, après avoir ſatisfait ſa curioſité, il attendoit, diſoit-il, à Valence, l'occaſion de repaſſer en Sicile. Le cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait, quoique petit, & ſa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, &, je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De ſon côté, le petit fripon ſe montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous ſerions mariés ſur le champ, ſi la mort du procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter ſitôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois miſe dans le goût des hyménées, je gardois des meſures avec le monde.

Nous convînmes donc de différer notre ma-

riage de quelque temps, par bienſéance. Cependant Colifichini me rendoit des ſoins, & ſon amour, loin de ſe ralentir, ſembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en aperçus, & il ne manqua plus d'eſpèces. Outre que j'avois preſque deux fois ſon âge, je me ſouvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeuneſſe, & je regardois ce que je donnois comme une façon de reſtitution qui acquittoit ma conſcience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut poſſible le temps que le reſpect humain preſcrit aux veuves pour ſe remarier. Lorſqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes enſuite dans mon château, où je puis dire que nous vécûmes, pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas ! nous n'étions pas unis tous deux pour être longtemps ſi heureux ! Une pleuréſie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère : Hé quoi ! madame, lui dis-je, votre troiſième époux mourut encore ? Il faut que vous ſoyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils ? me répondit-elle. Puis-je prolonger des jours que le ciel a comptés ? Si j'ai perdu trois maris, je n'y ſçaurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'eſt le procureur. Comme je ne l'avois épouſé

que par intérêt, je me confolai facilement de fa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que, quelques mois après fa mort, je voulus aller voir par moi-même, auprès de Palerme, une maifon de campagne qu'il m'avoit affignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille, pour paffer en Sicile. Mais nous avons été prifes fur la route par les vaiffeaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureufement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre. Sans cela, nous ferions tombées entre les mains de quelque patron barbare, qui nous auroit maltraitées, & chez qui, peut-être, nous aurions été toute notre vie en efclavage, fans que vous euffiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère. Après quoi, meffieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maifon, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit ; ce qui fe trouva fort de fon goût. Elle avoit une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit abfolument un amant ou un mari. Elle jetta d'abord les yeux fur quelques-uns de mes efclaves. Mais Hally Pegelin, renégat grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bientôt toute fon attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini, & elle étoit fi ftilée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le fecret de charmer encore celui-

là. Je ne fis pas femblant de m'apercevoir de leur intelligence. Je ne fongeois alors qu'à m'en retourner en Efpagne. Le bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaiffeau pour aller en courfe faire le pirate. Cet armement m'occupoit, et, huit jours devant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger inceffamment ; nous allons perdre de vue ce féjour que vous déteftez.

Ma mère pâlit à ces paroles, & garda un filence glacé. J'en fus étrangement furpris. Que vois-je ? lui dis-je. D'où vient que vous m'offrez un vifage épouvanté ? Il femble que je vous afflige, au lieu de vous caufer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout difpofé pour notre départ. Eft-ce que vous ne fouhaiteriez pas de repaffer en Efpagne ? Non, mon fils, je ne le fouhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je ? m'écriai-je avec douleur. Ah ! dites plutôt que c'eft l'amour qui vous en détache. Quel changement ! O ciel ! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui fe préfentoit à vos regards vous étoit odieux. Mais Hally Pegelin vous a mife dans une autre difpofition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde. J'aime ce renégat, & j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet ! interrompis-je avec horreur. Vous, époufer un mufulman ! Vous oubliez que vous êtes chrétienne,

ou plutôt vous ne l'avez été jufqu'ici que de nom. Ah ! ma mère, que me faites-vous envifager ! Vous avez réfolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par néceffité.

Je lui tins bien d'autres difcours encore pour la détourner de fon deffein. Mais je la haranguai fort inutilement. Elle avoit pris fon parti. Elle ne fe contenta pas même de fuivre fon mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce renégat : elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y oppofai. Ah ! malheureufe Lucinde ! lui dis-je, fi rien n'eft capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute feule à la fureur qui vous poffède. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jetter. Lucinde s'en alla fans répliquer. Je crus qu'un refte de raifon l'éclairoit & l'empêchoit de s'obftiner à demander fa fille. Que je connoiffois mal ma mère ! Un de mes efclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pegelin vient de me faire une confidence dont vous ne fçauriez trop tôt profiter. Votre mère a changé de religion. Et, pour vous punir de lui avoir refufé Béatrix, elle a formé la réfolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon efclave me difoit. J'avois eu le temps d'étudier la dame, & je m'étois aperçu qu'à force de jouer des rôles

fanguinaires dans les tragédies, elle s'étoit familiarifée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait brûler tout vif, & je ne crois pas qu'elle eût été plus fenfible à ma mort qu'à la cataftrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc point négliger l'avis que me donnoit mon efclave. Je preffai mon embarquement. Je pris des Turcs, felon la coutume des corfaires d'Alger qui vont en courfe ; mais je n'en pris feulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre fufpect, & je fortis du port, le pluftôt qu'il me fut poffible, avec tous mes efclaves & ma fœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oublai pas d'emporter en même temps ce que j'avois d'argent & de pierreries : ce qui pouvoit monter à la valeur de fix mille ducats. Lorfque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous affurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes efclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent fi favorable, que nous gagnâmes en peu de temps les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureufement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon efclave Azarini fe trouva, par hazard ou par curiofité, parmi les fpectateurs. Il confidéroit attentivement tous mes captifs, à mefure qu'ils mettoient pied à terre. Mais, quoiqu'il cherchât en eux les traits de fon fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de tranfports !

que d'embraſſemens ſuivirent leur reconnoiſſance, quand ils vinrent tous deux à ſe reconnoître !

Sitôt qu'Azarini eut appris à ſon père qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je paſſerai ſous ſilence le détail de mille choſes qu'il me fallut faire pour rentrer dans le ſein de l'Égliſe ; je dirai ſeulement que j'abjurai le mahométiſme de meilleure foi que je ne l'avois embraſſé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaiſſeau, & donnai la liberté à tous mes eſclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les priſons de Livourne pour les échanger contre les chrétiens. Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toutes ſortes de bons traitemens. Le fils épouſa même ma sœur Béatrix qui n'étoit pas, à la vérité, un mauvais parti pour lui, puiſqu'elle étoit fille d'un gentilhomme, & qu'elle avoit le château de Xerica, que ma mère avoit pris ſoin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorſqu'elle voulut paſſer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque temps, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas ſans lettres de recommandation. Azarini le père avoit des amis à la cour du Grand-Duc, & il me recommandoit à eux comme un gentilhomme eſpagnol qui étoit ſon allié. J'ajoutai le *don* à mon nom, imitant

en cela bien des Efpagnols roturiers qui prennent fans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faifois donc appeler effrontément don Raphaël, et, comme j'avois apporté d'Alger de quoi foutenir dignement ma nobleffe, je parus à la cour avec éclat.

Les cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publièrent que j'étois une perfonne de qualité ; fi bien que leur témoignage & les airs que je me donnois me firent paffer, fans peine, pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux feigneurs qui me préfentèrent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince & à l'étudier. J'écoutai attentivement ce que les plus vieux courtifans lui difoient, &, par leurs difcours, je démêlai fes inclinations. Je remarquai entr'autres chofes qu'il aimoit les plaifanteries, les bons contes & les bons mots. Je me réglai là-deffus. J'écrivois tous les matins fur mes tablettes les hiftoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en fçavois une grande quantité. J'en avois, pour ainfi dire, un fac tout plein. J'eus beau, toutefois, les ménager, mon fac fe vuida peu à peu : de forte que j'aurois été obligé de me répéter ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthegmes, fi mon génie, fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fourni. Mais je compofai des contes galans & comiques qui divertirent fort le Grand-Duc ; &, ce qui

arrive ſouvent aux beaux eſprits de profeſſion, je mettois le matin, ſur mon agenda, des bons mots que je donnois l'après-dînée pour des impromptus.

Je m'érigeai même en poëte, & je conſacrai ma muſe aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Auſſi ne furent-ils pas critiqués. Mais, quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils euſſent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroiſſoit très-content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoi qu'il en ſoit, ce prince prit inſenſiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtiſans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réuſſirent point. Ils apprirent ſeulement que j'avois été renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au prince, dans l'eſpérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand-Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes avantures, que je ne lui déguiſai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il, après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépoſitaire de mes ſecrets, &, pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes miniſtres. C'eſt la

dame de ma cour la plus aimable, mais en même temps la plus vertueuſe. Renfermée dans ſon domeſtique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle ſemble ignorer le bruit que ſes charmes font dans Florence. Jugez ſi cette conquête eſt difficile. Cependant cette beauté, toute inacceſſible qu'elle eſt aux amans, a quelquefois entendu mes ſoupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler ſans témoins. Elle connoît mes ſentimens. Je ne me flatte point de lui avoir inſpiré de l'amour. Elle ne m'a point donné ſujet de former une auſſi agréable penſée. Je ne déſeſpère pas toutefois de lui plaire par ma conſtance & par la conduite myſtérieuſe que je prends ſoin de tenir.

La paſſion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'eſt connue que d'elle ſeule. Au lieu de ſuivre mon penchant ſans contrainte, & d'agir en ſouverain, je dérobe à tout le monde la connoiſſance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Maſcarini : c'eſt l'époux de la perſonne que j'aime. Le zèle & l'attachement qu'il a pour moi, ſes ſervices & ſa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de ſecret & de circonſpection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le ſein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de ſa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il eſt poſſible, l'ardeur dont je me ſens brûler ; car je ſuis perſuadé qu'il mourroit de douleur, s'il ſçavoit la confidence que je vous fais en ce moment.

Je cache donc mes démarches, & j'ai réfolu de me fervir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait fouffrir la contrainte que je m'impofe. Vous ferez l'interprète de mes fentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveille de cette commiffion. Liez commerce avec Mafcarini. Attachez-vous à gagner fon amitié. Introduifez-vous chez lui, & vous ménagez la liberté de parler à fa femme. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je fuis affuré que vous ferez avec toute l'adreffe & la difcrétion que demande un emploi fi délicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon poffible pour répondre à fa confiance & contribuer au bonheur de fes feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Mafcarini, & j'en vins à bout fans peine. Charmé de voir fon amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maifon me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de fon époufe. Et j'ofe dire que je me compofai fi bien, qu'il n'eut pas le moindre foupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il eft vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien. Il fe repofoit fur la vertu de fa Lucrèce, &, s'enfermant dans fon cabinet, il me laiffoit fouvent feul avec elle. Je fis d'abord les chofes rondement. J'entretins la dame de l'amour du Grand-Duc, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne

me parut pas éprise de lui, & je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ses soupirs. Elle prenoit plaisir à les entendre, sans vouloir y répondre. Elle avoit de la sagesse, mais elle étoit femme, & je remarquois que sa vertu cédoit insensiblement à l'image superbe de voir un souverain dans ses fers. Enfin le prince pouvoit justement se flatter que, sans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucrèce rendue à son amour. Un incident toutefois, auquel il se feroit le moins attendu, détruisit ses espérances, comme vous allez l'apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude, bonne ou mauvaise, chez les Turcs. Lucrèce étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le personnage d'ambassadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame, le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu de paroître choquée de mon audace, & de me répondre avec colère, elle me dit, en souriant : Avouez, don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidèle & fort zélé. Vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut assez louer. Madame, dis-je sur le même ton, n'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les réflexions. Je sçais bien qu'elles ne me sont pas favorables, mais je m'abandonne au sentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier confident de prince

qui ait trahi ſon maître en matière de galanterie. Les grands ſeigneurs ont ſouvent, dans leurs mercures, des rivaux dangereux. Cela ſe peut, reprit Lucrèce. Pour moi, je ſuis fière, & tout autre qu'un prince ne ſçauroit me toucher. Réglez-vous là-deſſus, pourſuivit-elle, en prenant ſon ſérieux, & changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos ; autrement vous pourriez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, & que je duſſe en profiter, je ne ceſſai pas d'entretenir de ma paſſion la femme de Maſcarini. Je la preſſai même, avec plus d'ardeur qu'auparavant, de répondre à ma tendreſſe, & je fus aſſez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors, s'offenſant de mes diſcours & de mes manières muſulmanes, me rompit en viſière. Elle me menaça de faire ſçavoir au Grand-Duc mon inſolence, en m'aſſurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour ſe changea en haine. Je réſolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avoit témoigné. J'allai trouver ſon mari, &, après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que ſa femme avoit avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuſe, pour rendre la ſcène plus intéreſſante. Le miniſtre, pour prévenir

tout accident, renferma, ſans autre forme de procès, ſon épouſe dans un appartement ſecret, où il la fit étroitement garder par des perſonnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'argus qui l'obſervoient et l'empêchoient de donner de ſes nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air triſte à ce prince qu'il ne devoit plus penſer à Lucrèce. Je lui dis que Maſcarini avoit ſans doute découvert tout, puiſqu'il s'aviſoit de veiller ſur ſa femme ; que je ne ſçavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me ſoupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adreſſe ; que la dame, peut-être, avoit elle-même avoué tout à ſon époux, & que, de concert avec lui, elle s'étoit laiſſé renfermer pour ſe dérober à des pourſuites qui alarmoient ſa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de ſa douleur, & je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait. Mais il n'étoit plus temps. D'ailleurs, je le confeſſe, je ſentois une maligne joie quand je me repréſentois la ſituation où j'avois réduit l'orgueilleuſe qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaiſir de la vengeance, qui eſt ſi doux à tout le monde, & principalement aux Eſpagnols, lorſqu'un jour le Grand-Duc, étant avec cinq ou ſix ſeigneurs de la cour & moi, nous dit : De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abuſé de la confidence de ſon prince,

& voulu lui ravir ſa maîtreſſe ? Il faudroit, dit un des courtiſans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'aſſommât & le fît mourir ſous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il ſe contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de quelle opinion eſt-il ? Je ſuis perſuadé que les Eſpagnols ne ſont pas moins ſévères que les Italiens dans de ſemblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penſer, que Maſcarini n'avoit pas gardé ſon ferment, ou que ſa femme avoit trouvé moyen d'inſtruire le prince de ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi. On remarquoit ſur mon viſage le trouble qui m'agitoit. Cependant, tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc : Seigneur, les Eſpagnols ſont plus généreux. Ils pardonneroient, en cette occaſion, au confident, & feroient naître, par cette bonté, dans ſon ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien ! me dit le prince, je me ſens capable de cette généroſité. Je pardonne au traître. Auſſi bien, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoiſſois point, & dont j'avois ſujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous.

Sortez inceſſamment de mes États, & ne paroiſſez plus devant moi. Je me retirai ſur le champ, moins affligé de ma diſgrace, que ravi d'en être quitte à ſi bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaiſſeau de Barcelone qui ſortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis don Raphaël dans cet endroit de ſon hiſtoire. Pour un homme d'eſprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me ſemble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Maſcarini l'amour du prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas à ſçavoir votre trahiſon. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde. Auſſi, malgré l'aſſurance que le miniſtre m'avoit donnée de ne me pas expoſer au reſſentiment du prince, je me propoſois de diſparoître au pluſtôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reſte des richeſſes que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois diſſipé la meilleure partie à Florence, en faiſant le gentilhomme eſpagnol. Je ne demeurai pas longtemps en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naiſſance, & je ſatisfis, le pluſtôt qu'il me fut poſſible, le déſir qui me preſſoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni où demeuroit une dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une

créature fort piquante. J'en attefte le feigneur Gil Blas qui l'a vue à Valladolid prefque dans le même temps. Elle avoit encore plus d'efprit que de beauté, & jamais avanturière n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle ne reffembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoiffance de leurs amans. Venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires? elle en partageoit les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à fon gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia fi étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de confidérables, & nous les mangeâmes en peu de temps. Nous ne fongions, par malheur, tous deux qu'à nous plaire, fans faire le moindre ufage des difpofitions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La mifère enfin réveilla nos génies que le plaifir avoit engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faifons diverfion, mon ami. Ceffons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve; je puis charmer quelque vieux feigneur. Si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez. J'allois vous faire la même propofition. J'y confens, ma reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous

nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens, sans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des petits-maîtres, ce qui suppose des amans qui n'avoient pas le sol, & moi, que des femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusoit à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant & tant, que le corrégidor en entendit parler, & ce juge, sévère en diable, chargea un de ses alguazils de nous arrêter. Mais l'alguazil, aussi bon que le corrégidor étoit mauvais, nous laissa le loisir de sortir de Madrid, pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tînmes d'abord notre industrie en bride, & nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour, un homme m'aborda dans la rue, me salua très-civilement, & me dit : Seigneur don Raphaël, me reconnoissez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, & j'étois alors garde du Grand-

Duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le ſervice de ce prince. Je ſuis venu en Eſpagne avec un Italien des plus ſubtils. Nous ſommes à Valladolid depuis trois ſemaines. Nous demeurons avec un Caſtillan & un Galicien, qui ſont ſans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons enſemble du travail de nos mains. Nous faiſons bonne chère, & nous nous divertiſſons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous ſerez agréablement reçu de mes confrères. Car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu ſcrupuleux de votre naturel, & profès dans notre ordre.

La franchiſe de ce fripon excita la mienne. Puiſque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne ſuis pas novice dans votre profeſſion, & ſi ma modeſtie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageuſement de moi. Mais je laiſſe là les louanges, & je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en ſuis pas indigne. Je n'eus pas ſitôt dit à cet ambidextre que je conſentois d'augmenter le nombre de ſes camarades, qu'il me conduiſit où ils étoient, & là je fis connoiſſance avec eux. C'eſt dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illuſtre

Ambroiſe de Lamela. Ces meſſieurs m'interrogèrent ſur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent ſçavoir ſi j'avois des principes. Mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient & qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés, lorſque, mépriſant la ſubtilité de ma main, comme une choſe trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'eſprit. Pour le leur perſuader, je leur racontai l'avanture de Jérôme de Moyadas; &, ſur le ſimple récit que j'en fis, ils me trouvèrent un génie ſi ſupérieur, qu'ils me choiſirent d'une commune voix pour leur chef. Je juſtifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, & dont je fus, pour ainſi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions beſoin d'une actrice pour nous ſeconder dans le beſoin, nous nous ſervions de Camille qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce temps-là, notre confrère Ambroiſe fut tenté de revoir ſa patrie. Il partit pour la Galice, en nous aſſurant que nous pouvions compter ſur ſon retour. Il contenta ſon envie. Et, comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos, pour y faire quelque coup, un hôtellier de ſa connoiſſance le mit au ſervice du ſeigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, pourſuivit don Raphaël en m'adreſſant la parole, vous ſçavez de quelle manière nous vous dévaliſâmes dans un hôtel garni de Valla-

dolid. Je ne doute pas que vous n'ayez ſoupçonné Ambroiſe d'avoir été le principal inſtrument de ce vol, & vous avez eu raiſon. Il vint nous trouver en arrivant. Il nous expoſa l'état où vous étiez, & meſſieurs les entrepreneurs ſe réglèrent là-deſſus. Mais vous ignorez les ſuites de cette avanture. Je vais vous en inſtruire. Nous enlevâmes, Ambroiſe & moi, votre valiſe, & tous deux, montés ſur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, ſans nous embarraſſer de Camille, ni de nos camarades qui furent ſans doute auſſi ſurpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de deſſein la ſeconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas ſorti ſans raiſon, nous paſſâmes par Zebreros, & continuâmes notre route juſqu'à Tolède. Notre premier ſoin, dans cette ville, fut de nous habiller fort proprement. Puis, nous donnant pour deux frères galiciens qui voyageoient par curioſité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois ſi accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aiſément, &, comme on éblouit d'ordinaire par la dépenſe, nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde, par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune. Je voulus ſçavoir qui elle étoit. J'appris qu'elle ſe nommoit Violante, & qu'elle avoit

époufé un cavalier qui, déjà las de fes careffes, couroit après celles d'une courtifane qu'il aimoit. Je n'eus pas befoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violante dame fouveraine de mes penfées.

Elle ne tarda guère à s'apercevoir de fa conquête. Je commençai à fuivre partout fes pas, & à faire cent folies, pour lui perfuader que je ne demandois pas mieux que de la confoler des infidélités de fon époux. La belle fit là-deffus fes réflexions, qui furent telles, que j'eus enfin le plaifir de connoître que mes intentions étoient approuvées. Je reçus d'elle un billet, en réponfe de plufieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui font d'une fi grande commodité en Efpagne & en Italie. La dame me mandoit que fon mari foupoit tous les foirs chez fa maîtreffe, & ne revenoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela fignifioit. Dès la même nuit, j'allai fous les fenêtres de Violante, & je liai avec elle une converfation des plus tendres. Avant que de nous féparer, nous convînmes que toutes les nuits, à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même manière, fans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous feroit permis d'exercer le jour.

Jufques-là, don Balthazar (ainfi fe nommoit l'époux de Violante) en avoit été quitte à bon marché. Mais je voulois aimer phyfiquement, & je me rendis un foir fous les fenêtres de la

dame, dans le deſſein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, ſi je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour ; ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais, comme j'arrivois, je vis venir, dans la rue, un homme qui ſembloit m'obſerver. En effet, c'étoit le mari qui revenoit de chez ſa courtiſane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui, remarquant un cavalier près de ſa maiſon, au lieu d'y rentrer, ſe promenoit dans la rue. J'y demeurai quelque temps, incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder don Balthazar, que je ne connoiſſois point & dont je n'étois pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laiſſez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit. J'aurai une autre fois la même complaiſance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même prière. Je ſuis amoureux d'une fille que ſon frère fait ſoigneuſement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici. Je ſouhaiterois qu'il n'y eût perſonne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous ſatisfaire tous deux ſans nous incommoder. Car, ajoutai-je en lui montrant ſa propre maiſon, la dame que je ſers loge là. Il faut même que nous nous ſecourions, ſi l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y conſens, repartit-il : je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons, s'il en eſt beſoin. A ces mots, il me quitta ; mais c'étoit pour mieux m'obſerver, ce que l'obſcurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi, je m'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bientôt, & nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de preſſer ma reine de m'accorder un entretien ſecret dans quelque endroit particulier. Elle réſiſta un peu à mes inſtances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois. Puis, me jettant un billet qu'elle tira de ſa poche : Tenez, me dit-elle, vous trouverez, dans cette lettre, la promeſſe d'une choſe dont vous m'importunez tant. Enſuite elle ſe retira, parce que l'heure à laquelle ſon mari revenoit ordinairement approchoit. Je ſerrai le billet, & je m'avançai vers le lieu où don Balthazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux qui s'étoit fort bien aperçu que j'en voulois à ſa femme, vint au-devant de moi, & me dit : Hé bien ! ſeigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune ? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait ? L'amour vous a-t-il favoriſé ? Hélas ! non, repartit-il. Le maudit frère de la beauté que j'aime eſt de retour d'une maiſon de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contre-temps m'a ſevré du plaiſir dont je m'étois flatté.

Nous nous fîmes, don Balthazar & moi, des proteſtations d'amitié, & nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la Grande place. Ce cavalier, après que nous fûmes ſéparés, entra chez lui, & ne fit nullement con-

noître à Violante qu'il sçût de ses nouvelles. Il se trouva, le jour suivant, dans la Grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié aussi perfides d'un côté que de l'autre. Ensuite, l'artificieux don Balthazar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-dessus une longue fable qu'il avoit composée, & tout cela, pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piége. J'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, & je lus ces paroles qu'il contenoit : « *J'irai demain dîner chez dona Inès. Vous sçavez où elle demeure. C'est dans la maison de cette fidèle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long-temps cette faveur que vous paroissez mériter.* »

Voilà, dit don Balthazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissoit pas, en parlant de la sorte, d'être un peu déconcerté, mais il déroba facilement à mes yeux son trouble & son embarras. J'étois si plein de mes espérances, que je ne me mettois guère en peine d'observer mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'aperçusse enfin de son agitation. Il courut

avertir fon beau-frère de cette avanture. J'ignore ce qu'il fe paffa entr'eux. Je fçais feulement que don Balthazar vint frapper à la porte de dona Inès, dans le temps que j'étois chez cette dame avec Violante. Nous fçûmes que c'étoit lui, & je me fauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus difparu, les femmes, que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, fe raffurèrent, & le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il fe douta bien qu'on m'avoit caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à dona Inès & à fa femme. C'eft une chofe qui n'eft pas venue à ma connoiffance.

Cependant, fans foupçonner encore que je fuffe la dupe de don Balthazar, je fortis en le maudiffant, & je retournai à la Grande place, où j'avois donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avoit auffi fes petites affaires, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, & me demanda, en riant, des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma nymphe chez dona Inès. Je ne fçais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaifirs fe plaît à les traverfer. Mais, tandis que, feul avec ma dame, je la preffois de faire mon bonheur, fon mari (que le ciel confonde!) eft venu frapper à la porte de fa maifon. Il a fallu promptement fonger à me retirer. Je fuis forti par une porte de derrière, en donnant à tous

les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes mefures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria don Balthazar qui fentoit une fecrète joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari. Je vous confeille de ne lui point faire de quartier. Oh! je fuivrai vos confeils, lui répliquai-je, & je puis vous affurer que fon honneur paffera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour fi peu de chofe; que je ne manque pas de me rendre fous fes fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire; qu'elle eft réfolue à me faire entrer chez elle, mais qu'à tout hazard j'aie la précaution de me faire efcorter par deux ou trois amis, de crainte de furprife. Que cette dame eft prudente! dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah! mon cher ami! m'écriai-je, tout tranfporté de joie, & jettant mes bras au col de don Balthazar, que je vous ai d'obligation! Je ferai plus, reprit-il : je connois un jeune homme, qui eft un Céfar. Il fera de la partie, & vous pourrez alors vous repofer hardiment fur une pareille efcorte.

Je ne fçavois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de fon zèle. Enfin j'acceptai les fecours qu'il m'offroit, &, nous donnant rendez-vous fous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous féparâmes. Il alla trouver fon beau-frère, qui étoit le Céfar en queftion. Et moi, je me promenai jufqu'au foir avec Lamela, qui, bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle don Balthazar entroit dans

mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baiſſée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit temps de me préſenter devant les fenêtres de Violante, Ambroiſe & moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme. Ils nous attendoient de pied ferme. Don Balthazar m'aborda, &, me montrant ſon beau-frère, il me dit : Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduiſez-vous chez votre maîtreſſe, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une eſpèce de duègne vint ouvrir. J'entrai, &, ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit derrière moi, je m'avançai dans une ſalle où étoit cette dame. Pendant que je la ſaluois, les deux traîtres, qui m'avoient ſuivi dans la maiſon, & qui en avoient fermé la porte ſi bruſquement après eux qu'Ambroiſe étoit reſté dans la rue, ſe découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargèrent tous deux en même temps. Mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un & l'autre de manière qu'ils ſe repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus ſûre pour ſe venger. Je perçai l'époux. Son beau-frère, le voyant hors de combat, gagna la porte que la duègne & Violante avoient

ouverte, pour fe fauver, tandis que nous nous battions. Je le pourfuivis jufques dans la rue, où je rejoignis Lamela, qui, n'ayant pu tirer un feul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne fçavoit précifément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous avions de meilleur, &, montant fur nos mules, nous fortîmes de la ville, fans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des fuites, & qu'on feroit, dans Tolède, des perquifitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie où, quelque temps après nous, il arriva un marchand de Tolède qui alloit à Segorbe. Nous foupâmes avec lui. Il nous conta l'avanture tragique du mari de Violante, et il étoit fi éloigné de nous foupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toute forte de queftions. Meffieurs, nous dit-il, comme je partois ce matin, j'ai appris ce trifte événement. On cherchoit partout Violante, et l'on m'a dit que le corrégidor, qui eft parent de don Balthazar, a réfolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je fçais.

Je ne fus guère alarmé des recherches du corrégidor de Tolède. Cependant je formai la réfolution de fortir promptement de la Caftille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrou-

vée avoueroit tout, & que, fur le portrait qu'elle feroit de ma perfonne à la juftice, on mettroit des gens à mes trouffes. Cela fut caufe que, dès le jour fuivant, nous évitâmes le grand chemin, par précaution. Heureufement Lamela connoiffoit les trois quarts de l'Efpagne, & fçavoit par quel détour nous pouvions fûrement nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui font devant cette ville, &, par des fentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir l'air d'un hermitage. Effectivement, c'étoit celui où vous êtes venu hier au foir me demander un afyle.

Pendant que j'en confidérois les environs qui offroient à ma vue un payfage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a fix ans que je paffai par ici. Dans ce temps-là, cette grotte fervoit de retraite à un vieil hermite, qui me reçut charitablement. Il me fit part de fes provifions. Je me fouviens que c'étoit un faint homme, & qu'il me tint des difcours qui penfèrent me détacher du monde. Il vit peut-être encore. Je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroife defcendit de deffus fa mule, & entra dans l'hermitage. Il y demeura quelques momens. Puis il revint, &, m'appellant : Venez, me dit-il, don Raphaël, venez voir une chofe très-touchante. Je mis auffitôt pied à terre. Nous attachâmes nos

mules à des arbres, & je ſuivis Lamela dans la grotte, où j'aperçus ſur un grabat un vieil anachorète tout étendu, pâle & mourant. Une barbe blanche & fort épaiſſe lui couvroit l'eſtomach, & l'on voyoit dans ſes mains jointes un grand roſaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déjà commençoit à fermer, &, après nous avoir enviſagés un inſtant : Qui que vous ſoyez, nous dit-il, mes frères, profitez du ſpectacle qui ſe préſente à vos regards. J'ai paſſé quarante années dans le monde, & ſoixante dans cette ſolitude. Ah ! qu'en ce moment le temps que j'ai donné à mes plaiſirs me paroît long ! & qu'au contraire celui que j'ai conſacré à la pénitence me ſemble court ! Hélas ! je crains que les auſtérités du frère Juan n'aient pas aſſez expié les péchés du licentié don Juan de Solis.

Il n'eut pas achevé ces-mots, qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces ſortes d'objets font toujours quelque impreſſion ſur les plus grands libertins même. Mais nous n'en fûmes pas longtemps touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'hermitage ; ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles conſiſtant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'étoit pas ſeulement mal meublé, il avoit encore une très-

mauvaiſe cuiſine. Nous ne trouvâmes chez lui, pour toutes proviſions, que des noiſettes, & quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du ſaint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ſes gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure ſolitaire contenoit, tout ce que nous conſidérions, nous faiſoit regarder ce bon anachorète comme un ſaint. Une ſeule choſe nous choqua. Nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis ſur une table, & par lequel il prioit la perſonne qui liroit ce billet de porter ſon roſaire & ſes ſandales à l'évêque de Cuença. Nous ne ſçavions dans quel eſprit ce nouveau père du déſert pouvoit avoir envie de faire un pareil préſent à ſon évêque. Cela nous ſembloit bleſſer l'humilité, & paroiſſoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être auſſi n'y avoit-il là-dedans que de la ſimplicité ? C'eſt ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-deſſus, il vint une idée aſſez plaiſante à Lamela. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguiſons-nous en hermites. Enterrons le frère Juan. Vous paſſerez pour lui. Et moi, ſous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes & les bourgs voiſins. Outre que nous ſerons à couvert des perquiſitions du corrégidor, car je ne penſe pas qu'on s'aviſe de nous venir chercher ici, j'ai, à Cuença, de bonnes connoiſſances que

nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raifons qu'Ambroife me difoit, que par fantaifie, & comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une foffe à trente ou quarante pas de la grotte, & nous enterrâmes modeftement le vieil anachorète, après l'avoir dépouillé de fes habits, c'eft-à-dire d'une fimple robe que nouoit, par le milieu, une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes auffi la barbe pour m'en faire une poftiche. Et enfin, après fes funérailles, nous prîmes poffeffion de l'hermitage.

Nous fîmes fort mauvaife chère le premier jour. Il nous fallut vivre des provifions du défunt. Mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Lamela fe mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le foir, il revint chargé de vivres & d'autres chofes qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit néceffaire pour nous traveftir. Il fit lui-même une robe de bure & une petite barbe rouffe de crin de cheval, qu'il s'attacha fi artiftement aux oreilles qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il treffa auffi la barbe du frère Juan, il me l'appliqua, & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquoit à notre déguifement. Nous nous trouvions l'un & l'autre fi plaifamment équipés, que nous ne pouvions, fans rire, nous regarder fous ces habits qui vé-

ritablement ne nous convenoient guère. Avec la robe du frère Juan, j'avois ſon roſaire & ſes ſandales dont je ne me fis pas ſcrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions dans l'hermitage, ſans y avoir vu paroître perſonne; mais le quatrième, il entra dans la grotte deux payſans. Ils apportoient du pain, du fromage & des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai ſur notre grabat, dès que je les aperçus, & il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point aſſez pour pouvoir bien diſtinguer mes traits, j'imitai, le mieux que je pus, le ſon de la voix du frère Juan dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun ſoupçon de cette ſupercherie. Ils parurent ſeulement étonnés de rencontrer là un autre hermite. Mais Lamela, remarquant leur ſurpriſe, leur dit d'un air hypocrite : Mes frères, ne ſoyez pas ſurpris de me voir dans cette ſolitude. J'ai quitté un hermitage que j'avois en Aragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & diſcret frère Juan qui, dans l'extrême vieilleſſe où il eſt, a beſoin d'un camarade qui puiſſe pourvoir à ſes beſoins. Les payſans donnèrent à la charité d'Ambroiſe des louanges infinies, & témoignèrent qu'ils étoient bien aiſes de pouvoir ſe vanter d'avoir deux ſaints perſonnages dans leur contrée.

Lamela, chargé d'une grande beſace qu'il

n'avoit pas oublié d'acheter, alla, pour la première fois, quêter dans la ville de Cuença qui n'eſt éloignée de l'hermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, & l'art de le faire valoir qu'il poſſède au ſuprême degré, il ne manqua pas d'exciter les perſonnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit ſa beſace de leurs libéralités. Monſieur Ambroiſe, lui dis-je à ſon retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les âmes chrétiennes. Vive Dieu ! l'on diroit que vous avez été frère quêteur chez les capucins. J'ai fait bien autre choſe que remplir mon biſſac, me répondit-il. Vous ſçaurez que j'ai déterré certaine nymphe, appelée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée : elle s'eſt miſe, comme nous, dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public & mènent une vie ſcandaleuſe en particulier. Elle ne me reconnoiſſoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, madame Barbe, eſt-il poſſible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre ſerviteur Ambroiſe ? Par ma foi, ſeigneur de Lamela, s'eſt-elle écriée, je ne me ſerois jamais attendue à vous revoir ſous les habits que vous portez. Par quelle avanture êtes-vous devenu hermite ? C'eſt ce que je ne puis vous raconter préſentement, lui ai-je reparti. Le détail eſt un peu long. Mais je viendrai demain au ſoir ſatisfaire votre curioſité. De

plus, je vous amènerai le frère Juan, mon compagnon. Le frère Juan! a-t-elle interrompu, ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette ville? Vous n'y penſez pas. On dit qu'il a plus de cent ans. Il eſt vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là. Mais il eſt bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'eſt pas plus vieux que moi. Hé bien! qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du myſtère là-deſſous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes qui, pour nous mieux recevoir, avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'anachorètes, &, ſans façon, nous fîmes connoître à ces princeſſes qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reſte de franchiſe avec nous, elles nous montrèrent de quoi ſont capables de fauſſes dévotes, quand elles banniſſent la grimace. Nous paſſâmes preſque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou, pour mieux dire, nous fîmes la même choſe pendant trois mois, & nous mangeâmes avec ces créatures plus des deux tiers de nos eſpèces. Mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la juſtice qui doit aujourd'hui ſe tranſporter à l'hermitage pour ſe ſaiſir de nos perſonnes. Hier, Ambroiſe en quêtant à Cuença, rencontra une de nos béates qui lui donna un

billet, & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allois vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au frère Juan, & prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.





CHAPITRE II.

Du conſeil que don Raphaël & ſes auditeurs tinrent enſemble, & de l'avanture qui leur arriva, lorſqu'ils voulurent ſortir du bois.



QUAND don Raphaël eut achevé de conter ſon hiſtoire dont le récit me parut un peu long, don Alphonſe, par politeſſe, lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela, le ſeigneur Ambroiſe prit la parole, &, s'adreſſant au compagnon de ſes exploits : Don Raphaël, lui dit-il, ſongez que le ſoleil ſe couche. Il ſeroit à propos, ce me ſemble, de délibérer ſur ce que nous avons à faire. Vous avez raiſon, lui répondit ſon camarade. Il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je ſuis d'avis que nous nous remettions en chemin ſans perdre de temps, que nous gagnions Requena cette nuit, & que demain nous entrions dans le royaume de Valence où nous donnerons l'eſſor à notre induſtrie. Je preſſens que nous y ferons de bons coups. Son confrère qui croyoit là-deſſus ſes

preffentimens infaillibles, fe rangea de fon opinion. Pour don Alphonfe & moi, comme nous nous laiffions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, fans rien dire, le réfultat de la conférence.

Il fut donc réfolu que nous prendrions la route de Requena, & nous commençâmes à nous y difpofer. Nous fîmes un repas femblable à celui du matin. Puis nous chargeâmes le cheval de l'outre & du refte de nos provifions. Enfuite, la nuit qui furvint nous prêtant l'obfcurité dont nous avions befoin pour marcher fûrement, nous voulûmes fortir du bois. Mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes, entre les arbres, une lumière qui nous donna beaucoup à penfer. Que fignifie cela? dit don Raphaël. Ne feroit-ce point les furets de la juftice de Cuença, qu'on auroit mis fur nos traces, & qui, nous fentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroife. Ce font plutôt des voyageurs. La nuit les aura furpris, & ils feront entrés dans ce bois pour y attendre le jour. Mais, ajouta-t-il, je puis me tromper. Je vais reconnoître ce que c'eft. Demeurez ici tous trois. Je ferai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'étoit pas fort éloignée. Il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles & les branches qui s'oppofent à fon paffage, & regarde avec toute l'attention que la chofe

lui paroît mériter. Il vit ſur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes aſſis qui achevoient de manger un pâté & de vuider une aſſez groſſe outre qu'ils baiſoient à la ronde. Il aperçut encore, à quelques pas d'eux, une femme & un cavalier attachés à deux arbres, &, un peu plus loin, une chaiſe roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes aſſis devoient être des voleurs, & les diſcours qu'il leur entendit tenir lui firent connoître qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. Les quatre brigands faiſoient voir une égale envie de poſſéder la dame qui étoit tombée entre leurs mains, & ils parloient de tirer au ſort. Lamela, inſtruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, & nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit vu & entendu.

Meſſieurs, dit alors don Alphonſe, cette dame & ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, ſont peut-être des perſonnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les faſſent ſervir de victimes à leur barbarie & à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits. Qu'ils tombent ſous nos coups. J'y conſens, dit don Raphaël. Je ne ſuis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaiſe. Ambroiſe, de ſon côté, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entrepriſe ſi louable, & dont il prévoyoit, diſoit-il, que nous ſerions bien payés.

J'ofe dire qu'en cette occafion le. péril ne m'épouvanta point, & que jamais aucun chevalier errant ne fe montra plus prompt au fervice des demoifelles. Mais, pour dire les chofes fans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand. Car Lamela nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre deffein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, & nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faifoient un bruit qui nous aidoit à les furprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes, avant qu'ils nous découvriffent. Puis, tirant fur eux à bout portant, nous les étendîmes tous fur la place.

Pendant cette expédition, la chandelle s'éteignit; de forte que nous demeurâmes dans l'obfcurité. Nous ne laiffâmes pas toutefois de délier l'homme & la femme que la crainte tenoit faifis à un point qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il eft vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les raffurâmes, en leur difant que nous allions les conduire jufqu'à une hôtellerie qu'Ambroife foutenoit être à une demi-lieue de là, & qu'ils pourroient, en

cet endroit, prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſe rendre ſûrement où ils avoient affaire. Après cette aſſurance dont ils parurent très-ſatisfaits, nous les remîmes dans leur chaiſe, & les tirâmes hors du bois, en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes viſitèrent enſuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de don Alphonſe. Nous prîmes auſſi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis, emmenant avec nous tous ces chevaux, nous ſuivîmes le frère Antoine qui monta ſur une des mules pour mener la chaiſe à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût aſſuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maiſon. L'hôte & l'hôteſſe ſe levèrent à la hâte, & ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroiſſoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépenſe qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonſe & l'illuſtre fils de Lucinde donnèrent la main au cavalier & à la dame, pour les aider à deſcendre de la chaiſe. Ils leur ſervirent même d'écuyers juſqu'à la chambre où l'hôte les conduiſit. Il ſe fit là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés, quand nous

apprîmes que c'étoit le comte de Polan lui-même & sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sçauroit dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avoient attaqué, & comment ils s'étoient saisis de sa fille & de lui, après avoir tué son postillon, un page & un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que, si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoissant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance. Et comme nous jugeâmes, Raphaël & moi, que nous ferions plaisir à don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes, en amusant le comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Hé quoi ! lui répondit-elle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie & l'honneur ? c'est à vous que nous sommes, mon père & moi, si

redevables ? Ah ! don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère ? Elle ne lui en dit pas davantage. Mais il comprit assez, par ces paroles & par le ton dont elles furent prononcées, que, s'il aimoit éperduement Séraphine, il n'en étoit guère moins aimé.

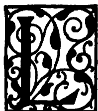
Fin du cinquième livre.



LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que Gil Blas & ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan; du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle manière il fut exécuté.


E comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis, où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortîmes ensuite de l'hôtellerie, & suivîmes la route qu'il plut à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous

furprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui font entre ce bourg & Requena. Nous y paffâmes la journée à nous repofer & à compter nos finances que l'argent des voleurs avoit fort augmentées, car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cents piftoles en toutes fortes d'efpèces. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, &, le lendemain matin, nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, & nous y arrivâmes à un endroit où couloit un ruiffeau d'une onde cryftalline, qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, & l'herbe que le lieu fourniffoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter quand nous n'aurions pas été dans cette réfolution. Nous n'eûmes donc garde de paffer outre.

Nous mîmes là pied à terre, & nous nous difpofâmes à paffer la journée fort agréablement. Mais lorfque nous voulûmes déjeuner, nous nous aperçûmes qu'il nous reftoit très-peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, & notre outre étoit devenue un corps fans ame. Meffieurs, nous dit Ambroife, les plus charmantes retraites ne plaifent guère fans Bacchus & fans Cérès. Je fuis d'avis que nous renouvellions aujourd'hui nos provifions. Je

vais, pour cet effet, à Xelva. C'eſt une aſſez belle ville qui n'eſt qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bientôt fait ce voyage. En parlant de cette ſorte, il chargea un cheval de l'outre & de la beſace, monta deſſus, & ſortit du bois avec une viteſſe qui promettoit un prompt retour. Nous avions tout lieu de l'eſpérer, & nous attendions de moment en moment Lamela ; cependant il ne revint pas ſitôt. Plus de la moitié du jour s'écoula, la nuit même déjà s'apprêtoit à couvrir les arbres de ſes ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choſes dont il revint chargé. Il apportoit non-ſeulement l'outre pleine de vin excellent, & la beſace remplie de pain & de toute ſorte de gibier rôti, il y avoit encore, ſur ſon cheval, un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, & nous dit en ſouriant : Meſſieurs, vous conſidérez ces hardes avec ſurpriſe, & je vous le pardonne. Vous ne ſçavez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva ? Je le donnerois à deviner à don Raphaël, & à toute la terre enſemble. En diſant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous conſidérions en gros. Il nous fit voir un manteau & une robe noire fort longue, deux pourpoints avec leurs haut-de-chauſſes, une de ces écritoires compoſées de deux pièces liées

par un cordon & dont le cornet eſt ſéparé de l'étui où l'on met les plumes, une main de beau papier blanc, un cadenas, avec un gros cachet & de la cire verte. Et lorſqu'il nous eut enfin exhibé toutes ſes emplettes, don Raphaël lui dit en plaiſantant : Vive Dieu ! monſieur Ambroiſe, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel uſage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choſes ne m'ont coûté que dix doublons, & je ſuis perſuadé que nous en retirerons plus de cinq cents. Comptez là-deſſus. Je ne ſuis pas homme à me charger de nippes inutiles. Et pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un ſot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé, un projet qui, ſans contredit, eſt un des plus ingénieux que puiſſe concevoir l'eſprit humain. Vous en allez juger. Je ſuis sûr que je vais vous ravir en vous l'apprenant. Écoutez-moi.

Après avoir fait ma proviſion de pain, pourſuivit-il, je ſuis entré chez un rôtiſſeur où j'ai ordonné qu'on mît à la broche ſix perdrix, autant de poulets & de lapereaux. Tandis que ces viandes cuiſent, il arrive un homme en colère, & qui, ſe plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à ſon égard, dit au rôtiſſeur : Par ſaint Jacques ! Samuel Simon eſt le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de ſix

aulnes de drap. Cependant il sçait bien que je suis un artisan solvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux personnes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie ! Le maudit Juif ! Puisse-t-il y être attrapé ! Mes souhaits seront accomplis quelque jour. Il y a bien des marchands qui m'en répondroient.

En entendant parler ainsi cet artisan qui dit beaucoup d'autres choses encore, il me prit envie de le venger & de jouer un tour à ce Samuel Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui se plaignoit de ce marchand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractère, répondit-il brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur. C'est un Juif qui s'est fait catholique. Mais dans le fond de l'ame, il est encore Juif comme Pilate [13]; car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

Je prêtai une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, & je ne manquai pas, au sortir de chez le rôtisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personné me l'enseigne. On me la montre. Je parcours des yeux sa boutique. J'examine tout, & mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digère, & qui me paroît digne du

valet du ſeigneur Gil Blas. Je vais à la friperie où j'achète ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquiſiteur, l'autre pour repréſenter un greffier, & le troiſième enfin pour faire le perſonnage d'un alguazil. Voilà ce que j'ai fait, meſſieurs, ajouta-t-il, & ce qui a un peu retardé mon arrivée.

Ah ! mon cher Ambroiſe, interrompit en cet endroit don Raphaël tout tranſporté de joie, la merveilleuſe idée ! le beau plan ! Je ſuis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'eſprit ſi heureux. Oui, Lamela, pourſuivit-il, je vois, mon ami, toute la richeſſe de ton deſſein, & l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as beſoin de deux bons acteurs qui te ſecondent. Ils ſont tout trouvés. Tu as un air de béat, tu feras fort bien l'inquiſiteur. Moi, je repréſenterai le greffier. Et le ſeigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les perſonnages diſtribués ; demain, nous jouerons la pièce, & je réponds du ſuccès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les deſſeins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très-confuſément le projet que don Raphaël trouvoit ſi beau. Mais on me mit au fait en ſoupant, & le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, & fait à notre outre de copieuſes ſaignées, nous nous étendîmes ſur l'herbe, & nous fûmes bientôt endormis. Mais

notre fommeil ne fut pas de longue durée, & l'impitoyable Ambroife l'interrompit une heure après. Debout, debout ! s'écria-t-il avant le jour. Des gens qui ont une grande entreprife à exécuter ne doivent pas être pareffeux. Malepefte ! monfieur l'inquifiteur, lui dit don Raphaël en fe réveillant en furfaut, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut pas le diable pour monfieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé, cette nuit, que je lui arrachois des poils de la barbe. N'eft-ce pas là un vilain fonge pour lui, monfieur le greffier ? Ces plaifanteries furent fuivies de mille autres qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gaiement, & nous nous difpofâmes enfuite à faire nos perfonnages. Ambroife fe revêtit de la longue robe & du manteau, en forte qu'il avoit tout l'air d'un commiffaire du Saint Office. Nous nous habillâmes auffi, don Raphaël & moi, de façon que nous ne reffemblions pas mal aux greffiers & aux alguazils. Nous employâmes bien du temps à nous déguifer. Nous déjeunâmes enfuite amplement, fi bien qu'il étoit plus de deux heures après midi, lorfque nous fortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il eft vrai que rien ne nous preffoit, & que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Auffi nous n'allâmes qu'à petits pas, & nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville, pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laiſſâmes nos chevaux dans cet endroit, ſous la garde de don Alphonſe qui ſe ſçut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroiſe & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeuroit à deux pas de ſa maiſon. Monſieur l'inquiſiteur marchoit le premier. Il entre, & dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrois vous parler en particulier. J'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le ſervice de l'Inquiſition, & qui, par conſéquent, eſt très-importante. L'hôte nous mena dans une ſalle où Lamela, le voyant ſeul avec nous, lui dit : Je ſuis commiſſaire du Saint Office. A ces paroles, le cabaretier pâlit & répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyoit pas avoir donné ſujet à la Sainte Inquiſition de ſe plaindre de lui. Auſſi, reprit Ambroiſe d'un air doux, ne ſonge-t-elle pas à vous faire de la peine. A Dieu ne plaiſe que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence! Elle eſt ſévère, mais toujours juſte. En un mot, pour éprouver ſes châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'eſt donc pas vous qui m'amenez à Xelva. C'eſt un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait, de lui & de ſa conduite, un très-mauvais rapport. Il eſt, dit-on, toujours Juif, & il n'a embraſſé le chriſtianiſme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne, de la part du Saint Office, de me dire ce que vous ſçavez de cet

homme-là. Gardez-vous, comme ſon voiſin, & peut-être ſon ami, de vouloir l'excuſer, car, je vous le déclare, ſi j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, pourſuivit-il en ſe tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monſieur le greffier, qui déjà tenoit à la main ſon écritoire & ſon papier, s'aſſit à une table, & ſe prépara, de l'air du monde le plus ſérieux, à écrire la dépoſition de l'hôte qui, de ſon côté, proteſta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le commiſſaire inquiſiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez ſeulement à mes queſtions ; je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les égliſes ? C'eſt à quoi je n'ai pas pris garde, répondit le cabaretier. Je ne me ſouviens pas de l'avoir vu à l'égliſe. Bon ! s'écria l'inquiſiteur. Ecrivez qu'on ne le voit jamais dans les égliſes. Je ne dis pas cela, monſieur, répliqua l'hôte, je dis ſeulement que je ne l'ai point vu. Il peut être dans une égliſe où je ſerai, ſans que je l'aperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point, dans votre interrogatoire, excuſer Samuel Simon. Je vous en ai dit les conſéquences. Vous ne devez dire que des choſes qui ſoient contre lui, & pas un mot en ſa faveur. Sur ce pied-là, ſeigneur licentié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma dépoſition. Je ne

connois point le marchand dont il s'agit. Je n'en puis dire ni bien ni mal. Mais ſi vous voulez ſçavoir comment il vit dans ſon domeſtique, je vais faire venir ici Gaſpard, ſon garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ſes amis. Je puis vous aſſurer qu'il a bonne langue. Il babillera tant que vous voudrez. Il vous dira toute la vie de ſon maître, & donnera, ſur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchiſe, dit alors Ambroiſe, & c'eſt témoigner du zèle pour le Saint Office, que de m'enſeigner un homme inſtruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'Inquiſition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaſpard dont vous parlez, mais faites les choſes diſcrettement, que ſon maître ne ſe doute point de ce qui ſe paſſe. Le cabaretier s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup de ſecret & de diligence. Il amena le garçon marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un inquiſiteur nommé par le Saint Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuſe de judaïſer. Vous demeurez chez lui ; par conſéquent, vous êtes témoin de la plupart de ſes actions. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous ſçavez de lui, quand je vous l'ordonnerai

de la part de la Sainte Inquifition. Seigneur licentié, répondit le garçon marchand, vous ne pouviez vous adreffer à un homme plus difpofé à vous inftruire de ce que vous voulez fçavoir. Je fuis tout prêt à vous contenter là-deffus, fans que vous me l'ordonniez de la part du Saint Office. Si l'on mettoit mon maître fur mon chapitre, je fuis perfuadé qu'il ne m'épargneroit point : ainfi je ne le ménagerai pas non plus. Et je vous dirai, premièrement, que c'eft un fournois dont il eft impoffible de démêler les fecrets fentimens, un homme qui affecte tous les dehors d'un faint perfonnage, & qui, dans le fond, n'eft nullement vertueux. Il va tous les foirs chez une petite grifette..... Je fuis bien aife d'apprendre cela, interrompit Ambroife, & je vois, par ce que vous me dites, que c'eft un homme de mauvaifes mœurs. Mais répondez précifément aux queftions que je vais vous faire. C'eft particulièrement fur la religion que je fuis chargé de fçavoir quels font fes fentimens. Dites-moi : mangez-vous du porc dans votre maifon ? Je ne penfe pas, répondit Gafpard, que nous en ayons mangé deux fois, depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit monfieur l'inquifiteur. Écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompenfe, continua-t-il, on y mange, fans doute, quelquefois de l'agneau ? Oui, quelquefois, repartit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé aux dernières fêtes

de Pâques. L'époque eſt heureuſe, s'écria le commiſſaire. Écrivez, greffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, pourſuivit Lamela, ſi vous n'avez jamais vu votre maître careſſer de petits enfans. Mille fois, répondit Gaſpard. Lorſqu'il voit paſſer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils ſoient jolis, il les arrête & les flatte. Écrivez, greffier, interrompit l'inquiſiteur, que Samuel Simon eſt violemment ſoupçonné d'attirer chez lui les enfans des chrétiens, pour les égorger. L'aimable proſélyte! Oh! oh! monſieur Simon, vous aurez affaire au Saint Office, ſur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laiſſe faire impunément vos barbares ſacrifices. Courage, zélé Gaſpard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux catholique eſt attaché plus que jamais aux coutumes & aux cérémonies des Juifs. N'eſt-il pas vrai que, dans la ſemaine, vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaſpard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois ſeulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans ſon cabinet, & qu'il y demeure très-long-temps. Hé! nous y voilà, s'écria le commiſſaire; il fait le Sabbat, ou je ne ſuis pas inquiſiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il obſerve religieuſement le jeûne du Sabbat.

Ah ! l'abominable homme ! Il ne me refte plus qu'une chofe à demander. Ne parle-t-il pas auffi de Jérufalem ? Fort fouvent, repartit le garçon. Il nous conte l'hiftoire des Juifs, & de quelle manière fut détruit le temple de Jérufalem. Juftement, reprit Ambroife. Ne laiffez pas échapper ce trait-là, greffier. Écrivez, en gros caractères, que Samuel Simon ne refpire que la reftauration du temple, & qu'il médite jour & nuit le rétabliffement de la nation. Je n'en veux pas fçavoir davantage, & il eft inutile de faire d'autres queftions. Ce que vient de dépofer le véridique Gafpard fuffiroit pour faire brûler toute une Juiverie.

Après que monfieur le commiffaire du Saint Office eut interrogé de cette forte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvoit fe retirer ; mais il lui ordonna, de la part de la Sainte Inquifition, de ne point parler à fon maître de ce qui venoit de fe paffer. Gafpard promit d'obéir, & s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le fuivre. Nous fortîmes de l'hôtellerie auffi gravement que nous y étions entrés, & nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir, & s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage, quand Lamela qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif : Maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la Sainte Inquifition, dont j'ai l'honneur d'être commiffaire, de me donner tout à l'heure la

clef de votre cabinet. Je veux voir ſi je ne trouverai point de quoi juſtifier les mémoires qui nous ont été préſentés contre vous.

Le marchand que ce diſcours déconcerta, fit deux pas en arrière, comme ſi on lui eût donné une bourrade dans l'eſtomach. Bien loin de ſe douter de quelque ſupercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi ſecret l'avoit voulu rendre ſuſpect au Saint Office. Peut-être auſſi que, ne ſe ſentant pas trop bon catholique, il avoit ſujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit ſans réſiſtance, & avec le reſpect que peut avoir un homme qui craint l'Inquiſition, il nous ouvrit ſon cabinet. Du moins, lui dit Ambroiſe en y entrant, du moins recevez-vous ſans rébellion les ordres du Saint Office. Mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, & me laiſſez remplir mon emploi. Samuel ne ſe révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier. Il ſe tint dans ſa boutique, & nous entrâmes tous trois dans ſon cabinet, où, ſans perdre de temps, nous nous mîmes à chercher ſes eſpèces. Nous les trouvâmes ſans peine. Elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beaucoup plus que nous ne pouvions en emporter. Elles conſiſtoient en un grand nombre de ſacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or. Cependant, les choſes ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder

à la néceſſité. Nous remplîmes nos poches de
ducats. Nous en mîmes dans nos chauſſes,
lroits que nous ju-
er. Enfin, nous en
ſans qu'il y parût,
oiſe, & par celle de
nt voir par là qu'il
r ſon métier.
t après y avoir fait
ors, pour une raiſon
t aiſément, monſieur
as, qu'il voulut atta-
Enſuite il y mit le
: Maître Samuel, je
le la Sainte Inquiſi-
lenas, de même qu'à
ez reſpecter, puiſque
fice. Je reviendrai de-
heure pour le lever,
es. A ces mots, il ſe
ue que nous enfilâmes
l'autre. Dès que nous
ntaine de pas, nous
r avec tant de viteſſe
ne touchions-nous la
a que nous portions.
s de la ville, et, re-
x, nous les pouſſâmes
t graces au dieu Mer-
çure d'un ſi heureux evenement.



CHAPITRE II.

De la résolution que don Alphonse & Gil Blas prirent après cette avanture.



OUS allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume, & nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des saules que nous aperçûmes au pied d'une colline, à dix ou douze cents pas du village où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces saules faisoient un agréable ombrage, & qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, & nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, & nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu, ensuite nous achevâmes de vuider notre besace & notre outre. Après un ample déjeuner, nous nous amusâmes à compter tout l'argent

que nous avions pris à Samuel Simon, ce qui ſe montoit à trois mille ducats ; de ſorte qu'avec cette ſomme & celle que nous avions déjà, nous pouvions nous vanter de n'être pas mal en fonds.

Comme il falloit aller à la proviſion, Ambroiſe & don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquiſiteur & de greffier, dirent qu'ils vouloient ſe charger de ce ſoin-là tous deux, que l'avanture de Xelva ne faiſoit que les mettre en goût, & qu'ils avoient envie de ſe rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne ſe préſenteroit pas quelque occaſion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre ſous ces ſaules. Nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. A d'autres, ſeigneur don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre ſous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de longtemps. Ce ſoupçon nous offenſe, répliqua le ſeigneur Ambroiſe. Mais nous méritons que vous nous faſſiez cet outrage. Vous êtes excuſable de vous défier de nous après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de ſcrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laiſſés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons fauſſé compagnie étoient des perſonnes d'un fort mauvais caractère, & dont la ſociété commençoit à nous devenir inſupportable. Il faut rendre cette juſ-

tice aux gens de notre profeſſion qu'il n'y a point d'aſſociés dans la vie civile que l'intérêt diviſe moins ; mais, quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reſte des hommes. Ainſi, ſeigneur Gil Blas, pourſuivit Lamela, je vous prie, vous & le ſeigneur don Alphonſe, d'avoir un peu plus de confiance en nous, & de vous mettre l'eſprit en repos ſur l'envie que nous avons, don Raphaël & moi, d'aller à Ségorbe.

Il eſt bien aiſé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-deſſus tout ſujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caiſſe. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, ſeigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous ſerez tous deux nantis, & je puis vous aſſurer que nous partirons, Ambroiſe & moi, ſans appréhender que vous nous ſouffliez ce précieux nantiſſement. Après une marque ſi certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entièrement à nous ? Oui, meſſieurs, leur dis-je, & vous pouvez, préſentement, faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent ſur le champ chargés de l'outre & de la beſace, & me laiſſèrent ſous les ſaules avec don Alphonſe qui me dit après leur départ : Il faut, ſeigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaiſance de venir juſques ici avec ces deux fripons. Vous ne ſçauriez croire

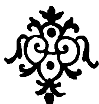
combien de fois je m'en fuis déjà repenti. Hier au foir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai penfé qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens auffi vicieux que Raphaël & Lamela : que fi, par malheur, un jour (& cela peut fort bien arriver) le fuccès d'une fourberie eft tel que nous tombions entre les mains de la juftice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, & d'éprouver un châtiment infâme. Ces images s'offrent fans ceffe à mon efprit. Et je vous avouerai que j'ai réfolu, pour n'être plus complice des mauvaifes actions qu'ils feront, de me féparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous défapprouviez mon deffein. Non, je vous affure, lui répondis-je : quoique vous m'ayez vu faire le perfonnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces fortes de pièces foient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un fi beau rôle, je me fuis dit à moi-même : Ma foi, monfieur Gil Blas, fi la juftice venoit à vous faifir au collet préfentement, vous mériteriez bien le falaire qui vous en reviendroit. Je ne me fens donc pas plus difpofé que vous, feigneur don Alphonfe, à demeurer en fi mauvaife compagnie, &, fi vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces meffieurs feront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, & demain

matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je propofois. Gagnons, me dit-il, Valence, & nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au fervice de la république de Venife. Ne vaut-il pas mieux embraffer le parti des armes, que de mener la vie lâche & coupable que nous menons ? Nous ferons même en état de faire une affez bonne figure avec l'argent que nous avons. Ce n'eft pas, ajouta-t-il, que je me ferve fans remords d'un bien fi mal acquis ; mais, outre que la néceffité m'y oblige, fi jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'affurai don Alphonfe que j'étois dans les mêmes fentimens, & nous réfolûmes enfin de quitter nos camarades le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur abfence, c'eft-à-dire de déménager fur le champ avec la caiffe. La confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laiffant les maîtres des efpèces, ne nous permit pas feulement d'en avoir la penfée, quoique le tour de l'hôtel garni eût, en quelque manière, rendu ce vol excufable.

Ambroife & don Raphaël revinrent de Ségorbe fur la fin du jour. La première chofe qu'ils nous dirent fut que leur voyage avoit été très-heureux, qu'ils venoient de jetter les fondemens d'une fourberie qui, felon toutes les

apparences, nous ſeroit encore plus utile que celle du ſoir précédent. Et, là-deſſus, le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait, mais don Alphonſe prit alors la parole, & leur déclara poliment que, ne ſe ſentant pas né pour vivre comme ils faiſoient, il étoit dans la réſolution de ſe ſéparer d'eux. Je leur appris, de mon côté, que j'avois le même deſſein. Ils firent vainement tout leur poſſible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions. Nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos eſpèces, & nous tirâmes vers Valence.





CHAPITRE III.

Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de sa joie, & par quelle avanture Gil Blas se vit tout à coup dans une heureuse situation.



OUS poussâmes gayement jusqu'à Bunol, où, par malheur, il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublemens qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement, il n'y avoit point là de médecins, & j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avois fait pour lui, et, comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le ciel qui nous prépa-

roit une heureufe deftinée, difpofa de nous autrement. Nous vîmes, à la porte d'un beau château, des payfans de l'un & de l'autre fexe qui danfoient en rond & fe réjouiffoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête, et don Alphonfe ne s'attendoit à rien moins qu'à la furprife dont il fut tout à coup faifi. Il aperçut le baron de Steinbach qui, de fon côté, l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, & lui dit avec tranfport : Ah ! don Alphonfe ! c'eft vous ! L'agréable rencontre ! Pendant qu'on vous cherche partout, le hazard vous préfente à mes yeux.

Mon compagnon defcendit de cheval auffitôt, & courut embraffer le baron dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit enfuite ce bon vieillard; vous allez apprendre qui vous êtes, & jouir du plus heureux fort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux, car j'avois auffi mis pied à terre, & attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première perfonne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, & de très-bonne mine : Seigneur, lui dit le baron de Steinbach, en lui préfentant don Alphonfe, vous voyez votre fils. A ces mots, don Céfar de Leyva, ainfi fe nommoit le maître du château, jetta fes bras au col de don Alphonfe, &, pleurant de joie : Mon cher fils, lui dit-il, reconnoiffez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laiffé fi long-temps ignorer votre condition, croyez que je me fuis fait, en

cela, une cruelle violence. J'en ai mille fois foupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois époufé votre mère par inclination. Elle étoit d'une naiffance fort inférieure à la mienne. Je vivois fous l'autorité d'un père dur, qui me réduifoit à la néceffité de tenir fecret un mariage contracté fans fon aveu. Le baron de Steinbach feul étoit dans ma confidence, & c'eft de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'eft plus, & je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'eft pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame dont la nobleffe égale la mienne. Seigneur, interrompit don Alphonfe, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je fçavoir que j'ai le bonheur d'être votre fils, fans apprendre en même temps que vous voulez me rendre malheureux. Ah ! feigneur, ne foyez pas plus cruel que votre père. S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua don Céfar, je ne prétens pas non plus tyrannifer vos defirs. Mais ayez la complaifance de voir la dame que je vous deftine : c'eft tout ce que j'exige de votre obéiffance. Quoique ce foit une perfonne charmante & un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'époufer. Elle eft dans ce château. Suivez-moi. Vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En difant cela, il

conduisit don Alphonse dans un appartement où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là étoit le comte de Polan avec ses deux filles Séraphine & Julie, & don Fernand de Leyva son gendre, qui étoit neveu de don César. Il y avoit encore d'autres dames & d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amans que les paysans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que don Alphonse parut & que son père l'eut présenté à la compagnie, le comte de Polan se leva, & courut l'embrasser, en disant : Que mon libérateur soit le bien venu. Don Alphonse, poursuivit-il, en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les ames généreuses : si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, & vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par là je m'acquitte envers vous. Le fils de don César ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés, & je ne sçais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance, que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement, ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des libérateurs du

comte de Polan, ce feigneur qui me reconnut, me dit qu'il fe chargeoit du foin de faire ma fortune. Mais je le remerciai de fa générofité, & je ne voulus point quitter don Alphonfe qui me fit intendant de fa maifon, & m'honora de fa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant fur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui avoit été volé. J'allai donc faire une reftitution. C'étoit commencer le métier d'intendant par où l'on devroit le finir.

Fin du fixième livre & du tome fecond.





NOTES

DU

TOME SECOND.

---

1. Harpocrate. C'étoit, chez les anciens, le dieu du Silence. (*Note de Le Sage.*)

2. Andros eſt le docteur Adry, & Oquetos le docteur Hecquet, célèbres du temps de Le Sage. Note 13 du tome Ier, nous avons déjà conſtaté que celui-ci avoit eu Hecquet en vue dans le portrait de Sangrado. Ces deux médecins s'étoient livrés à une controverſe publique très-vive ſur la ſignification du mot *orgaſme*.

3. Cet épiſode de *Gil Blas*, qui a quelque fondement hiſtorique, a été mis deux fois ſur la scène : en anglois, ſous le titre de *Tancrède & Sigiſmond*, par Thompson, l'auteur des *Saiſons*; en françois, ſous celui de *Blanche & Guiſcard*, par Saurin.

4. Sans doute la traduction d'Horace du P. Tarteron, de la Compagnie de Jéſus, publiée en 1700, & ſouvent réimprimée à l'uſage des colléges.

5. Dagoumer, profeſſeur au collége d'Harcourt, & recteur de l'Univerſité de Paris.

6. *Chappin*, claque, que les femmes efpagnoles mettoient par-deffus leurs fouliers.

7. On prétend que Le Sage a vifé ici le falon de la marquife de Lambert ; ce dont il eft permis de douter.

8. *Sas*, sorte de tamis ; « *faire tourner le fas*, terme de magiciens qui lorfque les bonnes gens les vont confulter fur quelque chofe de perdu, font tourner le fas jufqu'à ce qu'il s'arrete en nommant la perfonne qui a pris la chofe perdue. » (*Dictionnaire de Richelet.*)

9. Don Vincent de Bonne Griffe & don Mathias de la Corde, noms fignificatifs.

10. Ici Le Sage reprend fur de nouveaux frais le canevas d'une partie de fa comédie de *Crifpin rival de fon maître*, jouée en 1707.

11. La comédie des Turcs confifte dans un fpectacle de marionnettes, dont la principale eft le polichinelle Caragueuz, perfonnage indécent. Voir le chapitre que lui a confacré Gérard de Nerval dans fon *Voyage en Orient*.

12. *Aftuto*, rufé, aftucieux.

13. Dans la légende, tous les perfonnages mêlés à la Paffion font devenus des Juifs.





TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME SECOND

LIVRE QUATRIÈME.

Pages

CHAPITRE I. — *Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arsenie, & trouve une plus honnête maison.* 1

CHAP. II. — *Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entretien ils eurent ensemble.* 10

CHAP. III. — *Du grand changement qui arriva chez don Vincent, & de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.* 16

CHAP. IV. — *Le mariage de vengeance.* Nouvelle. . 25

Chap. V. — *De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle fut à Salamanque.* 64

Chap. VI. — *Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de don Luis Pacheco.* 78

Chap. VII. — *Gil Blas change de condition ; il passe au service de don Gonzale Pacheco.* 91

Chap. VIII. — *De quel caractère étoit la marquise de Chaves, & quelles personnes alloient ordinairement chez elle.* 107

Chap. IX. — *Par quel incident Gil Blas sortit de chez la marquise de Chaves, & ce qu'il devint.* 114

Chap. X. — *Histoire de don Alphonse & de la belle Séraphine.* 121

Chap. XI. — *Quel homme c'étoit que le vieil hermite, & comment Gil Blas s'aperçut qu'il étoit en pays de connoissance.* 142

LIVRE CINQUIÈME.

Chap. I. — *Histoire de don Raphaël.* 149

Chap. II. — *Du conseil que don Raphaël & ses auditeurs tinrent ensemble, & de l'avanture qui leur arriva, lorsqu'ils voulurent sortir du bois.* . . . 246

LIVRE SIXIÈME.

Chap. I. — *De ce que Gil Blas & ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle manière il fut exécuté.* 253

CHAP. II. — *De la résolution que don Alphonse & Gil Blas prirent après cette avanture.* 268

CHAP. III. — *Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de la joie, & par quelle avanture Gil Blas se vit tout à coup dans une heureuse situation.* 274







